RECHERCHES

SUR LES HABILLEMENS

DES FEMMES ET DES ENFANS.

Livres nouveaux qui ont paru chez LE BOUCHER, *en* 1771 & 1772.

Lucette, Conte dramatique, par M. *D*... à Glascow, brochure *in*-12. 15 s.

Suite & conclusion du Roman comique de Scarron, par M. *D. L.* 2 vol. *in*-12. br. 2 l.

Eloge de M. du Boulay, de l'Académie de Rouen, par M. *Haillet de Couronne*, in-8°, br. 15 s.

Les Grâces, imitation de l'Allemand, par M. *Dussieux*, 8°, br. 1 l.

Almanach numérique, ou Etrenne de la Fortune, aux amateurs de la Loterie militaire, *in*-18. br. avec 6 planches, 1 l. 16 s.

Recherches sur les habillemens des Femmes & des Enfans, 1 vol. *in*-12. br. 2 l. 5 s.

RECHERCHES

SUR LES HABILLEMENS

DES FEMMES ET DES ENFANS,

OU

Examen de la maniere dont il faut vêtir l'un & l'autre Sèxe.

Par M. ALPHONSE LEROY, Médecin de la Faculté de Paris.



A PARIS,

Chez LE BOUCHER, Libraire, Quai des Auguſtins, à la Prudence.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

AVERTISSEMENT.

Les Vêtemens influent plus qu'on ne penſe ſur la ſanté & ſur les mœurs. C'eſt ſans doute pour cette raiſon que les Écrivains qui ont traité de l'éducation, ont preſcrit quelques régles ſur la maniere d'habiller les enfans. Mais ne peut-on pas leur reprocher d'avoir trop écouté leur imagination ? N'auroient-ils pas dû raſſembler des faits pour développer les vrais préceptes de la Nature, qui, n'étant jamais les mêmes pour tous les individus, veulent être modifiés ſelon les lieux & les circonſtances ? En général, pour qu'un Traité d'Éducation fût accompli, ſa Morale devroit être, en peu de mots, la conſéquence d'un grand nombre d'obſervations bien

développées. Une ſeule démonſtration phyſique eſt plus avantageuſe à l'humanité, que des raiſonnemens ſéduiſans, ſouvent anéantis dans le même ouvrage par des idées contraires, préſentées avec un nouvel art. Ne voit-on pas tous les jours un ſimple fait détruire des ſyſtêmes brillans que l'imagination avoit élevés à grands frais ? Pour être utile à l'homme, ne partons d'aucune ſuppoſition ; mais conſidérons-le tel qu'il eſt dans la ſociété, & ne cherchons pas trop à l'aſſujettir à un état de nature, dont la deſcription eſt toujours imaginaire, & dont le bonheur n'eſt également conſtaté que dans des Livres ingénieux.

C'eſt d'après ces vues, qu'en mettant au jour une partie de ce que j'ai

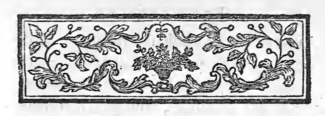
raſſemblé ſur l'Éducation phyſique, j'oſe hazarder les idées qu'une multitude d'obſervations m'ont fait naître.

J'ai remarqué que la plûpart des Vêtemens qui ſont en uſage parmi nous, contribuoient plutôt à la difformité, & même à la deſtruction de notre être, qu'à ſa beauté & à ſa conſervation. Cette triſte vérité ſe fait ſur-tout ſentir parmi les Enfans & les Femmes, & malheureuſement l'habitude & les préjugés l'ont rendue en quelque ſorte reſpectable.

Pour remédier à ce déſordre, j'ai tâché, non-ſeulement d'indiquer les dangers des vêtemens qu'on doit rejetter, mais encore les avantages de ceux qu'on pourroit adopter. Je n'ai point négligé de jetter un coup

d'œil ſur les habits de nos ancêtres, & ſur ceux des autres Nations; il a réſulté de cet examen, qu'une application fauſſe a rendu pluſieurs des nôtres, ou dangereux, ou inutiles.

J'ai cru qu'il n'étoit pas moins important de conſidérer la forme de notre corps, & le mécaniſme des différentes parties que nos Vêtemens peuvent gêner; & comme c'eſt dans l'enfance que ſe font les plus fortes impreſſions, & que l'ame ne ſe développe que conſéquemment aux organes; je me ſuis principalement occupé de cet âge où le bien & le mal être influent ſur le reſte de la vie. Je n'ai d'autre deſir que de faire quelque bien; ſi je ſuis utile à un ſeul être, mes vœux ſeront remplis.



RECHERCHES
SUR LES HABILLEMENS
DES FEMMES ET DES ENFANS.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Combien il importe au Gouvernement de s'occuper de l'Enfance.

L'Histoire de tous les Peuples a été dans tous les âges inséparable de l'hiſtoire des préjugés & des erreurs. Il ſemble que l'homme ne peut poſſeder qu'un petit nombre de vérités; s'il en ſaiſit une, il en laiſſe échaper

une autre, & malheureuſement c'eſt la plus agréable qu'il pourſuit toujours aux riſques de perdre la plus utile. Dans ſon premier état iſolé, ſauvage, il ſuivoit la Nature dans les choſes eſſentielles à ſon bien être ; réuni en ſociété, il corrompt ſes penchants, il devient l'inſtrument de ſes maux, abuſe contre lui-même du deſir de dominer qui lui fut donné pour affermir ſon exiſtence, & ce moyen d'annoblir, & de conſerver ſon eſpèce, ne lui ſert le plus ſouvent qu'à la dégrader & à la détruire. C'eſt à ceux qui tiennent les rênes des Empires, à ramener les peuples dans le chemin dont ils ſe ſont écartés. Le vulgaire ne ſe donne point la peine de penſer : entraîné comme par un torrent, il ſuit aveuglement ſes Chefs ; c'eſt pourquoi Platon diſoit que les hommes ne ſeroient heureux qu'autant que les Philoſophes ſeroient Rois, ou les Rois Philoſophes.

Les plus fameux Légiſlateurs dont l'antiquité nous a conſervé les noms, furent tout-à-la-fois Magiſtrats, Pontifes & Médecins. Convaincus que les qualités phyſiques doivent précéder les qualités morales, les loix qu'ils promulguerent, veillerent autant à la conſervation de la ſanté, qu'à celle des mœurs. Cette légiſlation fit naître des générations robuſtes, & poſa des limites aux beſoins : ces tems heureux ne ſont plus, des ſiécles de barbarie ont diviſé le pouvoir; les miniſtres de la nature ont perdu leur empire, & leurs conſeils n'ont plus été des loix : Qu'eſt-il arrivé ? Les digues ont été rompues, des flots de beſoins ont inondé la terre, & les races ont dégénéré.

C'eſt une règle conſtante dans la Nature qu'un être participe des perfections & des difformités de celui qui le produit. Hippocrate nous parle de certains peuples, qui allongeant la tête

de leurs enfans avec des bandelettes eurent après plusieurs générations cette partie naturellement ainsi conformée. Il y a encore des familles sexdigitaires, & l'on remarque que si cette organisation est interrompue dans un individu, elle reparoit dans celui auquel il donne naissance. C'est après de telles considérations que le Législateur de Sparte, ordonna que les femmes s'exerceroient comme les hommes, & que les filles s'occuperoient à des jeux militaires. Ce n'étoit point, dit Plutarque, pour leur apprendre le mêtier de la guerre, mais seulement pour qu'elles missent au monde des enfans qui y eussent du penchant, & qui en supportassent facilement les fatigues. Les vues du Législateur ne furent point trompées ; Sparte ne vit naître dans ses murs que des enfans agiles, & infatigables.

La génération ne transmet pas seulement les vices ou les perfections du

corps, elle transmet encore celles de l'ame ; il est presque impossible qu'un homme dont le cerveau est mal organisé ou fait mal ses fonctions, produise un enfant raisonnable. Des loix sévères défendoient chez les Grecs à tout homme yvre d'habiter avec sa femme ; aussi Diogène disoit-il à un jeune étourdi : «Ton pere t'a engendré dans l'yvresse». La fable n'étoit qu'une morale mise en action, pour présenter au peuple ses devoirs sous des images qui pussent frapper ses sens par des exemples ; elle suppose que Jupiter excité par les fumées du nectar, voulut donner à son épouse des marques d'amour. Quelle fut la suite de cette imprudence ? Junon mit au monde un monstre qui n'étant ni dieu ni homme, fut chassé de l'Olympe.

C'étoit par de telles loix & de semblables exemples que les générations s'amélioroient ou conservoient leurs perfections. La naissance d'un enfant

n'étoit alors dans toute la famille un jour de fête, que parce qu'on croyoit déja voir un citoyen utile à la patrie. L'accouchement de la plus ſimple femme parut à Lycurgue une affaire d'Etat. Il ne trouva point de récompenſes trop grandes pour engager les meres à ſupporter avec courage ce terrible moment. Le ſentiment de la douleur étoit étouffé par l'eſpérance de l'immortalité. La femme qui perdoit la vie en donnant à ſa patrie un citoyen, partageoit avec les guerriers morts les armes à la main, l'honneur de l'épitaphe.

Si les Anciens pour ſe procurer des générations robuſtes avoient porté leurs regards ſur les deux ſexes, s'ils avoient en quelque ſorte déterminé les diſpoſitions qui doivent ſe trouver entre deux époux qui vouloient ſe réunir, ſi enfin ils avoient rendu l'état de mere l'objet des vœux de toutes les femmes; ils n'apporterent pas moins de

ſoins pour qu'au moment de la naiſſance les meres & les enfans puſſent recevoir tous les ſecours que l'art peut offrir. Celui qui ſe deſtinoit à exercer les accouchemens étoit aſtreint à des études & à des épreuves particulieres. Quiconque par négligence ou par impéritie, donnoit lieu à un accident funeſte étoit puni rigoureuſement. Il fut abſolument interdit aux femmes à Athènes d'exercer cette profeſſion utile & pénible.

La force eſt la baſe des grandes vertus, elle eſt le but que ſe propoſe la nature dans tous ſes ouvrages. Pourquoi l'homme en ſociété néglige-t-il cet avantage? C'eſt cependant de la force de chaque individu, que dépend celle d'un Empire. La nation des Perſes fut nombreuſe & floriſſante, parce que la population & le ſoin de l'enfance étoient les dogmes principaux de ſa religion. Plutarque a très-bien remar-

qué que les loix de Lycurgue ne furent obſervées ſi long-tems, que parce qu'elles s'étoient occupées de l'enfance ; que celles de Numa, quoique le fruit d'une grande ſageſſe, ne furent cependant pas longtems en vigueur, parce qu'elles manquoient du lien capable de les maintenir, (le ſoin de l'enfance.) Ce grand homme reprocheroit ſans doute aux Gouvernements modernes leur négligence ſur cet important objet. Vous avez aſſez veillé, leur diroit-il, à la conſervation des loix qui aſſurent les intérêts du Prince, mais trop peu éclairés ſur la nature, vous avez perdu de vue l'enfant, & n'avez été attentifs qu'à l'homme fait. Un Etat, pour s'affermir, doit s'intéreſſer au premier âge de la vie. L'éducation civile doit être ſon principal objet, & il doit s'occuper de l'éducation phyſique & particuliere, parce qu'elle eſt la baſe de l'autre.

D'après toutes ces vues, j'ai cru pouvoir être utile en montrant, j'ose le dire, la barbarie de nos soins pour les enfans. Notre maniere de les vêtir nuit à la population & énerve l'espèce. J'en démontrerai le danger, & je proposerai des moyens faciles pour y remédier. Comme la vérité isolée fatigue souvent & rebute l'esprit, j'ai rassemblé des traits dispersés, j'ai réuni des objets de comparaison pour la rendre agréable, convaincante & facile à saisir. Je n'insulterai point à ma nation, comme le font quelques Philosophes modernes; au lieu d'humilier les hommes & de disputer avec eux, il faut les réconcilier avec la sagesse, en détruisant les mauvaises impressions qu'ils ont reçu: ce qui indispose tant de gens contre la Philosophie, ce sont ces faux sages toujours déchaînés contre le peuple qu'ils accablent d'injures; leurs discours remplis de haine & d'aigreur, font une sa-

tyre perpétuelle du genre humain ; mais il me semble que les abus qui existent dans un siécle, sont le produit de ceux qui l'ont précédé : ainsi sans accuser nos contemporains d'avoir été les promoteurs des abus, je les invite à les réformer.

Nous appercevons depuis quelque tems la nécessité de nous occuper de l'enfance ; mais la réforme ne s'étend que sur la moitié de l'espèce, & l'autre plus belle moitié du genre humain reste victime encore de nos barbares usages. Un Philosophe moderne est parvenu sous les auspices d'un conte ingénieux, à faire entrer dans nos têtes quelques vérités utiles. Qu'il ne soit point fâché d'avoir égayé sa morale, à l'exemple de Platon que souvent il copie : J'ai vu avec regret ce grand homme, payer à la nature un tribut de foiblesse en raillant la Médecine, dont chaque partie l'occupe tour à tour : ce n'est ce-

pendant qu'à de légeres connoiſſances de cette ſcience qu'il doit le petit nombre de vérités qui ſont ſorties de ſa plume. Ce n'eſt pas la premiere fois que les gens de Lettres ont paſſé pour les Auteurs des opinions qu'ils avoient puiſé chez les Médecins. Deſcartes dût beaucoup à la Médecine, & ſon ſyſtême ſur l'ame qui n'eſt dans Gallien qu'une jettée ſyſtématique, fut propoſé par le Philoſophe comme une vérité dont il ſe diſoit l'Auteur.

Les Philoſophes modernes en exaltant le pouvoir de la nature, croient déprimer celui de ſes miniſtres; mais cette nature dont ils vantent tant la bienfaiſance, admet ſouvent en aveugle les inſtrumens de ſa ruine : ce n'eſt, quand on la conſidére de près, qu'un agent néceſſaire qui cauſe les maladies comme il les expulſe ; c'eſt donc à l'art à diriger les opérations de la nature, & tel eſt l'emploi de la Médecine. Celui

qui, pour déclamer contre cet art, s'eſt ſervi de l'autorité de Platon, ne l'a pas compris. Ce grand homme ne ſe récrie que contre les abus qui ſont d'autant plus dangereux, que la ſcience eſt plus importante; il ne ſe permet point de railleries, parce qu'elles peuvent arrêter des progrès ſalutaires. Le Médecin inſtruit étoit aux yeux de Platon le miniſtre de la Divinité, & ſon eſtime pour Hippocrate alloit juſqu'à la vénération. Quel autre, en effet, qu'un Médecin inſtruit, peut diriger parfaitement les ſoins néceſſaires à l'enfance? Les Perſans qui ſe ſont tant occupés de la population, ont rendu & rendent encore les plus grands reſpects à la Médecine, qui s'attache bien plus dans ce pays à la conſervation de la ſanté, qu'à ſon rétabliſſement: auſſi la Perſe eſt l'Empire le plus floriſſant, & le plus peuplé. Il n'y a point de lieu dans l'Univers où le Médecin ſemble moins

utile, parce qu'il n'y en a point, où il cherche autant à prévenir les maux qui peuvent affliger l'humanité.

C'eſt aux femmes qu'on confie notre premiere enfance; leur douceur, leur ſenſibilité & leur adreſſe les rendent ſeules capables de nous donner des ſoins. Selon qu'elles nous ont dirigés nous ſommes forts ou foibles, vertueux ou vicieux; elles influent donc plus qu'on ne penſe ſur la conſtitution de l'Etat: auſſi Platon vouloit-il qu'on les inſtruisît comme les hommes. Son erreur, ſi c'en eſt une, vient d'une vérité qu'il a découverte & que les autres ont ignorée. Il faut donc apprendre aux femmes les dangers de leur méthode. Eclairons les meres ſur les beſoins phyſiques de leurs enfans; qu'elles ſachent que leurs ſoins doivent moins conſiſter à les inſtruire qu'à laiſſer développer en paix & en liberté les organes au moyen deſquels l'ame doit un jour exercer ſes fonctions.

Il ne leur fut point permis autrefois d'habiller leurs enfans, comme elles le font chez nous, ſelon leur fantaiſie ou leur commodité. Les loix avoient écarté tous liens, elles avoient preſcrit un habit qui laiſſoit une entiere liberté aux mouvemens, & qui ne troubloit point l'accroiſſement.

Seroit-ce donc préſenter un projet chimérique, que d'offrir les moyens faciles de rendre à l'homme ſa premiere énergie? Tel eſt le plan que j'oſe ébaucher : puiſſent des loix ſalutaires ſeconder les vœux que je fais pour la félicité publique!



CHAPITRE II.

Etat & besoins d'un enfant qui vient de naître.

C'Est en captivant l'imagination par l'étude des détails, qu'on peut arracher à la nature le secret de sa marche & l'aveu de ses besoins. L'enfant est d'autant plus nerveux & d'autant plus sensible qu'il est moins éloigné du moment de sa naissance. L'air, la chaleur, la lumiere, tout lui porte alors une nouvelle impression. Il sort d'un lieu chaud & humide, il passe subitement dans un milieu sec, aride & léger. Ses humeurs se raréfient par la chaleur intérieure, & font effort pour sortir : elles sortiroient en effet sans la sécheresse de l'air qui crispe ses vaisseaux extérieurs; la peau irritée par le nouvel élement qui l'environne rougit & s'enflamme; la fiévre

s'allume dans tout le corps ; la circulation jufqu'alors inconnue au poulmon, caufe engorgement & pléthore. Allarmés de tant de fecouffes, les organes fecréteurs s'ouvrent, les glandes féparent une humeur excrémentielle, les yeux fe rempliffent de chaffie, la bouche falive, le poulmon expectore, les aiffelles & les aînes fuintent, & le méconium, la plus importante des fécrétions, vient terminer cette crife univerfelle. Heureufement pour l'enfant, la nature a garanti fes fens ; un voile couvre fa vue, un autre eft étendu fur l'organe de l'ouie, un mucilage épais émouffe l'odorat & le goût, & la graiffe qui eft fous fa peau en très-grande abondance, modère le fens du toucher. Sans ces précautions falutaires eût-il pu réfifter à l'impreffion vive & douloureufe que lui euffent caufée les objets extérieurs ? On ne peut voir & fans attendriffement & fans pitié, l'état

l'état violent de la respiration dans ces premiers momens : on doit être étonné de la force avec laquelle la poitrine se dilate & se contracte.

Si l'enfant est souvent la victime de cette crise violente, n'en sommes-nous pas coupables ? Devons-nous l'abandonner en quelque sorte à lui-même, comme nous le faisons ? La nature enfin n'exige-t-elle pas que nous concourions avec elle à soulager les besoins de ce nouvel être, en le défendant du contact trop aride de l'air, en facilitant sa circulation, ses sécrétions, & en ne lui procurant que le genre & le degré de chaleur qui lui est nécessaire ? Puisons dans la nature elle-même les regles qu'il faut suivre : Portons nos regards sur les animaux, & que les soins qu'ils donnent alors à leur progéniture, nous ramenent pour la nôtre à une pratique éclairée. Si nous nous sommes égarés de la voie où les retient leur

inſtinct, c'eſt à la Médecine à nous y rappeller ou à nous indiquer d'autres moyens également ſalutaires.

Dès qu'une femelle a mis bas ſes petits, elle les agite en tous ſens, elle les lêche & les nettoie. Ce n'eſt point ici le lieu de chercher, ſi ces ſoins tiennent au ſentiment de la tendreſſe, ou au plaiſir phyſique qu'elle trouve à ſavourer des émanations: toujours eſt-il certain, que par ce moyen elle facilite les ſécrétions des êtres auxquels elle a donné naiſſance, la nature ne va jamais que par degrés. L'animal qui vient de naître ſort d'un milieu fluide, les frictions humides ſont le moyen intermédiaire par lequel il doit parvenir à ſupporter l'aridité de l'air. Le tact de la langue humide de la mere ne lui cauſe que des ſenſations agréables; loin de pouſſer aucun cris, il ſe prête à ces ſoins, & ſemble l'inviter à les répéter.

Si telle est la marche que la nature a suivie dans les animaux, pourquoi, puisque nos besoins sont les mêmes, ne l'auroit-elle pas également établie parmi nous ? Comme eux, l'enfant s'agite à sa naissance pour accélérer sa circulation, pour désobstruer & développer toutes les parties de son corps & faciliter ses sécrétions ; ses mouvemens alors sont moins le signe de la douleur que celui de la vie ; car il ne fait entendre ses cris aigus, que lorsqu'on le prive de la liberté. Qui empêcheroit donc de procurer aux enfans les mêmes avantages que les animaux procurent à leurs petits ? Ne faudroit-il pas laisser le nouveau né s'agiter en liberté, lui faire des frictions avec des linges trempés dans une eau muqueuse & détersive analogue à la salive, ou avec la salive elle-même, si les humeurs de la nourrice sont douces & balsamiques ; une eau légerement savonneuse pour-

roit remplir les mêmes indications. Par ces moyens l'air crisperoit moins ses organes, la transpiration seroit rendue plus facile, ainsi que la circulation, & l'on éviteroit ces obstructions dont il est quelquefois la victime. Si souvent après leur naissance les enfans sont en proie à de fortes convulsions qui en font périr un grand nombre, n'est-ce point peut-être parce qu'on a négligé de leur donner les secours dont je viens de parler? Je puis citer un fait qui confirme ce que j'avance. On m'engagea il y a quelque tems à voir un enfant, qui au second jour de sa naissance étoit attaqué de convulsions si terribles, qu'il devenoit tout violet; je le débarrassai de ses maillots, je le laissai s'agiter en liberté, je lui fis de douces frictions avec une eau légerement salée; par ces moyens simples & faciles, les sécrétions se rétablirent & les convulsions disparurent. On voit des femmes de la cam-

pagne qui font lêcher leurs nourrissons par des chiens. Ces fideles animaux semblent se plaire à cet emploi, ils s'attachent singulierement à l'enfant, qui semble par ses caresses payer de retour l'animal bienfaisant.

Recherchons présentement la chaleur & le degré qui convient aux nouveaux nés; cet important objet me semble n'avoir point été suffisamment examiné. L'enfant sort d'un milieu presque aussi chaud que ses humeurs; il entre dans un autre, qui selon la saison & les circonstances, est plus ou moins froid. Sa fibre délicate, & sa grande sensibilité seroient offensées des extrêmes; il lui faut donc une chaleur moindre que celle de ses humeurs, afin que par degrés il puisse parvenir à supporter les diverses températures de l'air.

L'humidité qui domine chez l'enfant est nécessaire à son accroissement; ses

fibres entretenues dans la ſoupleſſe, ſe développent plus facilement ; ainſi la chaleur dont il a beſoin ne doit pas abſorber ſon humidité. D'après ces deux obſervations, il eſt aiſé de concevoir que comme la chaleur du feu eſt celle qui deſſéche le plus, elle eſt la moins analogue à l'état de nótre corps pendant les premiers tems de la vie. Les enfans dans la campagne ne préférent-ils pas la liberté, & le froid, au feu qui les affoiblit & les énerve ? La chaleur des vêtemens, quoique moins dangereuſe, a ſes inconvéniens ; ceux de laine ſont les plus contraires, parce qu'ils abſorbent le plus d'humidité : auſſi les ſages Perſans ne font porter à leurs enfans que des vêtemens de lin. J'ai vu avec plaiſir cette pratique miſe en uſage par des perſonnes éclairées, & il ſeroit à deſirer qu'elle fut univerſellement adoptée.

Mais ſi nous écartons le feu, ſi nous

éloignons les langes, quels moyens prendrons-nous? Pour échauffer les enfans, & entretenir en même-tems l'humidité qui leur eſt ſi néceſſaire, ſuivons la marche que nous avons précédemment tenue. Voyons ce qui ſe paſſe chez les animaux.

Parmi les volatilles, dès que la femelle a vu éclorre ſes petits, elle ne les quitte plus; le pere va chercher au loin de la pâture, & apporte à ſa compagne de quoi ſatisfaire à ſes beſoins & à ceux de ſa progéniture. Parmi les quadrupèdes, la mere ne s'abſente que pour peu de tems de ſon gîte. Les petits des uns & des autres, par une douce chaleur entretenue dans une humidité vitale, croiſſent & ſe fortifient rapidement. Il n'y a donc que dans l'eſpèce humaine, que la mere abandonne, en quelque ſorte, l'enfant qu'elle vient de mettre au monde; ce qui l'oblige de recourir à une chaleur artificielle, ſoit en l'ap-

prochant du feu, soit en le couvrant de vêtemens. Nous regardons avec indignation l'animal qui s'éloigne de ses petits & qui les abandonne. Il seroit peut-être important que l'on eût la même idée d'une mere qui éloigne son enfant de son sein; & je ne crains point de le dire, je crois que cette séparation de la mere avec son enfant est toujours dangereuse au dernier.

Les expériences de M. de Réaumur me fourniront mes premieres preuves. On connoît sa maniere de faire éclorre des poulets par la chaleur modérée des fours. Ce savant Naturaliste remarqua que ceux qui étoient élevés par le moyen de cette chaleur, ne devenoient jamais aussi forts que ceux qui avoient reçu le jour au moyen de la chaleur humide, vitale & naturelle: il remarque que ces premiers mouroient en bien plus grand nombre; & parmi ceux qui survivoient, il observa

encore que les femelles ne pondoient que pendant six mois de l'année, tandis que les autres donnoient des œufs en toutes saisons.

Mais qu'ai-je besoin d'aller chercher des exemples chez les animaux, tandis que j'en trouverai dans l'espéce humaine ? On ne connoit point dans la pratique des accouchemens de meilleure maniére pour fixer, pour ainsi dire, la vie chancelante d'un enfant qui vient de naître, que de lui communiquer la chaleur vitale de sa mere en le posant entre ses bras ou sur ses cuisses. Cette chaleur utile pour fortifier l'enfant, est donc quelquefois nécessaire pour le faire vivre.

Ce qui se passe chez les Nègres en Amérique, sert encore à confirmer cette importante vérité. Quand les Négresses sont accouchées, elles sont obligées de rapprocher de leur sein leurs enfans qui, s'ils éprouvoient alors le

contact de l'air, périroient infailliblement; c'est pourquoi on ne les laisse point sortir de la câse avant le quinzième jour, & on ne les baptise qu'après ce tems révolu. L'enfant nègre privé de la chaleur de la mere est attaqué après sa naissance, d'une convulsion mortelle qui se manifeste à la mâchoire inférieure. C'est principalement cette difficulté de les élever tous, jointe à d'autres usages politiques, qui nous oblige d'aller sans cesse en chercher de nouveaux aux côtes de l'Afrique.

Si la chaleur de la mere est essentielle aux animaux pour les fortifier, & même pour conserver leur vie; si dans certains pays, dans certaines circonstances, l'enfant qui n'en jouit pas ne peut vivre; que savons-nous, si parmi les nôtres, la plûpart ne périssent pas, parce qu'ils en ont été privés. N'est-ce point être criminel que d'arracher à ces innocentes victimes, un bien que la nature nous

a commandé de leur donner? Pourquoi, ſur-tout leur enlever cet avantage pendant le tems que les circonſtances qui ſuivent la couche, obligent la mere de garder le lit; s'ils en ſont enſuite privés pendant le jour, ne devroit-on pas le leur accorder pendant la nuit? C'eſt alors que la mere & l'enfant réunis en ſilence, ſe communiqueroient, pour ainſi dire, le principe de la vie.

Je crois qu'une étrangere ne ſatisferoit pas auſſi avantageuſement à ce beſoin. Il eſt des rapports entre la mere & l'enfant, qui rendent l'un néceſſaire à l'autre. Le lait d'une mere foible & infirme eſt ſalutaire à ſon enfant, tandis que celui d'une autre femme plus forte & plus ſaine le fait quelquefois périr. Peut-on de ces faits ſi communs ne pas tirer les concluſions ſimples & naturelles que je viens d'indiquer?

On m'oppoſera peut-être que l'odeur qui s'exhale de la mere peut corrompre

l'air, qu'elle doit par conféquent incommoder l'enfant. D'après ce que j'ai dit, on comprend aifément qu'il ne doit pas nager, pour ainfi dire, dans la fueur & la tranfpiration de fa mere; il doit feulement reffentir & partager fa chaleur en refpirant un air libre. Ne pourrions-nous pas même trouver des raifons chymiques de leurs befoins mutuels ? L'enfant furabonde en acides, puifque la plûpart de fes maladies font produites par ce principe; mais les humeurs de la mere font légèrement alkalines; je dis légèrement: car on pourroit même dire qu'elles font alors acides : ceux qui pratiquent l'art des accouchemens favent très-bien reconnoître cette odeur laiteufe auprès d'une femme nouvellement accouchée. C'eft pourquoi l'objection, fi elle avoit lieu, regarderoit plutôt une étrangere que la mere; mais ces deux principes contraires ne fe combinent-ils

pas ? Ne se neutralisent-ils pas ? Les animaux ne transpirent-ils pas comme nous ? Et cependant ne seroit-ce pas aller contre la nature, que de priver les petits de la chaleur de leur mere?

On courroit risque, m'opposera-t-on, d'étouffer les enfans ; je conviens que ce danger est terrible : mais il ne doit point arrêter les meres, parce qu'il est des moyens d'y obvier, & je les indiquerai dans un Chapitre où je traiterai de la manière de coucher les enfans.



CHAPITRE III.

Des différentes manières de vêtir les enfans au sortir du sein de leur mere.

NE restons point attachés à notre sol, parcourons plusieurs contrées du globe. Que nos yeux, sans porter à notre ame un stérile étonnement, s'accoutument à voir philosophiquement la scène variée des usages; n'accusons point de folie les autres nations, croyons-les toujours plus sages que nous, c'est le moyen de l'emporter sur elles. Si nous dirigeons nos regards sur les noirs habitans de la Guinée, nous verrons dans ces climats brûlans la nature livrée à elle-même. L'enfantement s'y fait presque sans douleur; la mere après l'accouchement va nettoyer son enfant, & revenant au lieu où elle travailloit, elle le pose à terre, ne le couvre que d'un

ſimple voile, & continue de ſe livrer à ſes occupations ; les premiers jours, elle le prend entre ſes bras pour l'allaiter : quelques jours après, appuyant la main ſur la hanche, elle l'accoutume à ſe tenir à califourchon ſur le dos du poignet, elle lui apprend à ſe cramponner au haut de ſon bras par une main, & à s'attacher à ſon ſein avec l'autre ; lorſqu'il eſt ſuffiſamment allaité, ſans craindre les ardeurs du ſoleil, elle le couche ſans bandelettes & ſans langes dans un ſillon où il s'endort : dès que l'enfant s'éveille ; ſon premier plaiſir eſt de jouir de la liberté de ſes foibles membres que rien n'enchaîne ; il voit de loin ſa mere, la diſtingue des autres, l'appelle par ſes cris, & fait l'eſſai de ſes forces ; il rampe, s'il le peut, juſqu'à ſes pieds, alors appercevant ſon ſein, il redouble d'efforts pour y parvenir, il ſe cramponne le long de ſes jambes, il s'attache à ſon corps, & après mille eſſais

divers, il parvient ſans ſecours à puiſer aux deux ſources de la vie. Aucune de ces tentatives de l'enfant, n'interrompt les travaux de la mere; elle ſe contente de jetter de tems en tems ſur lui quelques regards, & de répondre à ſes ſouris enfantins.

Si nous parcourons quelques régions de l'Amérique, nous y verrons des uſages conformes aux beſoins que donne le climat. Les Péruviens couchent leurs enfans dans des langes qui ne les aſſujettiſſent point; après quelques ſemaines ils font un trou dans la terre, ils le garniſſent de linges, ou autres matières ſemblables, & y mettent l'enfant, qui, au moyen de la poſition droite qu'on lui fait prendre, s'accoutume à ſupporter le poids de ſon corps, & à ſe tenir debout: les Caraïbes couchent le nouveau né dans un hamac, & ſans le captiver par aucuns liens, ils ne le couvrent que de quelques langes. Ceux

de Virginie le posent dans une petite boéte, garnie de fourrures, & percée à dessein de laisser passer les excrémens. Mahomet établit chez les Musulmans ce dernier usage. Dans les pays chauds & humides de la Turquie, ce Législateur dût prescrire, & prescrivit en effet la propreté comme un acte de religion; il persuada à ses sectateurs qu'ils seroient souillés par l'attouchement impur des excrémens. C'est d'après cette utile superstition qu'ils arrangent les enfans de maniere à n'avoir à leur donner aucuns soins rebutans. Dans diverses contrées de l'Asie, sur-tout chez les Persans, on les couche sur de la rapure de bois. Lycurgue, à Sparte, ne leur donna pour lit que de simples roseaux battus. En Russie, les meres les enveloppent dans de grands sacs fourrés. Les Groenlandois ne font usage des langes que pendant quinze jours, après quoi ils mettent leurs enfans en veste

& en culotte, & les laiſſent ſe rouler en liberté ; ils tombent, ſe relèvent, & parviennent à marcher en peu de tems.

Toutes ces manières ſimples & faciles ſont conformes aux beſoins de ces divers peuples. Pourquoi donc nous qui nous croyons en état de donner des loix aux autres nations, ſommes-nous à cet égard dans la barbarie ? Quelle différence n'y a-t-il pas entre un coureur Aſiatique & un coureur Européen ; nous ne nageons point comme les Nègres, nous ne courons point à quatre mois comme les Péruviens. Nous ſommes au contraire ceux de tous les peuples dont les enfans marchent le plus tard. Quel pays cependant eſt plus favorable à la propagation que le nôtre ? Et par quelle fatalité eſt-il donc celui où il meurt le plus d'enfans ? La cauſe en eſt ſimple & facile à ſaiſir ; il ne nous faut qu'expoſer la manière dont nous les habillons.

A peine un enfant eſt-il né, qu'on

s'empreſſe de le vêtir. Sa tête eſt chargée d'un beguin, d'une calotte de laine, & d'une cornette. Une bride, j'aurois preſque dit un licol, paſſe ſous ſon menton, retient les extrêmités de cette triple coëffure & force les oreilles à s'applatir contre la tête. Des linges appliqués ſur les oreilles achevent de gêner leur développement naturel, & leur ôtent preſque toute communication avec l'air extérieur; d'autres linges ſont diſtribués ſous les aiſſelles, ſur les aînes, & ſervent à abſorber la tranſpiration exceſſive que des vêtemens trop chauds ont provoquée. Le corps eſt revêtu d'une chemiſe de toile ouverte par derrière, & qui deſcend juſqu'au nombril. Une camiſole de même forme & longueur couvre cette chemiſe. C'eſt alors qu'on a ſoin de relever le cordon de l'ombilic, & de le tenir dans une ſituation contrainte au moyen d'un linge placé par-deſſus. L'enfant ainſi diſpoſé eſt

étendu dans un lange qui lui enveloppe les deux épaules, vient se croiser par-devant, & est attaché par une forte épingle sur la poitrine. Les bras sont allongés des deux côtés de son corps, on presse ses genoux, & ses jambes s'étendent; on saisit cet instant pour l'enfermer entièrement dans le lange, & avec lui les excrémens qu'il peut rendre. L'excédent du lange est rejetté sur les jambes: on porte même la barbarie jusqu'à le placer entre les deux cuisses pour donner au paquet une forme plus arrondie. Un autre lange d'une laine moëlleuse sert d'enveloppe à ce premier & s'arrange de même. Pour donner plus de consistance au tout, on lie l'enfant & ses langes avec des bandes de toile, qu'on a soin de bien presser & de bien serrer: c'est-là ce qu'on appelle emmailloter. Pour faire ce beau chef-d'œuvre, la nourrice ou la garde s'asseoit ordinairement par terre, & l'en-

fant eſt étendu ſur un oreiller. On ſeroit tenté de croire en la voyant envelopper, attacher, empaqueter l'enfant, qu'elle forme un ballot pour un autre hémiſphère : mais je n'ai pas encore tout expliqué ; lorſque les bandes ont été ſerrées on revient à la tête, on la fixe, au moyen d'une petite bande de toile, attachée des deux côtés ſur les langes. Que l'enfant, lors de cette opération, ait la tête en vraie ou fauſſe poſition, peu importe, ce n'eſt pas pour lui, mais pour les autres qu'on l'arrange ; c'eſt pour cela que ſans diſtinguer ſi l'on eſt dans le mois d'Août ou de Décembre, on a la douce complaiſance de le rouler dans un troiſième lange ou petite couverture de laine, qui paſſant pardeſſus ſa tête en forme de capuchon, tient cette partie ſi roide & ſi aſſujettie, qu'il ne peut l'agiter. Viennent enfin les langes de parades, les langes de draps d'or ou de ſoie, les mouſſelines, les den-

telles, & la toilette eſt finie. C'eſt alors que les ſpectateurs, qui voïent à peine le nez & la bouche de l'innocente victime des maillots, ſe recrient ſur ſa force, ſur ſa beauté, & que la nourrice, fière de ces éloges, va quêter chez la famille de ſon nourriſſon de ſonores applaudiſſemens.



CHAPITRE IV.

Recherches sur l'antiquité des maillots, & sur les avantages qui ont pû contribuer à conserver leur usage.

LA plûpart des hommes ne saisissent ordinairement que ce qui frappe leurs sens, & ne suivent point la chaîne des événemens. C'est pourquoi il est des préjugés difficiles à déraciner, parce qu'outre qu'ils sont très-anciens & très-répandus, ils semblent procurer quelqu'avantage. L'usage des maillots nous en offre un exemple frappant; leur origine remonte à la plus haute antiquité : ils étoient également employés & dans les pays froids & dans les pays chauds. Par quelle fatalité un abus si dangereux s'est-il donc introduit dans des climats si opposés? Ce fut la nécessité & la tendresse, qui pro-

bablement établirent cet usage chez les septentrionaux, & la paresse le fit adopter chez les méridionaux.

Si dans les climats froids, les enfans eussent été laissés en liberté, ils se fussent découverts, & eussent été exposés à des dangers. Parcourons le peu qui nous reste de l'histoire des anciens Gaulois, nous verrons qu'ils étoient élevés dans le camp; que les femmes suivoient leurs maris à la guerre, & n'avoient aucune habitation fixe; qu'étant tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, il falloit trouver des moyens de transporter aisément enfans & bagages. Ce peuple, qui d'ailleurs serroit ses habits à cause de la froidure & de l'humidité, ne dut pas trouver grand inconvénient à ce que cet usage passât aux enfans. La fatigue & l'exercice auxquels ils les accoutumoient dès qu'ils pouvoient marcher, réparoient les inconvéniens attachés aux ligatures; d'ailleurs ces enfans étoient robustes, puisqu'ils

puiſqu'ils avoient ſubi l'épreuve. Il faut encore obſerver que les Gaulois étoient légèrement vêtus, & que probablement ne donnant pas pour leurs enfans dans un excès contraire, ils ne les étouffoient pas ſous le poids de leurs langes, ainſi que nous le pratiquons.

La coutume d'emmailloter les enfans n'étoit pas ſeulement en vogue dans le Nord: car Hippocrate la condamne chez les Egyptiens, qui anciennement furent en relation & en commerce avec les Gaulois. Le Livre de Job, le plus ancien de tous ceux que nous connoiſſons, fait mention de l'uſage des maillots. Les Grecs le pratiquoient également, mais Lycurgue le mit au rang des abus; & ce fut le premier qu'il bannit de ſa République. Plutarque exalte la ſageſſe & les avantages de cette réforme, en diſant que les enfans élevés en liberté ne crioient point, qu'ils étoient forts & robuſtes. Cette nouveauté fut applaudie de tous

les gens ſenſés de la Gréce. Les riches firent élever leurs enfans par des nourrices de Sparte, & ce fut une de ces femmes, nous apprend encore Plutarque, qui éleva Alcibiade. Mais comment put s'introduire cet uſage dans des climats chauds ? Il s'y établit probablement lorſque les meres refuſant de nourrir leurs enfans, les confièrent à de viles eſclaves, qui ſans tendreſſe & ſans ſenſibilité pour les enfans, ne cherchèrent point à faire croître des forces, qui auroient pu un jour les accabler. L'eſclave naturellement ennemi de ſon maître, dut l'être de ſon fils ; elles ne prirent pour celui-ci que des ſentimens de crainte, & elles adoptèrent avec joie des liens qui leur permettoient de l'abandonner, ſans qu'elles couruſſent aucuns des dangers qui pouvoient trahir leur négligence.

Ce ſont des raiſons à peu près ſemblables qui nous retiennent dans la même

barbarie. Les nourrices mercénaires ont adopté l'usage des maillots pour leur commodité, l'habitude le perpétue, & la misère le rend plus dangereux encore.

Que les nourrices ayent suivi cet usage, plus pour elles que pour leurs enfans; c'est ce dont on est convaincu, quand on considére avec quelle facilité elles peuvent au moyen de ces liens, vaquer à leurs affaires, soit au dehors, soit à l'intérieur, sans craindre que leur indifférence mette en danger la vie de l'enfant.

Quant à l'habitude, on connoît son empire, l'usage asservit tous les états; & quiconque cherche à s'y opposer, n'éprouve que contradiction. Irai-je, dit-on, contre le torrent? Est-ce à moi à frayer une autre route? Non, je ne veux rien innover, je suis pour mes enfans la voye qu'ont suivie pour moi mes peres. Que nos descendans établissent

s'ils le veulent, la réforme propoſée. Tel eſt le langage univerſel : car le peuple n'a pas tant horreur du mal en lui-même, que du défaut d'habitude ; il exécute ſans remords ce qui fut introduit par l'uſage, & ſi le plus léger défaut qu'il apperçoit chez les nations étrangères, le révolte, c'eſt moins par ſa nature vicieuſe que parce qu'il ne peut pas s'y accoutumer. D'anciens Philoſophes ont dit qu'on peut remédier à tout, excepté à l'habitude. Le ſage alors implore le ſecours des loix.

Enfin la misère rend ce barbare uſage plus dangereux encore. Quels ſoins, quelle tendreſſe porteront à vos enfans de malheureuſes femmes accablées de déſeſpoir ? Attachées ſans ceſſe à la terre, ſi elles en recueillent les fruits, l'oiſive opulence les leurs arrache, les dévore, & ne leur laiſſe à peine d'un miſérable rebut, dont elle détourne les yeux, que ce qu'il leur en faut pour

ne pas perdre la vie. Verront - elles vos richeſſes ſans y porter envie ? Ne vous regarderont-elles pas comme des cauſes de leur oppreſſion ? Quand elles rentreront le ſoir ſuccombant ſous le poids des fatigues du jour pour réparer leur épuiſement, ſeront-elles ſenſibles aux gémiſſemens de votre enfant ? Loin de lui pendant tout le jour, elles n'ont point entendu ſes cris affreux; elles n'ont ſongé qu'à leurs maux, auxquels il n'y aura point d'autre terme que la mort. Elles ne voient le ſoir en ce fils que l'être qui doit être un jour heureux & opulent comme vous; elles calculent les ſoins qu'elles lui donnent, avec le profit qu'elles en retirent; elles les apprécient, non par ce qu'ils ſont en eux-mêmes, mais par ce qu'ils leur coûtent. Quelques légers qu'ils ſoient, elles ſe croient de beaucoup en avance; elles y ſont en effet, ſi vous enviſagez leur misère qui les oblige à vous vendre la

portion la plus pure de leur ſubſtance, pour en conſerver un miſérable reſte. Eſt-ce avec tendreſſe alors qu'elles offrent à l'enfant un ſein flétri par l'épuiſement? Chaque goutte qu'il puiſe, ſemble leur enlever une portion de leur vie. Enfin une nourriture indigeſte & groſſière vient de réparer tant de pertes; elles ſe livrent pour quelques heures au repos; mais à peine le ſommeil a-t-il commencé de donner le calme à tout leur corps épuiſé, que les cris perçants de l'enfant les réveillent. Cette infortunée victime de la misère & de ſes barbares maillots, eſt en proie aux convulſions que lui cauſent ou ſes liens, ou une poſition gênante, ou des excoriations douloureuſes; la nourrice s'impatiente & gémit de ne pouvoir au moins goûter quelques momens de repos; elle agite l'enfant dans ſon berceau, & le force par des ſecouſſes à ſe livrer à un ſommeil vraiment convulſif. Que lui im-

porte votre enfant, pourvû qu'elle dorme tranquillement. La nuit couvre encore la terre qu'elle se réveille pour devancer aux champs le jour ; elle donne avant de partir quelques soins à son nourrisson, elle le serre de nouveau, peu inquiète de la forme que prendront ses membres, pourvû qu'elle les offre à ses parens sans qu'aucuns soient mutilés. Si l'épine de l'enfant est contournée, si les glandes sont engorgées, la croissance arrêtée, elle vante alors des soins qu'elle n'a pas pris, & rejette adroitement sur des peres & meres malades & épuisés, la foiblesse de leurs malheureux enfans. Des liens ont produit tous ces maux, on va tenter d'y remédier par de plus cruels encore. La baleine la plus dure, le fer lui-même vont être mis en usage. Arrêtez ! Une tendresse qui n'est point éclairée est souvent barbare, & telle est la vôtre. Venez avec moi chez les nations qui élè-

vent en liberté leurs enfans ; on n'y connoit point les nodosités des articulations, ni les difformités de la bosse : preuve certaine que les infirmités qui assiégent les enfans dans nos climats, n'ont souvent d'autres sources que nos usages dangereux. Ne remédiez donc point aux maux qui les accablent par d'autres maux plus cruels encore.



CHAPITRE V.

De la néceſſité d'abandonner l'uſage des maillots.

L'Enfant eſt un être ſacré que ſa foibleſſe rend reſpectable. Il n'a de défenſe que dans ſes larmes, il n'a d'eſpoir que dans notre pitié, comme nous n'en n'avons ſouvent nous-mêmes que dans la ſenſibilité des autres. Secourons-le donc dans cet état de foibleſſe & de misère, comme nous voulons être ſecourus. Ne détruiſons point par des ſoins mal-entendus ce ſublime ouvrage; craignons d'éteindre le flambeau de la vie, au moment où il commence à luire; & pour connoître combien les maillots ſont contraires à l'état inflammatoire de l'enfant qui vient de naître, conſidérons un homme robuſte, tourmenté de la fiévre. Alors ſi vous l'accablez de

couvertures, si vous liez ses membres, si vous le forcez à rester des nuits entières dans la même attitude, lui rendrez-vous par ces moyens le sommeil & la santé? Non, sans doute: & malgré toute sa force, il deviendra bientôt la victime de cette barbarie. Telle est cependant la conduite que vous tenez à l'égard d'un enfant nouveau né; vous le garottez, vous le surchargez de langes, vous l'environnez de bandages, & le laissez longtems dans la même attitude. Qu'arrive-t-il? Ses vaisseaux capillaires se relâchent, la sueur baigne son corps & les convulsions le suffoquent. Il vivroit encore sans vos soins dangereux. Pourquoi donc prendre plus de peine pour détruire, qu'il n'en faut pour conserver? Les cris de l'enfant annoncent en vain son martyre: en vain par un instinct qui pourvoit à ses besoins, indépendamment de la raison & de la volonté, il cherche à s'agiter, à se débarrasser de ses

vêtemens : l'habitude nous aveugle, il ſuccombe, & l'on vient après accuſer de ſa mort la foibleſſe de ſon tempérament, tandis qu'on ne devroit s'en prendre qu'aux liens dont on a fait uſage.

Mais ſi le nouveau né échappe à ces premiers dangers, comment en éviter tant d'autres? La propreté fut preſcrite par les plus grands Légiſlateurs, comme une des plus intéreſſantes maximes de la Religion. La propreté dans les climats chauds importe à la vie; elle n'eſt dans les nôtres qu'utile à la ſanté. Tous les animaux prennent les plus grands ſoins pour que leurs petits ne ſoient pas ſouillés par le tact immonde de leurs excrémens. L'enfant eſt donc le ſeul être qu'on laiſſe vautrer dans les ſiens? Laiſſez-le en liberté, il s'éloigne du lieu où il vient de les dépoſer; mais enveloppé dans ſes langes, comment peut-il éviter la plus affreuſe mal-propreté? Repompant par les pores abſorbans les vapeurs

de l'atmoſphère putride qui l'environne, ſa peau s'excorie, il y naît des boutons, des éréſipeles & des dartres douloureuſes. Vous avez beau veiller ſur la nourrice ; quels ſoins peut prendre une femme qui n'eſt ſouvent mere que pour huit ou dix livres par mois ? Si l'enfant l'importune de ſes cris, elle le berce, elle lui offre le ſein; mais ces ſecours ſont vains. Pareſſeuſe de dégager ſon nourriſſon des longues bandes qui l'entourent, elle ne le remue que le ſoir & le matin. La douleur a bientôt épuiſé l'enfant, il languit, & meurt victime de tant d'inhumanités. O vous ! qui regardez comme barbares les nations qui ſacrifient les enfans foibles, appréciez nos uſages, & ils vous paroîtront bien plus barbares encore. On punit la mere aſſez dénaturée pour étouffer ſon enfant, mais nos ſoins cruels qui font ſouffrir plus longtems les nôtres, mériteroient également la ſévé-

rité des loix. Les Légiflateurs fe font trop occupés à punir le crime, & n'ont pas affez commandé le bien.

L'enfant eft-il échappé à ces dangers, de plus grands encore le menacent. La refpiration gênée, la circulation retardée, les alimens mal élaborés vont accroître fur fa tête une foule de maux qui l'accableront tôt ou tard.

La refpiration eft, pour ainfi dire, l'ame de la circulation : cependant le fang du fœtus ne circule que par l'impulfion qu'il reçoit de celui de la mere; mais dans les derniers tems, il faut un agent plus puiffant; l'enfant afpire alors après le reffort de la vie. M. Haller a fait fur cet objet des expériences très-intéreffantes. Il a remarqué que les oifeaux renfermés dans les enveloppes de l'œuf, ouvrent le bec, & cherchent à refpirer; dès que ces enveloppes font déchirées, l'animal fait de nouveaux efforts, &

ſemble appeller l'air, qui ne pénétre pas quelquefois aſſez facilement, à cauſe des muſcoſités dont la trachée-artère eſt embarraſſée. Pareil phénomène arrive chez l'enfant renfermé dans les eaux; il ouvre la bouche, & ſemble reſpirer, ou au moins avoir beſoin de reſpirer. Pluſieurs opérations céſariennes ont confirmé ce fait.

Dès que l'enfant eſt né, il n'y a plus de communication entre lui & ſa mere. De nouvelles cauſes alors concourent à la circulation; la reſpiration eſt la principale. La poitrine ſe dilate par un mouvement preſque convulſif. Cette dilatation extraordinaire eſt néceſſaire à cet organe, parce qu'il doit s'accroître proportionellement plus que les autres. Mais les efforts du nouveau né ne ſuffiſent pas quelquefois; il faut ſouvent aider la nature, ſoit en faiſant des frictions, ſoit en ſoufflant dans la trachée-artère pour irriter la poitrine, & la forcer à ſe

contracter. Tous les Accoucheurs ſçavent combien ces moyens ſont eſſentiels pour conſerver la vie à quelques individus.

Si les mouvemens, les agitations naturelles ne ſuffiſent pas dans quelques circonſtances, ſi l'art doit venir au ſecours de l'enfant pour l'agiter & aider à ſa circulation, croyez-vous à préſent que les maillots dans leſquels vous le ſerrez puiſſent être de quelque utilite? Et ne conviendrez-vous pas avec moi qu'ils étouffent bien des infortunés ?

L'enfant dont la poitrine reſte quelque tems engagée pendant l'accouchement périt, ainſi que l'a très-bien obſervé Ariſtote, ce qui me feroit croire que ces mouvemens qu'on a remarqués dans les animaux, ſont des mouvemens néceſſaires à la vie, & par leſquels ils s'eſſaient peut-être à la reſpiration. La poitrine doit donc être libre même dans le ſein de la meré. La moindre compreſſion qu'elle reçoit,

& une opposition quelconque à sa dilatation, produisent les maux les plus funestes. Le hazard nous en a fourni une preuve nouvelle & bien frappante; j'espère qu'on me pardonnera la digression suivante, je la crois essentielle à l'objet que je traite.

Je me suis occupé à chercher pourquoi les opinions sont partagées sur la nécessité de lier le cordon ombilical; il m'a toujours semblé que dans les systêmes opposés, il y avoit de part & d'autre un point de vérité, & que pour le saisir, il falloit réunir les contraires & établir de nouveaux rapports. Pour procéder avec quelque méthode, je considérai ce qui se passe chez les animaux, je comparai nos usages à ceux des différentes nations. Je me dis à moi-même, dans l'état de nature on doit sûrement agir autrement, que nous ne faisons, parce qu'il n'y a ni liens ni instrumens semblables aux nôtres. Les animaux,

achevèrent de me convaincre de cette vérité, je vis qu'ils mâchoient le cordon pendant longtems, qu'ils le macéroient & évitoient par ce moyen l'hémorragie qui peut ſurvenir par l'inciſion faite tout-à-coup. Je ſaiſis cette première différence; j'en remarquai encore une bien plus grande entre les enveloppes des fœtus de l'une & de l'autre eſpèce. Le cordon dans l'eſpèce humaine eſt plus ſanguin que chez les animaux: L'homme en effet eſt celui de tous qui a le plus de ſang. Je cherchai enſuite à m'inſtruire des anciens uſages, je crus, d'après pluſieurs faits qui me parûrent aſſez intéreſſans, que l'inciſion de l'ombilic ne ſe pratiquoit pas généralement chez les anciens, puiſqu'il y avoit en Créte un lieu, nommé *Omphalium*, dédié à Jupiter, dont on avoit coupé le nombril à ſa naiſſance, ce qui ſembloit extraordinaire alors. Cette inciſion, lorſqu'on la faiſoit, ne ſe pra-

tiquoit que plusieurs jours après la naissance de l'enfant : c'étoit au moins l'usage à Athènes, & cette opération étoit confiée aux nourrices. On reprochoit aux jeunes-gens, par un proverbe grec, leur inexpérience, en leur disant : *On ne vous a pas encore coupé le nombril.* Nous ne savons point en quel tems se faisoit cette incision chez les Juifs ; mais on n'apperçoit, ni chez eux, ni chez d'autres Peuples, aucune trace qui indique qu'ils faisoient la ligature : le Prophète Ezéchiel dit à Jérusalem, qu'il compare à une fille abandonnée à sa naissance : *On ne vous avoit point coupé le nombril ;* & non pas, *on ne vous avoit point lié &c.* C'est ce même défaut de ligature qui obligeoit les Juifs à remettre la circoncision au huitiéme jour ; car *Plutarque* & *Festus* nous disent : *Qu'on ne circoncisoit point l'enfant avant le huitiéme jour, pour ne pas le mettre en danger de la vie, à cause de la foiblesse*

du cordon ombilical. Si on eût pratiqué la ligature, l'opération eût pû ſe faire plutôt, mais n'en faiſant point uſage, ils craignoient que les efforts, qu'euſſent fait faire à l'enfant les douleurs de l'opération, n'euſſent donné lieu à l'ouverture des vaiſſeaux du nombril. En effet, l'enfant que l'on circoncit devient tout violet, & s'il ne meurt pas dans cette opération à laquelle ſuccombent bien des adultes, c'eſt, comme je l'ai dit, qu'il a, proportion gardée, plus de force de vie qu'eux, & que la douleur ceſſe chez lui plus promptement. C'étoit donc la crainte de l'hémorragie qui faiſoit remettre chez les Juifs la circonciſion au huitiéme jour.

Mais, direz-vous, ſi les anciens ne faiſoient point de ligature, comment n'arrivoit-il aucune perte de ſang? C'eſt, je penſe, parce qu'ils ne faiſoient point l'inciſion du cordon, & que probablement ils le rompoient. Les

plus gros troncs des veines & des artères étant tirés & cassés ne donnent point de sang. Chefelden rapporte qu'un homme eût un bras détaché du corps par une aîle de moulin, & que les gros vaisseaux ne donnèrent aucune hémorragie. Les anciens avoient de grandes raisons pour casser le cordon plutôt que de l'inciser. L'incision avec des instrumens de fer, est dangereuse dans les pays chauds ; c'est pourquoi la circoncision ne se pratiquoit qu'avec des coûteaux de pierres. Les Prêtres de Cybèle, dit Pline, amputoient les sources de la vie avec de semblables instrumens, à cause du danger qu'il y avoit de se servir du fer ; si encore à présent en Amérique, l'incision du cordon ombilical des Nègres, se fait avec un instrument tant soit peu rouillé, ils périssent en peu de tems.

On voit donc que cette opération se pratiquoit autrefois bien différemment,

qu'elle ne ſe pratique chez nous, & que notre méthode qui eſt ſans danger dans nos climats, a des ſuites fâcheuſes dans les pays chauds. Je péſai toutes ces raiſons, & je remarquai que pluſieurs modernes diſent que, même parmi nous, la ligature n'eſt pas néceſſaire, quoique l'inciſion ſoit faite avec un inſtrument tranchant, immédiatement après la naiſſance. J'appris que le célèbre M. Hunter en Angleterre, ne faiſoit jamais la ligature.

Après avoir remarqué ces divers uſages, je réſolus de recourir à l'expérience. Dans le premier accouchement que j'eûs occaſion de faire, je coupai le cordon ombilical ſans faire aucune ligature, ni du côté de l'enfant, ni du côté de la mere; il ne ſortit de part & d'autre qu'un petit jet de ſang, qui s'arrêta bientôt; je laiſſai l'enfant en liberté, j'engageai une femme à veiller à ce qui arriveroit, & je revins à la mere. Dès

qu'elle fut délivrée je retournai à l'enfant; je lui fis quelques frictions avec une eau salée, je le mis dans un petit berceau en liberté , recouvert seulement de quelques langes. J'étois enchanté de voir le succès de l'expérience; j'admirois avec quelle force se faisoit la respiration, lorsque j'opposai mes mains à la dilatation des côtes pour examiner l'effet de la compression des maillots. Quelle fut ma surprise lorsque j'apperçus le sang couler! elle fut plus grande encore, lorsque cessant la compression je vis le sang s'arrêter. Avant de partir je crûs devoir par prudence lier le cordon, & je me promis de suivre l'expérience. A la seconde occasion qui se présenta, tout se passa de la même manière; je remarquai que plus je comprimois la poitrine, plus le sang couloit abondamment. Je cherchai la raison de ce phénomène, & la trouvai dans la nouvelle manière dont se fait la

circulation : dès-lors j'accordai toutes les opinions ſur la ligature. En effet, elle eſt inutile, ſi l'enfant eſt libre ; mais nos maillots l'ont rendue néceſſaire, & l'hémorragie n'eſt à craindre que par leur uſage, parce que la poitrine eſt comprimée. Si M. Hunter, à Londres, ne lie point l'ombilic, c'eſt qu'il ordonne expreſſément de laiſſer les enfans en liberté. Ce fait curieux & intéreſſant ſuffiroit ſeul pour démontrer le danger des maillots ; il nous fait voir le vœu de la nature qui rejette toute contrainte.

Pour établir de plus en plus l'abus des maillots, je raſſemblerai ici quelques-uns des traits qui pourroient ſervir à crayonner le plus effrayant tableau. La beauté, l'eſprit, la ſanté, la vie même, voilà les biens dont nous privent ces liens odieux.

Parcourez tous les avantages qui ſervent à faire trouver des charmes dans

la vie, il n'en eſt aucun dont les maillots ne puiſſent priver vos enfans. Ils peuvent au contraire accumuler ſur leurs têtes tous les maux qui la rendent douloureuſe, & inſupportable. Eſt-ce aux charmes de la beauté que vous êtes ſenſible? Vous intéreſſe-t-elle plus que la ſanté même? Oui, ſans doute, puiſque c'eſt pour elle que vous martyriſez ainſi l'être qui vous doit le jour. Eh bien, ſachez que vos ligatures font perdre à ceux auxquels vous les appliquez ces contours gracieux que vous recherchez; plus vous multipliez vos ſoins, plus ils ſont deſtructeurs. Une taille noble & majeſtueuſe ne ſe trouve que chez les peuples élevés en liberté.

Il eſt bien important de remarquer que la poitrine de l'enfant ſe porte beaucoup plus en devant que celle de l'adulte. Par les bandes & par les compreſſions, on la force de rentrer, ou tout au moins, on s'oppoſe à ce qu'elle ſe

développe en liberté. Ce développement doit être confidérable, puifque cette partie qui à la naiffance de l'enfant eft proportionnellement la moins volumineufe, doit être un jour la plus ample de toutes. En ferrant l'enfant dans fes langes, les clavicules fe courbent, les épaules fe portent en devant. Le dégagement des épaules, que l'on recherche tant, ne dépend que de la courbure des clavicules & de l'empleur de la poitrine. C'eft donc en vain que vous appellerez un jour des Maîtres. L'art ne réparera jamais le mal que vous avez fait en contrariant la nature. Les bras, s'ils parviennent à fe jetter en dehors, ne le feront que ridiculement, parce que les graces que vous recherchez ne dépendent point de l'art, mais des belles proportions de la poitrine. En voyant des Nègres ou des Turcs, vous admirez la nobleffe de leur marche, la belle conformation de leur

taille ; ce que vous admirez tant, eſt le fruit de la liberté dans les vêtemens. Examinez ceux qui ont joui de cet avantage ; leur poitrine eſt ample & bien développée.

Faut-il encore vous propoſer de plus puiſſans motifs ? Eſt-ce à la beauté ſeule que vous rendez hommage ? N'eſt-ce pas auſſi aux talens, à l'eſprit ? Venez ici reconnoître l'influence de l'organiſation ſur le développement du génie.

La poitrine étant peu dilatée, le poumon ne contient point, relativement au reſte du corps, la quantité du ſang qu'il devroit renfermer, pour que ce fluide ſoit par-tout en équilibre : & l'excédant qui trouve par-tout des obſtacles, va aux parties où il rencontre moins de réſiſtance. Il ſe porte donc au cerveau qui eſt mol & flexible ; mais le ſang qui en revient, trouvant des digues, il ſe fait un engorgement & un reflux qui détend les vaiſſeaux. La tête devient vo-

lumineuſe ; on remarque en effet que chez les Nations où l'on ne fait point uſage des maillots, la tête eſt bien moins groſſe que chez nous : c'eſt ce qui a, ſans doute, donné lieu à un Proverbe injurieux. En effet, les vaiſſeaux forcés à ſe dilater, admettront une grande quantité de fluide mal élaboré, & delà naîtra l'imbecillité ou la fauſſeté du jugement.

Il eſt probable que l'uſage de tirer l'horoſcope dans les premiers momens de la naiſſance, n'eſt venu que de la perſuaſion où étoient les Anciens, que les élémens les plus ſubtils, mis plus ou moins en mouvement, par la poſition différente des aſtres, influoient alors ſur l'organiſation. Quelle impreſſion ne feront donc pas alors des corps ſolides & des liens ? L'enfant tient encore à ſon premier état de fluidité ; un vaiſſeau peut facilement être obſtrué ; peut-être c'eſt celui de la mémoire, ou

celui du jugement. Ne ſçait-on pas que l'applattiſſement de la tête pratiqué chez quelques peuples, les rend méchants & cruels, que ſon allongement en rend d'autres ſtupides ? Le moindre trouble porté dans l'organiſation, eſt donc bien funeſte ; il l'eſt d'autant plus que l'accroiſſement eſt plus rapide : ainſi dans les premiers momens de la vie, une preſſion faite pendant une heure, ſera plus préjudiciable alors qu'une compreſſion plus longtems continuée dans un autre âge. Si l'enfant eſt couché à faux, il fera des efforts pour prendre une poſition naturelle, il tentera de ſe dégager de ſes liens, & ſes efforts ſuffiront pour tordre ſon épine & ſes jambes : c'eſt ainſi que vous donnez lieu à mille inconvéniens par les moyens mêmes par leſquels vous cherchez à les éviter.

Nous avons vû comment les maillots s'oppoſent aux importantes fonctions de

la respiration & de la circulation : voyons maintenant combien ils sont opposés aux progrès de la nutrition.

Le ventre est le laboratoire de la nature ; l'estomac & les intestins sont à la machine humaine, ce que les racines sont aux arbres. Si par des compressions vous rapprochez l'orifice des vaisseaux, plusieurs se fermeront pour toujours ; ceux qui seront ouverts ne pomperont pas suffisamment de chile ; les glandes par la compression s'engorgeront ; le lait mal digéré, mal décomposé, ne fournira que des principes hétérogènes & grossiers qui accroîtront la masse des obstructions ; enfin le sang n'aura plus dès-lors cet heureux mêlange nécessaire pour la force & la santé.

Les nerfs étant nécessaires à la nutrition, comme le ventre est destiné à cet usage, il doit s'y en distribuer un grand nombre : aussi sont-ils très-multipliés dans

cette partie pour y donner le principe vivifiant ; mais ce même principe étant celui de la ſenſibilité, le ventre doit en être, & en effet en eſt le centre chez les enfans : la circulation du fluide vital eſt interrompue par la compreſſion des maillots, il ſurvient des ſpaſmes & des convulſions.

On ne prend point aſſez garde au ventre des enfans ; il eſt le principe de l'accroiſſement & le ſiége eſſentiel des convulſions ſi fréquentes à cet âge. Ce n'eſt point le viſage où elles ſe manifeſtent, qui doit nous occuper ; c'eſt l'eſtomac & les inteſtins ; ſans quoi les malheureux enfans périſſent victimes des ſoins inutiles de leurs parens, & de l'ignorance de ceux qui ſe ſont mêlés trop légérement de l'art de guérir.

On dit ordinairement que les enfans ont naturellement la plus grande facilité à vomir ; cet accident ne leur eſt point naturel : mais je crois avec plu-

ſieurs ſçavans Accoucheurs, & entr'autres avec Mauriceau, que ce penchant vient des ligatures qui, comprimant leur eſtomac, & l'empêchant de ſe remplir, le forcent à ſe dégorger. J'ai donné à des enfans des vomitifs, même en aſſez forte doſe; comme je preſcrivois de les laiſſer en liberté & ſans vêtemens gênans, j'ai remarqué qu'ils évacuoient auſſi ſouvent par bas que par haut : ainſi je me ſuis trouvé d'accord avec pluſieurs Médecins qui nient que le vomiſſement ſoit naturel aux enfans.

L'eſtomac ne pouvant ſuffiſamment ſe remplir, la nutrition n'eſt pas perfectionnée. Les muſcles du bas ventre affoiblis & comprimés, ne peuvent ſe contracter aſſez pour vaquer à leurs fonctions. Les excrémens s'aigriſſent par leur ſéjour dans les inteſtins, l'air s'en développe & cauſe des tranchées qui arrachent à l'enfant des cris perçans; les convulſions ſurviennent & ſe portent quelque-

fois jusqu'à éteindre le principe de la vie. Quand l'enfant pleure, délivrez-le de ses liens : il témoignera son contentement, il agitera ses membres, il débarrassera ses intestins ; s'il n'est pas soulagé par ce seul moyen, c'est qu'il ressent des coliques auxquelles il faut remédier par les moyens que j'ai proposés, ou par ceux qu'indiquera un Médecin éclairé.

Le foie, ce viscère, qui dans le jeune enfant est si volumineux, sera-t-il donc comprimé sans danger ? Il renferme, à la naissance de l'enfant, beaucoup de bile, qui s'est amassée dans les derniers mois de la grossesse. L'organe de la respiration auquel il s'attache, doit lui donner une secousse salutaire, sans quoi la bile arrêtée, cause trois ou quatre jours après la naissance de l'enfant, une jaunisse à laquelle il n'est presque point sujet dans les climats où l'on ne donne aucuns vêtemens gênans : ainsi je pense

que l'on attribue trop légèrement à la couleur des Nègres, l'intenſité de cette bile, puiſqu'on ne les gêne point, & qu'ils ne ſont point ſujets à la maladie dont je parle.

La reſpiration qui porte ſon action ſur le foie, doit auſſi la porter ſur les reins, autrement ces organes ſont irrités par le ſéjour de l'urine qu'ils ſervent à filtrer. Cette ſécrétion ſaline, qui eſt très-épaiſſe à cet âge, s'épaiſſit encore par ſa partie la plus aqueuſe, & en ſe diſſipant, le reſte devient concret, d'où naît trop ordinairement le calcul & la pierre. Telle eſt la raiſon pour laquelle les enfans y ſont plus ſujets que les adultes.

Que ne puis-je enfin échauffer les cœurs, & leur inſpirer contre ces liens homicides, une ſalutaire indignation! O peres, ô meres tendres! voyez avec quel droit vos enfans vous accuſeront un jour d'avoir été les artiſans de leurs

maux. Vous avez vû que Lycurgue a déja opéré cette ſalutaire réforme avec le plus grand ſuccès ; & que ce fut par elle que les hommes de ſa république devinrent des modéles de beauté. Vous avez vû que par tout où ces liens ſont bannis, on y trouve la force & la ſanté. Intéreſſez-vous donc, ô peres & meres! aux premiers ſoins qu'on donne à vos enfans : Caton lui-même, Caton ce grand homme, lavoit & couchoit les ſiens : il ſçavoit combien tout étoit important dans l'éducation. Méditez tous ces faits, tirez-en de juſtes concluſions, ſimplifiez vos moyens, & laiſſez les organes ſe développer en liberté. Quelle mere, ſi ſon cœur eſt ſelon la nature, & ſans doute il n'en eſt point d'autre, pourra, ſi elle réflechit un moment, adopter la méthode dangereuſe d'emmailloter les enfans ?

❧

CHAPITRE VI.

Réforme à faire dans la manière d'habiller & de coucher les enfans.

TOus les animaux, avant de donner le jour à leurs petits, préparent avec un art étonnant un asyle, où ils puissent les couvrir & les échauffer de leur propre chaleur, sans craindre de les étouffer, tant la tendresse donne d'industrie & de force à leur instinct. L'homme en société, doué d'intelligence & de raison, ne rapproche point de son sein sa progéniture. La société auroit-elle altéré notre tendresse naturelle? Nos enfans auroient-ils moins de besoins? Je ne crois ni l'un ni l'autre; mais pour trouver la raison de ces écarts, considérons ce que c'est que la tendresse paternelle. La nôtre, ainsi que celle des animaux, n'est que ce penchant qui nous porte à prolonger notre

existence, & à la perpétuer, pour ainsi dire, par la propagation de l'espèce. Nos enfans sont donc une partie de nous-mêmes, c'est nous que nous défendons en les protégeant contre l'ennemi qui pourroit les attaquer. Les animaux n'exposent point leur progéniture à être victime de sa foiblesse; leurs inquiétudes & leurs soins se multiplient d'autant plus qu'elle a plus d'ennemis à craindre; mais ces soins utiles pour la défense, le sont aussi pour l'accroissement. La société en dispense, il est vrai, en mettant en sûreté contre l'attaque; mais la nature les rend nécessaires pour accroître & fortifier l'espèce. Il ne faut donc pas vanter la tendresse inquiète de l'homme dans l'état de nature, ni celle des animaux sauvages. Si ces derniers fortifient mieux que nous leur progéniture, c'est moins par raison que par nécessité. Le chef-d'œuvre de cette raison, c'est de choisir

tous les avantages du premier état & de les concilier par un heureux accord avec ceux du second.

J'ai démontré aux meres quel avantage retireroit l'enfant de leur chaleur naturelle, je vais leur proposer les moyens de la lui procurer sans s'exposer au danger terrible de l'étouffer. On pourroit mettre les enfans à leur naissance dans de petites boëtes, d'un bois mince & fort léger, faites en forme d'auget; elles auroient vingt-quatre pouces de long sur douze à quatorze de large, & cinq de profondeur : elles seroient recouvertes par plusieurs petits cercles distants de deux pouces les uns des autres, & qui ne s'éleveroient pas à plus de quatre au-dessus du niveau de l'auget.

La mere, par ce moyen, en portant dans son lit ses bras, ou son corps d'un côté ou d'un autre, ne courreroit point risque de nuire à l'enfant. Elle lui

communiqueroit tous les avantages de fa chaleur naturelle, fans l'expofer à aucun danger. Lorfqu'elle feroit fortie de fon lit, elle le feroit jouir encore de cette chaleur, fans l'accabler par les draps ou la couverture. Ces augets auroient la forme à peu-près de ceux dont fe fervent les femmes de Savoie ; mais il faudroit les rendre plus légers & conféquemment plus commodes. On les garniroit dans le fond de rapure de bois ou de fon ou de paille ; on mettroit pardeffus un linge en double ou en quadruple fur lequel repoferoit immédiatement l'enfant, on le recouvriroit d'un autre linge, & enfuite d'une petite couverture de laine, ou de peau de lièvre ou de mouton ; on pourroit également employer de petits berceaux de jonc que l'on garniroit d'une toile cirée, pour que l'enfant couché près de fa mere, ne l'incommodât point en lâchant fon urine.

On voit par ce moyen combien il

feroit facile de maintenir les enfans dans la propreté. Lorfqu'ils auroient befoin d'être changés, cela fe pratiqueroit dans un inftant en retirant le linge dont ils feroient garnis, & en en paffant un autre fous eux.

Comme la mere ne peut pas échauffer fans ceffe l'enfant de fa chaleur naturelle, on adopteroit les facs fourrés des Ruffes & des Perfans, dans lefquels on enfermeroit jufqu'au col le berceau de l'enfant, les bras feroient en liberté dans le fac, & la tête feule feroit expofée à l'air, dont on l'accoutumeroit infenfiblement à fupporter les variations.

Ces diverfes méthodes paroîtront dures, peut-être; mais confidérons les peuples qui fe font les plus occupés de l'éducation, nous verrons que les Lacédémoniens ne couchoient leurs enfans que fur de fimples rofeaux battus; des peuples entiers ne les pofent encore que

ſur la rapure de bois. Qu'on ne m'oppoſe point que cet uſage ne peut être pratiqué que dans des pays chauds, il réuſſiroit également dans le nôtre, & il eſt même en vogue dans des pays plus ſeptentrionaux. Les quadrupèdes & les oiſeaux dans tous les climats, ne dépoſent-ils pas leurs petits ſur des lits faits de racines ou de feuilles deſſéchées? Mais ſans chercher inutilement des exemples, ſi la mere communique ſa chaleur à ſon enfant, qu'a-t-elle beſoin pour le mettre à l'abri du froid de le ſurcharger de vêtemens multipliés? N'avons-nous pas dit que la chaleur des langes épuiſe les enfans, & ne les échauffe qu'aux dépens de leur propre ſubſtance; tandis que celle de la mere les fait croître & les fortifie. N'eſt-ce pas parce que les animaux communiquent leur chaleur naturelle à leurs petits, qu'ils les dépoſent en un gîte compoſé de matières ſi peu échauffantes? Revenons donc à ces

moyens ſimples & faciles. Les organes développés en liberté rempliroient mieux toutes leurs fonctions, & l'ame qui n'agit que conſéquemment aux organes, ſera comme eux mâle & vigoureuſe.

La manière de coucher les enfans n'eſt pas moins dangereuſe que celle de les vêtir. On les arrange de façon qu'ils ont la tête plus baſſe que le reſte du corps; par-là on tend le col, on comprime les veines, on empêche le retour du ſang vers la poitrine, les cellules du cerveau s'aggrandiſſent, les convulſions & autres maladies comateuſes ſurviennent. J'ai déja dit comment des défauts dans l'organiſation, ou la conformation, peuvent produire la ſtupidité & la méchanceté. Quel trouble donc & quel déſordre ſi un tel enfant eſt un jour chargé de l'adminiſtration publique! que de larmes coûteront à ſes Citoyens l'omiſſion des ſoins légers que je preſcris! C'eſt ainſi

qu'il faut aller de conséquence en conséquence, pour appercevoir le danger de la plus légère faute dans l'éducation.

On oppose que les enfans que l'on couche sur des oreillers sont plus voûtés que les autres : j'en conviens ; mais que peut-on conclure de ce fait ? Faut-il donc faire porter tout-à-coup en arrière une tête, qui pendant toute la grossesse s'est appuyée sur la poitrine, & dont le menton tomboit dans le dernier mois sur le cartilage qui répond à la cinquième vraie côte. La nature a eu ses desseins dans cette position, & je la crois nécessaire au développement du cerveau. Considérez quel chemin on fait faire à la tête en la portant tout-à-coup en arrière. Un arbre courbé ne peut sans danger se ployer en un arc opposé ; la courbure du germe empêche-t-elle la plante d'avoir un port droit & naturel ?

La tendresse vient m'opposer ses

alarmes ; l'enfant qui n'eſt pas aſſujetti pourra tomber, direz-vous : craintes inutiles ! Pourquoi le coucher dans un lit élevé ? L'enfant auquel on laiſſe la liberté, folâtre, comme les animaux ; comme eux il tombe mollement, & ſans danger : la graiſſe, dont il eſt tout garni à l'extérieur, ainſi que je l'ai dit, lui tient lieu de couſſinet, & rend ſa chûte inſenſible. Je citerai un fait qui confirme ce que j'avance. Une tendre & reſpectable mere a élevé ſon fils conformément à la méthode que j'indique : à quatre mois il marchoit ſeul ; s'il tomboit, c'étoit ſans ſe bleſſer ; car alors il préſentoit ſes mains, éloignoit ſa tête, & courboit ſon épine avec une ſubtilité incroyable.

On ignore tout ce que l'on gagne par la liberté, & tout ce que l'on perd par la contrainte. Si les muſcles ſont gênés dans leurs mouvemens par des ligatures, comment peuvent-ils entrer

précipitamment en contraction ? Livrons-nous donc sans crainte à la nature, apprenons à connoître sa bienfaisance.

Je ne puis m'empêcher de faire ici quelques observations sur la pratique dangereuse de bercer les enfans. Ceux qui ont cherché à l'autoriser se sont appuyés sur de si foibles raisons, que ce seroit perdre le tems de l'employer à les détruire. C'est à cette méthode, ainsi qu'à celle des ligatures, qu'il faut attribuer le vomissement si ordinaire aux enfans, & qu'on croit à tort leur être naturel. On ne berce l'enfant que parce qu'il crie ; mais comme je l'ai déja dit, celui qui est élevé en liberté, reste tranquile, ou s'il se plaint, ce n'est que parce qu'il est attaqué de convulsions qui exigent d'autres soins.

Que prétend-t-on faire en berçant? Provoquer sans doute le sommeil, ou un engourdissement; mais si on engourdit,

on opére la même chose que ce que font les assoupissans, qui loin d'enlever la douleur, la calment pour un instant, & la fixent davantage. Si l'enfant ne s'endort point, ces roulemens lui causent des convulsions. S'endort-il? Son sommeil devient dangereux, parce qu'il est létargique & convulsif, tel à peu-près que celui qu'on procure à un animal en faisant des pressions sur son cerveau. Quand les jeunes gens s'amusent à se balancer, plusieurs parmi eux en sont quelquefois incommodés. M. Van-Swieten parle d'un jeune Ecolier qui fut attaqué de vomissemens bilieux pour avoir été balancé par ses compagnons.

Les anciens étoient trop éclairés sur l'éducation physique pour bercer leurs enfans; ils ne les endormoient que par de douces chansons: il y en avoit même qui n'étoient destinées qu'à cet usage. On voit dans Sénèque les paroles que

chantoit Alcmène pour endormir Hercule. Il paroit cependant que l'usage de bercer s'étoit introduit du tems de Galien. Cet habile Médecin s'éleva contre cet abus, en disant : « Le bercement ressemble au roulis d'un vaisseau agité par les vagues ; si les hommes les plus robustes ne peuvent supporter ce roulis, comment voulez-vous qu'il soit avantageux à l'enfant ? Endormez-le par de douces chansons, c'est le moyen de lui inspirer une douce passion pour la mélodie ». Mais qu'est-il besoin de chansons ? Les animaux ne bercent point leurs petits. Des frictions humides, la chaleur de la mere, & son lait, leur suffisent pour dormir toute la nuit & une grande partie du jour.

Il est des nourrices, qui peu contentes de bercer leurs nourrissons, les agitent & les secouent ; cette pratique est encore plus dangereuse que la précédente ; les secousses dans les premiers

momens de la vie nuisent à la frêle organisation du cerveau : si la moindre compression affecte le jugement & la raison, doit-on moins attendre de l'abus que je condamne ?

D'autres enfin croient par un grand bruit, & par des sons aigus, donner aux enfans du plaisir & de la gaieté, mais c'est le comble de l'erreur : en effet, les éphémérides de l'Allemagne citent à ce sujet un fait aussi curieux qu'intéressant. Un Serrurier avoit une poule qui couvoit dans son attelier, cet homme se servoit souvent de la lime, & tous les poulets qu'il élevoit étoient sujet au vertige, quoique la poule ni le coq n'en fussent point attaqués; ce vertige étoit causé sans doute par le mouvement de l'air agité par le cri de la lime qui avoit rendu l'organisation irrégulière, laquelle à son tour avoit causé de l'irrégularité dans la circulation du fluide nerveux.

Ne peut-on pas rapporter à la même cauſe la ſurdité, & la ſtupidité de certains peuples qui habitoient près des cataractes d'un grand fleuve dont parle Cicéron : & ainſi non-ſeulement il ne faut aucuns bercemens, aucunes ſecouſſes; mais bien ſe garder d'exercer trop tôt les ſens, de peur qu'ils ne s'affoibliſſent. Conſidérons les animaux qui ont le plus beſoin de l'intégrité des leurs ; c'eſt dans la ſolitude la plus profonde, c'eſt dans l'antre le plus obſcur qu'ils vont dépoſer en paix le doux gage de leur amour. Il ſemble que la nature leur a dit : Evite les agitations, les ſecouſſes, les ſons éclatans, le jour, même ; tout ce qui ébranle les organes nuit au développement & à l'accroiſſement.

L'enfant élevé par la méthode ſimple & facile que j'indique, peut marcher ſeul à quatre mois. Quarante jours après ſa naiſſance il faudroit que la mere, dès

dès qu'elle eſt levée, le laiſsât ſe rouler en liberté dans ſon lit encore échauffé. Elle pourroit l'agacer, en lui préſentant de loin le ſein ; il chancelleroit d'abord, il ſe dépiteroit, mais bientôt il avanceroit, & d'autant plus facilement qu'elle répéteroit plus ſouvent ces jeux innocens. Elle pourroit, lorſqu'il eſt cramponné à ſon bras, l'élever un peu au-deſſus du lit, & l'obliger à faire tout l'emploi de ſes forces en lui faiſant entrevoir une eſpèce de danger. J'aimerois qu'elle engageât ſon tendre enfant à la forcer à ſuſpendre ſes pas, en s'attachant à ſa robe & en s'eſſayant de parvenir à ſon ſein. Il n'y a rien de plus admirable que de voir avec quelle adreſſe les petits Nègres montent le long des habits. Un Religieux de la Charité qui a été fort long tems à la Martinique, m'a dit qu'il ſe faiſoit ſouvent un jeu, ainſi que d'autres de ſes Confréres, de faire monter

ces enfans le long de leur robe. Un peu de ſucre étoit l'amorce dont ils ſe ſervoient pour les attirer à eux: dès qu'ils avoient reçu le prix de leur adreſſe, ils redeſcendoient avec une agilité ſurprenante.

Ces exercices, comme on le voit, n'ont rien de pénible : l'enfant auquel on en fait une douce habitude, n'alarmera plus le cœur de ſa mere par des cris perçans, ils ſeront pour elles de vrais délaſſemens ; elle pourra s'aquitter du devoir intéreſſant de nourrir, parce qu'il deviendra facile. La plûpart des femmes ne s'y refuſent, que parce que la méthode dangereuſe des ligatures qui ſimplifie les ſoins d'une étrangere, multiplie ceux d'une mere. Je ne pourrois, me diſoit un jour une Dame des plus dignes & des plus reſpectables, entendre, ſans la plus vive alarme, les cris de mon enfant ; je voudrois les calmer tous, je lui donnerois une at-

tention continuelle; mais comment veillerois-je à mes affaires domeſtiques ? Mon mari, épuiſé des fatigues du jour, n'entendroit donc pendant la nuit que des cris importuns, qui en l'arrachant au repos lui rendroient odieux le lien conjugal. Que n'aurois-je pas à ſouffrir de ſon impatience ? Mon cœur ſeroit tour à tour déchiré par mon époux, & par mon fils. Le langage de cette femme eſt celui de toutes les meres. Tel eſt le prétexte dont elles ſe ſervent pour ne point élever leurs enfans.

Mais qu'elles leur donnent la liberté, elles n'auront plus à les lier & à les délier ſans ceſſe; elles ne ſeront plus importunées par leurs cris. Elevés en liberté ils goûteront le plaiſir de vivre, & affranchiront leur mere de bien des ſoins. Leur ſommeil ſera long & paiſible. L'homme, dit Ariſtote, eſt celui des animaux qui dort le plus dans ſon enfance. Si on ne lui donne aucuns

liens, il dormira presque toujours pendant les deux premiers mois, & ne sera réveillé, pour ainsi dire, que par le besoin de se nourrir. Il suffira de lui donner le sein trois à quatre fois le jour, & une fois la nuit.

Si malgré tous ces soins, vous entendez les cris de l'enfant, ils seront le signe de la douleur que lui causent des maladies dont il n'est pas exempt à cet âge : elles sont de courte durée, ce sont ordinairement des convulsions auxquelles vous remedierez, soit en faisant sur son ventre de douces frictions, soit en débarrassant son estomac, qui est la source de tous ses maux, par quelques grains d'Ipécacuana. Ce dernier remède, comme l'a très-bien observé le Docteur Anglois *Amstrong*, qui s'est beaucoup occupé de la conservation des enfans, peut être regardé comme le spécifique de toutes leurs maladies. Si à ces observations, je peux

joindre les miennes, je dirai que j'ai vû résulter de son usage de vrais prodiges.

Par ces soins faciles, les femmes cesseront d'être exposées aux impatiences de leurs maris; elles les verront sourire à leurs enfans. O meres! vous ignorez quel est votre empire, quand en présence de vos époux, vous présentez le sein aux doux gages de votre tendresse. Nous chérissons les objets qui réveillent en nous de douces passions, vous faites naître alors dans tous les cœurs celles qui font le bonheur & le charme de la vie, l'admiration, la pitié, la tendresse & l'amour. Le sentiment alors vous donne tous les appas. Quel délire, si par la beauté, la jeunesse, & les grâces vous enchantez également les sens! mais alors une femme n'a pas besoin de ces derniers avantages; le sentiment lui suffit. La mere qui attendrit son époux, est toujours belle à ses yeux;

les ſoins qu'elle donne à ſon enfant ſont un langage bien éloquent. O femmes, règnez donc en ſouveraines, règnez par le ſentiment, le chef-d'œuvre d'amour, ſon arme la plus puiſſante c'eſt le cœur d'une tendre mere !



CHAPITRE VII.

Inconvéniens des béguins & têtieres.

IL eſt dans la nature certains rapports qui conſtituent la beauté. Si chaque peuple ne les reconnoit pas tous, s'il admet les uns, rejette les autres, & en établit d'étrangers, ce n'eſt point à l'influence des climats qu'il faut s'en prendre; les divers goûts particuliers ſont la ſuite des premières impreſſions agréables, des idées inculquées, ou des habitudes, plutôt que de la diſpoſition des organes. Les oreilles applaties, ne nous ſemblent belles, ſans doute, que parce que nous ſommes dans l'habitude de leur donner une ſemblable conformation par les béguins, les bonnets & les têtieres dont nous chargeons la tête des enfans. Cependant tout ce qui fait perdre à l'homme quelques avantages

devroit ceſſer de lui plaire ; & ſans doute il y renonceroit, ſi on lui démontroit évidemment ſes pertes. Examinons donc tout ce que nous perdons par l'idée de beauté que nous avons attachée à l'applatiſſement des oreilles ; examinons quelle forme elles doivent avoir naturellement, & quels ſont les avantages de cette forme.

Tous les Anatomiſtes conviennent que l'oreille qu'on n'a pas contrainte, doit ſe porter naturellement en devant, & préſenter un cône profond, au moyen duquel elle raſſemble les rayons ſonores, & par l'angle de réflexion les tranſmet directement à l'organe immédiat de l'ouïe. Dans l'état de nature, une portion du grand muſcle qui couvre tout le crâne ou des muſcles particuliers donnent à l'oreille de la mobilité, & la rendent capable de ſe redreſſer, de s'affermir, & de préſenter un cône plus parfait. Cette conformation ſert à

tranſmettre plus directement & plus fortement à l'ouïe les rayons ſonores. Par cette faculté qu'elles doivent avoir de ſe redreſſer, elles deviennent plus ſolides ; & l'on ſçait en Géométrie que l'angle de réflexion s'approche d'autant plus de l'angle d'incidence, que le plan ſur lequel tombe un corps eſt plus ferme & plus ſolide : c'eſt pourquoi lorſque dans les bois un animal ſauvage entend un léger bruit, il dreſſe les oreilles, afin que les ſons ſe tranſmettent à l'ouïe dans toute leur intégrité.

Cet avantage eſt un des premiers que perdent en ſociété les animaux, & les oreilles abbatues ſont les premiers ſignes de la domeſticité : auſſi l'on fait d'autant plus de cas d'un cheval, & de tout autre animal, que ſes oreilles ſont mieux redreſſées.

Comme l'état de nature eſt un état de défenſe, l'animal doit avoir alors la faculté de diſtinguer preſque au ſeul

ſon les objets, & de s'aſſurer de leur éloignement, pour fuir, ou ſe mettre en garde.

On voit à préſent combien eſt contraire à l'ordre naturel l'idée de beauté que nous avons attachée à une oreille petite & applatie : une multitude de rayons ſonores la frappent de manière à être réflechis ailleurs, que dans l'organe immédiat.

La facilité de mouvoir les oreilles, eſt encore un avantage dont nous ſommes privés, par les ajuſtemens qui les compriment; leur mobilité ſert à l'animal, pour raſſembler à ſon gré, plus ou moins de rayons ſonores; celui en qui elle n'eſt pas tout-à-fait perdue, a en effet, l'ouïe très-fin, & reçoit ou rejette les ſons ſelon qu'ils peuvent affecter de plaiſir ou de peine.

Comme c'eſt de l'aptitude à raſſembler toutes les vibrations des ſons, que dépend l'oreille muſicale, j'ai cru ne

devoir pas négliger cet objet, qui moins important en société, relativement à nos besoins, ne laisse pas de l'être relativement à nos plaisirs. Quel charme plus grand que celui de la musique! Les anciens la regardoient comme essentielle à l'éducation; elle étoit chez eux un des ressorts principaux du Gouvernement; en effet, elle élève l'ame, l'attendrit, & lui inspire un enthousiasme qui la rend capable de tout faire & de tout entreprendre. Il faut donc écarter avec la plus grande attention, tout ce qui peut s'opposer à la perfection de l'organe de l'ouïe.

Comme les vices de conformation se propagent par la génération, ainsi que je l'ai prouvé; on ne parviendra, quelques soins que l'on prenne, à rendre cette partie à sa perfection naturelle, qu'après plusieurs autres générations. Je suis presque convaincu qu'un pere & une mere qui aiment la musique, produiront un

fils qui partagera leurs goûts ; & c'eſt-là peut-être la raiſon principale pour laquelle tous les Italiens cultivent cet art avec tant de ſuccès.

C'eſt probablement dans les tems poſtérieurs de notre Monarchie, que l'on a ainſi contrarié la nature. Les ſtatues de nos premiers Rois nous les repréſentent portant leurs cheveux entre ſe qu'ils paſſoient derriere l'oreille & qu'ils ramenoient en devant. La barbe que l'on portoit longue alors en étoit mieux accompagnée.

Une partie n'eſt pas toujours belle à raiſon de ſon utilité, mais à raiſon de l'harmonie de ſes rapports avec les autres. Il en eſt qui ne ſont qu'un pur ornement, d'autres joignent le double avantage d'être utiles en même tems ; la barbe peut être regardée uniquement comme une parure, c'eſt pourquoi on peut la raſer ſans perdre aucun avantage. Alexandre fit raſer ſes ſoldats, afin que

par-là, ils ne donnaſſent pas priſe à l'ennemi; mais en mutilant la barbe, nous ne voyons plus les rapports des autres parties avec elle. Par exemple, le nez long ou court, pointu ou relevé, n'eſt ſeul ni beau ni laid, il n'eſt tel que relativement aux autres parties; cela eſt ſi vrai, que tel nez beau dans un viſage en défigureroit un autre : ainſi pour réunir les beautés d'ornemens aux beautés d'utilité, il faut abandonner à elle-même la nature, ou connoître ſes rapports pour ne perdre aucun avantage.

Le caprice ſeul ne doit donc point nous décider ſur la beauté d'ornement: celui des Ethiopiens qui applatiſſent avec une bandelette les oreilles des enfans, eſt aſſurement nuiſible à l'ouïe. Celui des Américains méridionaux eſt ridicule; ils percent les oreilles, paſſent dedans des morceaux de métal qu'ils rendent ſucceſſivement plus pé-

ſans, de manière qu'elles s'allongent, & que chez eux on en voit qui deſcendent juſques ſur les épaules. Les Romains étoient dans un autre préjugé ; ils regardoient les longues oreilles comme le ſigne de la folie, & les courtes, comme celui de l'imprudence. Ces préjugés utiles obligeoient à ne trouver de beauté que dans un juſte milieu. Les Orientaux ſont les ſeuls qui aient une idée juſte de la beauté des oreilles : les mieux faites ſelon eux, doivent être redreſſées, coniques & mobiles ; c'eſt ainſi qu'en parcourant les uſages, & les mœurs des Nations, on démêle la vérité parmi les erreurs & les préjugés.

Les béguins ſont donc nuiſibles, en ce qu'ils déforment les oreilles & altèrent la perfection de l'ouïe ; ils le ſont encore plus à raiſon du ruban qui s'y attache, lequel paſſe ſous le col de l'enfant, & comprime quelquefois les jugulaires. Souvent on ſert trop le cordon

à deſſein d'affermir la coëffure de l'enfant ; mais alors cette compreſſion arrête le ſang dans les veines, le refoule vers le cerveau, ce qui produit ou aggrave une multitude de maladies auxquelles les enfans ſuccombent le plus ordinairement. Il ſe porte déja trop de ſang à leur cerveau, puiſque toutes maladies convulſives, l'épilepſie, & autres ne viennent ſouvent que des congeſtions. Si par vos ligatures, vous les augmentez encore, ou au moins les favoriſez, quel déſordre ne peut-il pas en réſulter ?

Il ſuffit d'avoir démontré le danger qu'il y a de gêner aucun des mouvemens de l'enfant, pour faire connoître l'inconvénient des têtieres. On donne ce nom à une bande de toile qu'on paſſe par-deſſus la tête de l'enfant, & que l'on attache aux deux côtés de ſon lange. L'intention eſt de tenir la tête dans une direction droite & immobile.

Mais ne risque-t-on pas au contraire de lui faire prendre une mauvaise position ? Ne peut-on pas occasionner dans les vertèbres un dérangement qui les obligent à se porter en devant ou en arrière, & produire des difformités ? Les muscles du col ne peuvent-ils pas inégalement contractés, s'allonger d'un côté, se raccourcir de l'autre, & incliner la tête. Il y a nombre d'exemples qui peuvent confirmer ce que je dis. Mais l'immobilité où est la tête pendant les deux premiers mois que l'on se sert de cet ajustement, ne peut-elle pas entraîner dans des inconvéniens ? Lorsqu'un bras est fracturé & qu'il reste immobile pendant six semaines, les articulations ne s'enkilosent-elles pas ? Si le danger n'est pas le même, au moins peut-il y avoir un engorgement. De ce que la nature abonde en ressources pour nous délivrer de ces accidens, on ne doit pas conclure qu'ils ne peuvent pas

arriver, & encore moins adopter comme utile une pratique, qui, non-ſeulement n'a aucun avantage, mais qui peut quelquefois être nuiſible.

Ces objets du premier coup d'œil, ſemblent de peu d'importance, mais quand on s'y arrête, & qu'on ſuit la chaîne des effets, on voit alors que rien n'eſt minutieux dans la nature, & que ſouvent des négligences ſemblables donnent lieu à une multitude d'infirmités, qui rendent la vie douloureuſe & inſupportable.



CHAPITRE VIII.

De la tête en général, & des ufages des divers peuples relativement à cette partie.

LA tête de l'homme eft le chef-d'œuvre d'un Dieu, le développement de fa magnificence : delà comme fur fon trône le principe immortel & divin qui nous anime, également incompréhenfible dans fa nature & dans fes effets, dirige à fon gré tous les mouvemens & met en jeu tous les refforts de la machine humaine. Quoiqu'en difent les Philofophes modernes, qui regardent le cerveau comme une glande qui fert à la fécretion d'un fluide très-fubtil, ou comme une terre qui nourrit les racines de nos nerfs, quoiqu'ils en difent enfin, la vue elle-même, la raifon nous force à croire qu'il fe paffe dans la

tête quelque chose de plus qu'une simple sécrétion. Si une partie est lézée sans danger, c'est parce que le Créateur y a pourvu en en établissant une autre, qui au besoin y supplée; & c'est pour que nous lui rendions hommage qu'il dérobe à nos yeux le méchanisme de diverses parties.

Aristote qui avoit, pour ainsi dire, embrassé la nature entière, voulut établir parmi les animaux une proportion entre leur intelligence & la grosseur respective de leur cerveau. D'après ce principe, l'homme tenoit le premier rang, parce que son cerveau étoit, selon lui, le plus volumineux. M. de Buffon a nié la généralité de cette proposition. Ce sçavant Naturaliste auroit dû, ce me semble, donner des éclaircissemens sur ce fait important. Sans doute que par des observations nouvelles, il eût donné plus de poids à celles que présenta M. Arlet en 1746, à la Société

Royale de Montpellier, pour prouver que le cerveau du dauphin, poiſſon le plus rusé de tous, eſt plus volumineux que celui de l'homme.

La conformation de la tête varie chez divers peuples, à raiſon de leurs différens uſages. C'eſt ce qui faiſoit dire au ſçavant anatomiſte Véſale, qu'il reconnoîtroit dans un cimetière la tête d'un Allemand d'avec celle d'un François. Hippocrate parle d'une nation de Macrocéphales qui comprimoient la tête en l'enveloppant d'argile, & l'obligeoient à prendre ſa direction en pointe. Les os, au moyen de la compreſſion, ſe durciſſoient au point qu'ils pouvoient réſiſter aux fléches. Les Moſcovites ont ordinairement la tête applatie par derrière, parce qu'à leur naiſſance on la leur preſſe. Celle des Allemands a le même défaut, parce qu'ils couchent leurs enfans ſur le dos. Celle des Génois eſt arrondie, à raiſon des ligatures qu'ils

emploient ; & celle des François est plus applatie sur les côtés qu'elle ne devroit l'être, parce qu'on les couche ou sur l'un ou sur l'autre : enfin dans d'autres pays, la tête prend diverses formes, parce que les Sages-Femmes sont dans le barbare usage de la pétrir.

Mais si toutes ces formes ne sont pas naturelles, à quels signes reconnoîtra-t-on celle qui est selon le vœu de la nature ? Galien nous l'apprend, en nous disant qu'une tête bien faite doit se rapprocher de la forme d'une boule de cire applatie sur les côtés ; si elle s'en éloigne, ajoute-t-il, ce n'est que par la mauvaise position qu'on lui a donnée.

Après avoir considéré la forme naturelle de la tête, voyons les moyens qu'a prescrit la nature pour la défendre de l'intempérie des saisons.

La tête de l'homme est celle de tous les animaux la plus garnie de poils ; en même tems qu'ils sont un or-

nement ſuperbe, ils ſervent de défenſe contre les injures de l'air & du tems. Comme dans l'état de nature il n'y a ni toques ni bonnets, il n'a été donné aux habitans des climats brûlans qu'un épais duvet; ceux des climats froids ont reçu une chevelure longue & touffue, pour couvrir non-ſeulement la tête, mais encore toute l'épine du dos où eſt renfermée la prolongation du cerveau, & d'où prend naiſſance une multitude de nerfs qui ſervent ou concourent à mouvoir diverſes parties. La nature a donné plus de cheveux encore aux cerveaux froids & humides des femmes & des blonds. Les Germains, ces peuples ſi ſages, & qui ne devoient cette même ſageſſe qui faiſoit l'admiration des peuples du Midi, qu'à leur bonne adminiſtration & à la forte conſtitution de leurs organes, ſont vantés par-tout pour leur blonde & ſuperbe chevelure.

Comme les cheveux ſont un des

plus beaux ornemens, la jalouſie naturelle dût porter le Maître à en priver ſon Eſclave : auſſi à Rome on portoit la barbarie juſqu'à brûler la racine des poils des enfans deſtinés à l'eſclavage, afin que par ce moyen ils paruſſent naturellement chauves. Les Lombards & tous les peuples du Nord coupoient les cheveux de ceux qu'ils inſtituoient leurs héritiers. Les Rois s'envoyoient mutuellement leurs enfans afin que par cet acte ils les priſſent ſous leur protection. Les premiers Empereurs de Conſtantinople prioient le Pape d'adopter leurs enfans, en lui envoyant leurs premiers cheveux, & la tonſure donnée par l'Evêque, n'étoit alors, & n'eſt encore qu'un ſigne d'adoption. Les longs cheveux étoient donc la marque la plus certaine de l'indépendance : auſſi les premiers Souverains de la France pour demander le trône, ne préſentoient point d'autre titre.

Les chaleurs exceſſives de différentes contrées de l'Aſie, des maladies particulières à certains climats, ont obligé différens peuples à ſe raſer la tête, & à ſe couvrir d'une manière impénétrable aux rayons du ſoleil. Dans pluſieurs contrées de la Perſe, on ne peut éviter les inflammations terribles du cerveau qu'en couvrant beaucoup la tête, & en verſant deſſus l'huile la plus pure; auſſi la première & la plus grande marque d'honneur qu'on puiſſe donner dans ce pays aux Etrangers; c'eſt à leur arrivée de répandre de l'huile ſur leur tête. C'eſt delà ſans doute, qu'eſt venu l'antique uſage de ſacrer les Rois. Cette méthode ſemblera ſingulière peut-être, mais elle eſt indiquée par la nature, car les noirs Africains ne ſupportent les chaleurs de la zône torride, que parce que leur tranſpiration eſt plus huileuſe que la nôtre.

Les Turcs lâches & pareſſeux, comme

le ſont les méridionaux, ſont obligés de raſer les cheveux, parce que ſoit défaut de ſoins, ſoit raiſon de climat, ils ſont expoſés à une teigne comme les Polonois à la plique.

Le peuple a beſoin d'erreurs ſalutaires ; ſes yeux ſont trop foibles pour ſoutenir l'éclat de la vérité, il faut l'envelopper d'une myſtérieuſe obſcurité : c'eſt pourquoi Mahomet força à la propreté les hommes qu'il voulut gouverner, en leur faiſant accroire que le diable ſe niche ordinairement dans les cheveux, & qu'il faut par conſéquent les empêcher de croître. Il eſt preſque toujours dans les préjugés les plus abſurdes en apparence, un point de vérité : on ne tire cette étincelle des ténébres, que par l'étude & la méditation. Il me ſemble, pour moi, que c'eſt aux préjugés d'un peuple qu'on reconnoîtroit ſa ſageſſe, ſi on ne portoit de jugement ſur ſa biſarrerie apparente,

qu'après avoir examiné la nature de ſes beſoins. Ne nous étonnons donc point de voir les ſages Perſans porter de longues & peſantes thiares, les Turcs d'épais turbans, les Américaines de larges capottes de velours.

Tous les peuples qui vécûrent autrefois ſous un climat doux & ſain, ne ſe couvrîrent point habituellement la tête. Homère ne parle point de chapeaux; on n'en voit point ſur les ſtatues des Romains; s'ils étoient ſurpris par la pluie, ils ſe couvroient d'un ſimple pan de leur robbe; ils ne portoient de chapeaux que lorſqu'ils entreprenoient un long voyage. Les Eſclaves qui avoient été rendus chauves, par les moyens que j'ai indiqués, n'avoient droit de porter, lorſqu'on les affranchiſſoit, qu'un ſimple bonnet ſemblable à nos bonnets de laine. Mais le luxe à la fin confondit les états. L'intempérance engendra des maladies. Les délicats & les infirmes ſe

couvrîrent alors habituellement la tête. L'ingénieux Ovide, fertile en ruſes d'amour, conſeille pour exciter la douce communication d'une belle Maîtreſſe de mettre un chapeau ſur de blonds cheveux. Nicéphore nous apprend que les vieux Courtiſans ſe couvroient en préſence de Céſar. Pline applaudit à l'uſage de couvrir toujours la tête en faiſant remarquer qu'on ne repréſente jamais Hippocrate la tête nuë, pour nous apprendre qu'il faut avoir grand ſoin de cette partie, où l'eſprit, dit-il, tient ſon pontificat, & d'où l'ame, comme ſur ſon ſiége, préſide à toutes les fonctions. Pour les femmes, elles ont été de tout tems dans l'uſage de couvrir la tête, ſoit avec quelques ajuſtemens, ſoit avec leurs propres cheveux. Je pourrois citer encore bien d'autres faits, mais ceux-ci ſuffiront, je penſe, pour rendre plus ſenſibles les vérités ſuivantes.

CHAPITRE IX.

Ce qui doit s'observer relativement à la tête des enfans.

IL n'est point de projet d'éducation physique, quelque ridicule & bisare qu'il soit, qui n'ait eu pour défenseurs ces Philosophes qui ont ébloui le vulgaire en lui présentant l'homme qu'ils ont imaginé, & non l'homme tel qu'il est dans la nature & dans la société. La tête, comme une des principales parties de notre corps, a sur-tout fixé l'attention de plusieurs modernes. Les uns ont conseillé de laisser découverte celle des enfans à leur naissance, les autres ont prescrit de la raser. Il en est même qui ont ordonné de la laisser nuë, non-seulement pendant le jour, mais encore pendant la nuit. Tous ces paradoxes ont trouvé des approbateurs, & parce que

quelques ſuccès peut-être ont achevé de leur donner une apparence de vérité; j'ai vû élever des enfans conformément à ces méthodes, dont quelques réflexions vont faire connoître tout le danger.

Ceux qui ont prétendu que l'on ne devoit point couvrir la tête des enfans, ont tiré leur principale preuve de ce qui ſe paſſe chez les animaux. Leurs petits, ont-ils dit, n'ont point la tête couverte de vêtemens, & ils n'en ſont que plus vigoureux. Qu'il me ſoit permis de dire à ces innovateurs trop occupés de leur opinion, qu'ils n'ont pas apperçu, ſans doute, qu'il n'y avoit chez les animaux qu'un changement dans la forme. Les bêtes féroces ſe dépouillent de leurs poils, les oiſeaux de leurs plumes pour échauffer leurs petits, ils les cachent ſous leur ſein, & ne les laiſſent point expoſés à l'air. Que la mere rapproche donc de ſon ſein ſon enfant, qu'à l'imitation des animaux,

elle le tienne ſans ceſſe échauffé par la chaleur de ſon lit, peut-être alors elle pourra ſans danger ne pas couvrir ſa tête.

Mais quand même j'accorderois que les animaux protègent moins que l'homme la tête de leurs petits, je pourrois oppoſer les différences qu'il y a entre eux : ces différences ſont conſtatées par Ariſtote. Ce ſçavant Naturaliſte a très-bien obſervé que les animaux à leur naiſſance ont le cerveau très-peu volumineux, que les os qui le recouvrent ſont épais, & le plus ſouvent entièrement oſſifiés. Dans les enfans, au contraire, la tête eſt par proportion beaucoup plus groſſe. Le cerveau n'eſt alors recouvert que par des os très-minces qui tiennent à leur premier état membraneux. Il n'eſt même encore garni aux endroits où doit ſe faire la réunion de tous ces os que de membranes légères & délicates. Chez l'homme, enfin, c'eſt la tête qui s'accroît le plus pendant le

tems de la geſtation. Ruiſch & Malpigi ont même remarqué que c'eſt par cette partie que commence le développement de l'embrion. Chez les quadrupèdes ce ſont au contraire les parties inférieures qui ſe développent avec plus de rapidité, c'eſt pour cela que les jeunes quadrupèdes paſſent facilement leurs pieds de derrière ſur leur tête, ce qu'ils ne peuvent faire quand ils ſont plus âgés; d'où il faut conclure, que quand même leur tête ſeroit expoſée aux injures de l'air à leur naiſſance, ce ne ſeroit pas une raiſon pour admettre la même pratique parmi nous, parce que les proportions & la marche de l'accroiſſement ne ſont pas les mêmes. Je pourrois ajouter que l'homme ne ſe développe point comme les animaux; il lui faut pour s'accroître une nombreuſe ſuite d'années, nouvelle diſparité qui exige diſparité de ſoins. Mais ce qui détruit de fond en comble ce ſyſtême,

c'eſt que les Accoucheurs ont obſervé que s'ils laiſſent quelque-tems un enfant qui vient de naître ſans lui couvrir la tête, il s'enrhûme, les convulſions ſurviennent, & tout-à-coup la jauniſſe arrive.

Quant à la méthode de raſer les cheveux des petits enfans, elle n'eſt pas certainement ſans danger. Un cheveu eſt un petit tube tranſparent, plein d'une moëlle fibreuſe formant des lignes obſcures, tantôt tranſverſales, tantôt ſpirales. Les fonctions des cheveux conſiſtent à faciliter quelque ſécrétion: cette maladie qui a règné épidémiquement en Pologne, dans laquelle les cheveux verſoient du ſang dans toute leur longueur & ſur-tout à leur extrêmité, ne permet preſque pas d'en douter.

Les cheveux, dit Loudwig, excitent l'exhalaiſon d'une huile renfermée dans le bulbe qui les contient. M. de Buffon eſt du même ſentiment, & ſoupçonne que les animaux les plus poilus ſont les plus

moins féconds, parce qu'ils transpirent davantage par leurs poils. L'expérience confirme cette transpiration. Si une personne est accoutumée à porter de longs cheveux & qu'elle les fasse couper, il s'ensuit toujours quelque incommodité plus ou moins grande, selon qu'elle peut supporter plus ou moins la rentrée de la matière excrémenticielle qui s'en échappoit. Si l'on ne peut sans danger couper les cheveux d'un adulte, peut-il être utile de râser ceux d'un enfant? Sthal a très-bien observé que les humeurs dans le jeune âge se portent en bien plus grande abondance à la tête que dans l'âge viril, parce que le torrent de la circulation est dirigé vers cette partie, ce qui rend les enfans sujets aux maux d'yeux & d'oreilles, & aux engorgemens des glandes du col; il faut donc obvier à ces inconvéniens en augmentant avec prudence la transpiration de la tête, & en prenant garde d'y

causer un nouvel engorgement, une nouvelle pléthore, puisque la nature ne peut quelquefois se débarrasser de celle même qui lui est naturelle.

Je n'ai jamais pû concevoir quelles raisons avoient engagé les auteurs de cet usage dangereux à le faire adopter par leurs contemporains. Quels motifs ont donc pû leur faire illusion? Ils ne s'autoriseront sûrement pas de ce qui se passe chez les animaux: aucun d'eux ne dépouille la tête de ses petits. Le lion est fier de sa criniere, il semble même employer tous ses soins pour en procurer une pareille à sa progéniture.

L'histoire ne nous offrira point non plus de trace de cet usage; ce n'étoit qu'à l'âge de quatorze ans que les anciens mettoient pour la première fois les ciseaux aux cheveux de leurs enfans.

J'ai vû ici des enfans qu'on élevoit, disoit-on, à la *Jean-Jacques*; ils por-

toient des habits ferrés par une ceinture mal-placée, & conféquemment dangereufe. Leur tête nue & dépouillée de cheveux, m'infpiroit, malgré moi, l'idée de l'efclavage & du dèshonneur. Ils reffembloient à un jeune arbriffeau, dont on auroit arraché le feuillage. Un pédantefque Précepteur ne manquoit pas d'oppofer à ceux qui blâmoient cette méthode, le trait d'hiftoire par lequel on apprend que les Egyptiens furent diftingués des Perfes à l'épaiffeur de leur crâne. Mais quel avantage y a-t-il donc à fe procurer un crâne épais? Cette compacité s'oppofe à la tranfpiration, qui refoulée dans le cerveau, produira une multitude de maladies: Les nerfs gros & flexibles dans le premier âge fe chargeront d'efprits mal élaborés; l'enfant fera lourd, inhabile aux fciences. Il eft fi vrai que l'endurciffement du crâne s'oppofe à l'intelligence, que cela eft paffé en proverbe.

Suivons donc pas à pas la nature, & n'entreprenons point de diriger ſa marche.

Enfin une troiſième méthode s'eſt accréditée à la faveur du nom célèbre de ſon auteur. Locke, qui d'ailleurs a publié d'excellentes choſes ſur l'éducation, veut que l'on accoutume l'enfant à dormir pendant la nuit la tête nue : il eſt certain que cette méthode eſt abſolument oppoſée à ce qui ſe paſſe ſur toute la terre. Tous les peuples ont ſoin de ſe couvrir lorſqu'ils ſe livrent au ſommeil. Les animaux eux-mêmes, lorſqu'ils cherchent à s'endormir, ſe contournent ſur eux-mêmes, & ce qui eſt bien remarquable, c'eſt qu'ils cachent ſur-tout leur tête ou dans leurs poils, ou dans leurs plumes.

Cette preuve univerſelle pourroit ſuffire pour détruire ce faux ſyſtême ; mais il s'évanouira plus promptement, ſi nous recherchons les cauſes naturelles qui forcent les hommes à ſe couvrir,

& les animaux à se reployer sur eux-mêmes pour s'échauffer pendant leur sommeil.

Lorsque l'on dort, le froid s'empare du corps, la transpiration est diminuée, la lenteur du pouls indique même que le sang artériel est évacué plus difficilement. Que faire donc pour maintenir l'ordre de la circulation & entretenir la transpiration ?

On ne peut fixer la chaleur naturelle, ou bien y suppléer que par celle que procurent les habits, & les vêtemens. Locke conviendroit lui-même de cette vérité. Considérons les animaux, ils ne s'endorment point au milieu des champs, mais ils se retirent en des lieux soûterains, ou à l'abri des injures de l'air; leur chaleur est concentrée dans un petit espace. Les habitans même des pays les plus chauds sont obligés de se couvrir pendant la nuit ; car lorsqu'ils s'endorment en plein air & à l'ombre,

ils ſont attaqués d'hydropiſies & de paralyſies.

C'eſt en-vain que les partiſans du Philoſophe Anglois ont été chercher des exemples chez les Sauvages qui ne ſe couvrent jamais la tête. Quand même les traits qu'ils citent ſeroient vrais, ne pourroit-on pas dire qu'il ſeroit ridicule d'imiter le Caraïbe pour une partie, & le Sibarite pour une autre? La tête ne ſera-t-elle pas plus expoſée à des congeſtions, dès que le reſte du corps ſera couvert? Il falloit donc pour être conſéquent preſcrire de ne pas couvrir la nuit les enfans, & défendre de les laiſſer dormir dans un lit : cet uſage n'eſt pas plus naturel que celui que l'on prétend établir. C'eſt ainſi que bien des gens prennent le change ſur les préceptes de la nature, en y ſubſtituant ceux de l'imagination.

Examinons maintenant comment il faut couvrir la tête des enfans, & en

quel tems on peut ſans danger la laiſſer découverte. Je penſe qu'il faudroit couvrir toujours cette partie avec un bonnet composé de toiles piquées & garnies de coton, depuis le moment de la naiſſance jusqu'à l'âge de cinq à ſix mois, vers lequel tems on la découvriroit, & on la frotteroit avec des linges chauds, pour provoquer la tranſpiration. A l'âge de trois ans, lorſque les cheveux ſeroient touffus, on peigneroit fréquemment les enfans ; & à quatre ans, on les accoutumeroit à ne porter de bonnet que la nuit, ou lorſque le froid trop vif pourroit les incommoder. Je ne conſeillerois point d'employer les bonnets de laine, ils électriſent, deſſéchent, & abſorbent l'humide vital ; cependant ils peuvent être utiles à ceux dont le tempérament eſt humide, & pituiteux. On reconnoît ceux qui ont un ſemblable tempérament, dit Celſe, à ce qu'ils mouchent très-ſouvent, &

que leur esprit est lent. Quand on voit dans les enfans les signes qui indiquent cette habitude, on doit les couvrir davantage, leur faire faire plus d'exercice, & vers l'âge de six à sept ans, leur donner les douches d'eau froide. Ce n'est peut-être qu'à cette pratique que Vanhelmont dût cette bouillante imagination, qui dans un âge avancé, conservoit toute la force de sa jeunesse. Mais il est des enfans qu'on ne peut accoutumer dans aucun âge à rester la tête nue, quelques précautions que l'on prenne à ce sujet. Faudra-t-il pour ceux-ci employer les chapeaux, ainsi que pour les autres, lorsque des voyages où les ardeurs du soleil, ou les intempéries de l'air les obligeront à se couvrir? C'est ce que je vais discuter.

L'usage où nous sommes de porter des chapeaux, ne remonte pas plus haut que le commencement du siécle dernier. Ils succédèrent aux toques, lesquelles

avoient pris la place des chaperons. Je ne dirai rien des variations que le luxe apporta à ce vêtement, ni des efforts que firent les Eccléſiaſtiques pour y en ajouter qui leur fuſſent particuliers ; mais conſidérons le chapeau tel qu'on le porte aujourd'hui. Sa contexture ſerrée, ſi elle a l'avantage d'être impénétrable à la pluie, a auſſi le déſavantage de donner lieu à une tranſpiration plus grande, qui ne trouvant point d'iſſue, ſe corrompt, rentre dans la tête, cauſe des accidens, dont le moindre eſt la perte des cheveux. On a tort de le doubler d'une toile gommée ; il faudroit y ſubſtituer des coëffes de toile fine qu'on changeroit à volonté. La couleur noire porte encore une odeur, qui peut être préjudiciable. Au reſte, ſi l'enfant eſt fortifié par tous les moyens que j'ai indiqués, on ne lui fera faire que rarement uſage de ce vêtement.

Chaque individu, comme on le voit,

chaque tempérament exige des modifications ; c'eſt ce qui faiſoit dire à Galien, qu'il n'y avoit que le Médecin qui pût diriger l'éducation des enfans : ainſi, ſans adopter aucun ſyſtême, ce ſont les circonſtances, les tempéramens, & les forces qui doivent nous déterminer à couvrir ou à laiſſer nue la tête des enfans. Eloignons-nous toujours des moyens extrêmes, & prenons garde qu'en ne voulant pas accoutumer la nature au ſuperflu, nous ne lui refuſions quelquefois le néceſſaire.



CHAPITRE X.

Comment tout ce qui gêne l'accroissement des enfans s'oppose au développement de leur esprit, & comment tout ce qui développe trop tôt leur esprit s'oppose à leur accroissement.

APprochons-nous d'un enfant, ouvrons les yeux, admirons l'assemblage merveilleux de ses organes, étudions la marche que leur prescrivit la nature, pour ne pas en troubler l'ordre & l'harmonie : considérons comment un principe inconcevable dirige tous les ressorts de cette frêle machine, & comment ces ressorts eux-mêmes réagissent sur le principe immortel qui les vivifie: Que ce spectacle a de charmes! En effet quelle connoissance plus ravissante & plus nécessaire au bonheur, que celle qui nous apprend par quel

étonnant méchanisme, l'enfant devient l'être le plus sublime ?

Notre foible corps ne doit son origine qu'à un simple mucilage, qui animé & organisé par le principe de la vie, s'est chargé & doit se charger jusqu'à la mort de parties plus ou moins fixes & plus ou moins solides. Ce n'est à sa naissance qu'un assemblage de vaisseaux pour la plus grande partie capillaires; dont les uns avec le tems acquerront plus de force, d'autres plus de force & de diamêtre. Tous ces vaisseaux sont tissus & unis les uns aux autres par un concours de fibres, dont la première & la plus simple, ne s'apperçoit pas mieux dans le bœuf ou l'éléphant, que dans le plus petit insecte. Cette fibre elle-même n'est qu'un peu de terre, unie par une gomme, ou un mucilage, qui dans le premier âge est très-abondant & très-aqueux.

Le tissu différent de ces fibres consti-

tue la variété de nos organes dont quelques uns jouiſſent d'une propriété ſingulière en vertu de laquelle, lorſqu'un corps vient, par ſon choc & ſon impreſſion, en déranger l'harmonie, toutes les parties ſe rapprochent, & par leurs forces réunies, oppoſent plus de réſiſtance. C'eſt ainſi que pluſieurs cheveux réunis & tiſſus, acquièrent une force nouvelle & ſupportent un poids plus conſidérable que la ſomme de tous les poids qu'ils ſoutenoient quand leurs forces étoient diviſées. Cette force de ralliement eſt connue ſous le nom de contractilité & d'irritabilité : elle n'eſt pas la même dans tous les organes, par des raiſons que nous allons développer.

La contractilité ou l'irritabilité ne dépend pas du ſeul principe de la vie, puiſqu'après la mort d'un animal, ſi l'on en échauffe le cœur, il ſe contracte encore lorſqu'on vient à le ſtimuler. Une corde d'inſtrument ne donne tant de

vibrations, que par une partie de cette propriété ſingulière. Ce phénomène eſt probablement l'effet de la diverſe proportion des élémens qui compoſent la fibre, ou d'une manière d'être particulière de ſes principes. Cette contraction eſt plus grande dans l'enfant que dans l'adulte, parce que le principe d'où elle dépend étant peut-être plus abondant, la fibre étant lâche & humide, & ſes élémens moins cohérents, le rapprochement devient plus palpable.

Un organe qui ne communiqueroit point avec les autres, ne ſe défendroit des injures des corps extérieurs, que par ſa propre contractilité; mais le Créateur a établi entre tous un moyen d'union à la faveur duquel toutes les parties ſe correſpondent & ſe donnent avis de leurs forces ou de leur foibleſſe pour ſe ſecourir mutuellement. Les nerfs qui prennent leur origine dans le cerveau, & qui de-là vont ſe diſtribuer à toutes

les parties, établiſſent ce commerce réciproque. Ils ſont comme autant de canaux qui charient un fluide dont la nature eſt de pénétrer toute la machine, & d'y porter la vie, c'eſt-à-dire, le mouvement & la ſenſibilité.

La ſenſibilité eſt la perception de l'irritation qu'éprouve un organe. Cette perception n'arrive à l'ame que par le moyen des nerfs ; les parties où il ne s'en diſtribue aucuns ſont inſenſibles, comme la graiſſe, le ſang & les os. Ainſi lorſqu'une partie eſt irritée, l'ame en eſt avertie par la ſenſibilité qui lui eſt portée au moyen du fluide qui circule dans les nerfs.

Si l'irritation eſt légère, ſi l'organe ſe ſuffit pour ſa défenſe, la ſenſibilité agréable qu'il éprouve n'eſt alors qu'un doux chatouillement, & une délicieuſe ſenſation qui lui donne à lui-même un témoignage de ſa force & de ſon exiſtence. Tel eſt le ſentiment du plai-

ſir. Mais ſi l'irritation plus forte gêne l'organe & peut altérer ſon tiſſu ou ſa cohérence, la ſenſation qui en réſulte conſtitue la douleur ; elle eſt d'autant plus vive que l'organe qui en reçoit la facheuſe impreſſion eſt plus nerveux. Alors la partie irritée ne pouvant ſe défendre par ſes propres forces, l'ame auſſitôt envoie à ſon ſecours les autres organes, comme autant de miniſtres pour prêter main-forte contre l'ennemi.

La contractilité & la ſenſibilité ſont donc deux facultés qui ſe réuniſſent dans les parties eſſentielles à la force, & à la vie : telles ſont le cœur & les inteſtins; mais les muſcles plus néceſſaires pour la force que pour la vie, ſont plus contractiles & plus irritables que ſenſibles. Et le foie, par exemple, plus néceſſaire pour la vie, inutile pour l'exercice de la force, eſt ſenſible ſans être preſque irritable ou contractile. De-là on peut conjecturer pourquoi l'irritabi-

lité & la ſenſibilité ne ſont pas les mêmes dans tous les organes; la ſenſibilité eſt plus ou moins grande ſelon que l'intégrité des organes où elle ſe trouve eſt plus eſſentielle à la vie, & la contractilité plus ou moins grande, ſelon que l'organe eſt plus néceſſaire pour l'exercice des forces.

La nature avoit à protéger chez l'enfant des organes foibles, c'eſt pourquoi elle leur donna pour garde une extrême ſenſibilité. Les nerfs qui en contiennent le principe ſont alors très-gros; le cerveau, d'où ils prennent naiſſance, eſt, proportion gardée, au reſte du corps, quatre fois plus volumineux que dans l'âge adulte. Il ſemble que la nature ne ſe ſoit occupée dans le ſein de la mere, qu'à former la tête & les nerfs. On peut même dire qu'un enfant eſt preſque tout nerveux; auſſi la moindre irritation lui porte une extrême ſenſibilité; la moindre impreſſion lui cauſe un plai-

ſir vif ou une douleur extrême. La fibre ne pouvant reſter longtems dans un état de tenſion, le plaiſir cauſe de la douleur, la douleur ſe porte aux convulſions, & ſi l'aiguillon ne ceſſe bientôt d'agir, les élémens ſe diſſolvent & la vie s'éteint; auſſi le Créateur toujours bon, toujours prudent & ſage, a pris des ſoins particuliers pour la conſervation de l'enfant. La graiſſe, cette matière inſenſible, dont à ſa naiſſance, il eſt garni à l'extérieur, défend & protége ſes foibles organes contre les chocs des corps étrangers. Admirez donc avec moi les ſoins multipliés de la nature, & la divine ſimplicité des moyens conſervateurs !

Les vieillards, direz-vous, ſont également ſujets aux convulſions ; j'en conviens : mais c'eſt par un principe bien différent. Dans un âge avancé nos organes roides & compacts ſont mis difficilement en jeu ; une fois mûs par de

grandes forces, il y a ſpaſmes, convulſions, leſquels ſont néceſſairement de longue durée. Ce qui chez les enfans eſt une ſuite de ſenſibilité extrême & naturelle, n'eſt donc chez les vieillards qu'un ſymptôme d'obſtruction & de maladie; en effet la vieilleſſe nous rend preſque inſenſibles, parce que le fluide qui donne la ſenſibilité & les nerfs qui le renferment, diminuent de jour en jour de proportion avec les autres parties. On diroit que le Créateur voulant nous épargner les horreurs de la mort, ordonna à l'inſenſibilité de nous conduire hors des portes de la vie.

Outre les propriétés que nous avons reconnues dans le fluide, il ſert encore à la nutrition & à l'accroiſſement; il répand dans tous les vaiſſeaux, dans toutes les fibres, un principe vivifiant, qui accélerant la circulation porte partout la matière nutritive, & de jour en jour accroît & conſolide l'édifice de

notre corps. Enfin sa fonction la plus noble est d'être le médiateur entre l'ame & le corps : par lui seul tous deux s'acquittent de leurs opérations. Il se partage entr'eux, pour développer dans l'un la force, & dans l'autre l'intelligence ; mais il ne peut se porter avantageusement à tous deux à la fois : c'est pourquoi ceux qui sont trop occupés aux opérations de l'esprit, sont foibles & délicats. Celui qui se livre à l'étude après avoir pris ses repas, paie cher son imprudence ; l'organe qui manque du suc vivifiant nécessaire à la nutrition, porte dans toute la machine une matière qui n'étant point assez animalisée produit les plus terribles désordres.

Ce fluide précieux se dissipe, si les organes n'ont pas assez de force pour le contenir ; il ne faut donc l'employer dans l'enfance que pour l'accroissement ; la nature ne le donne alors avec tant de

profusion, que pour cet usage. Si on l'emploie aux opérations de l'ame, le corps s'affoiblit & tombe dans le marasme.

Comme ce même fluide est plus abondant dans le premier âge, les passions sont aussi plus vives ; de-là le moindre objet fixe singulièrement les enfans, il les rend comme stupefaits, & l'impression que l'ame reçoit alors ne s'effacera jamais. Heureusement cet état ne leur est pas ordinaire ; leurs organes se lassent bientôt, ils passent aisément de l'admiration à la crainte, de la tristesse à la joie, du desir à l'indifférence ; une passion continuée, produit en eux les plus terribles effets. Si une mere nourrit deux enfans, l'un devient jaloux, ou tous deux le deviennent à la fois, & périssent victimes infortunées de cette malheureuse passion. Les Romains croyoient qu'une divinité vengeresse

persécutoit alors les enfans ; c'est pourquoi ils avoient élevé un autel à l'Envie. Les femmes de campagne attribuent encore cet effet à des sorts, & à la magie. Le peuple ne recherche jamais les causes naturelles, il a toujours recours à des prodiges.

Il est facile à présent de sentir pourquoi la nature qui a prodigué à l'enfant le principe de l'intelligence ne lui a pas permis de penser & de raisonner, il ne devoit uniquement que se fortifier & s'accroître. Voyez ce qui se passe dans une maladie ; le fluide vivifiant des nerfs abandonne l'ame, il vient au secours de l'organe lèsé, pour lui prêter main-forte. L'intelligence, le jugement & la volonté remplissent d'autant moins leurs fonctions, que l'agent qui les dirige est plus occupé aux opérations physiques. C'est ce qui arrive dans l'enfance, le fluide des nerfs ne peut vaquer aux opérations de l'ame sans nuire

à celles du corps ; il faut donc fortifier les enfans avant que de les livrer à la méditation & à la contemplation. Ce n'eſt qu'après avoir poſé les fondemens d'un édifice & l'avoir conſolidé, qu'on doit ſonger à l'embellir & à l'orner : auſſi les anciens plus ſages, n'aimoient point les enfans précoces. Martial nous avertit que ceux qui ont trop tôt de l'eſprit, parviennent rarement à la vieilleſſe. Ne gémiſſons-nous pas tous les jours du coup fatal que porte la mort à ces génies nés pour éclairer l'univers ? La cruelle ne nous enlève-t-elle pas à la fleur de l'âge tous ceux dont l'imagination fougueuſe & brillante nous raviſſoit d'enchantement?

Il faut donc, ſelon le précepte de Cicéron, élever l'enfant pour lui-même, avant de l'élever pour les autres : c'eſt pourquoi Galien ne vouloit pas qu'on donnât dans l'enfance aucune idée de morale. Platon défendoit d'appliquer

les enfans à l'étude : il vouloit qu'on commençât leur institution par les cours de gymnastique, parce qu'il faut, disoit-il, commencer par être robuste, avant que de se livrer à la contemplation ; en second lieu, parce que quand on confie trop tôt la sagesse aux jeunes gens, ils ne s'en servent que comme d'amusement. Ils se font un jeu de contredire ; semblables à de jeunes chiens, ils déchirent avec leurs sophismes tous ceux qui les approchent. Tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, ils finissent par ne rien croire, & de-là donnent occasion de décrier la Philosophie. Dans un âge mûr, l'homme n'a plus cette manie, il cherche le vrai, le tems le presse.

Ce que désiroit Platon dans sa république idéale, étoit mis en exécution chez les Perses. Ils n'occupoient l'enfant qu'à des jeux militaires, ils ne lui inspiroient dans le jeune âge d'autre

morale que l'amour de la vérité & l'horreur du menſonge. Heureux habitans de ces contrées ! vous n'inculquiez donc à vos enfans aucunes idées, parce que le tems les efface ou les imprime ſi fortement, que la raiſon n'a nul pouvoir pour en examiner la vérité ?

Il vaudroit donc mieux pour le bonheur des peuples, rendre à l'imitation des anciens, les hommes forts & exemts d'infirmités, par les moyens qui donnent la vigueur, que de ruiner le corps en commençant trop tôt à cultiver l'eſprit. Homère chante par-tout la force de ſes héros: ce ne ſont pas, dit Neſtor à Priam, ceux qui vivent longtems qui ſont heureux, mais ceux qui jouiſſent de la ſanté. La ſanté, ce fruit délicieux ne croît qu'en un terrein heureux ; trop de culture le fait dégénerer.

Rien ne contribue donc tant à affoiblir l'eſpèce humaine que de la rendre

esclave d'une multitude de soins, qui mettent également à la torture & l'esprit & le corps. Voyez l'enfant d'un Laboureur, mal vêtu, exposé à l'air, à la pluie, il croît rapidement & devient fort. Allez chez les Allemands, chez les Suisses, voyez tous ceux qui vivent au milieu des rochers & des montagnes, où l'air est pur & l'esprit libre ; c'est-là que vous verrez les hommes les meilleurs & les mieux faits ; c'est-là que l'art peut encore trouver des modèles. Suivez-moi maintenant sous ces lambris dorés, approchez du berceau du fils de la fortune, enchaîné par des liens, qui pour être dorés, ne le mettent pas moins à la torture ; couvert des langes les plus chauds, presque étouffé dans le duvet ; on interdit à l'air tout accès auprès de lui, il ne le respire en liberté que quand il est chaud ou brûlant. Qu'arrive-t-il, l'air le plus doux & le plus serein est pour

lui dangereux ; il devient victime de la moindre variation de ce fluide vivifiant, sa vie n'est qu'un tissu d'infirmités, & sa santé la plus robuste n'est qu'une convalescence.

Les Lacédémoniens avoient si bien senti la nécessité d'une première éducation libre & agreste, qu'ils avoient établi une loi par laquelle un enfant devoit jusqu'à sept ans habiter la maison de campagne. Si les nôtres privés inhumainement du sein de leur mere, résistent aux abus que je combats, ce n'est sans doute, que parce que la nature les dédommage par la salubrité de l'air qu'ils respirent aux champs où le plus ordinairement on les envoie. N'est-ce pas à cette éducation libre & rustique que nous devons la vie & les vertus du bon Henri, le modèle de tous les Rois. Jeanne d'Albret avoit eu la douleur de voir périr ses enfans, à cause

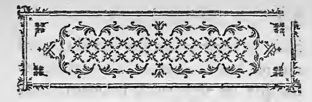
des précautions ſingulières que pre- noient pour les ſouſtraire aux intempé- ries de l'air, ceux qui étoient chargés de les élever. Son Médecin lui conſeilla d'envoyer à la campagne, le premier qu'elle mettroit au jour : Henri IV fut cet heureux enfant ; on le confia à un payſan des environs de Pau. Nourri, comme s'il eût été le ſimple fils de la maiſon, il fut même couvert de groſſes hardes conformes à l'état de ſon pere nourricier ; affranchi de tous liens, reſ- pirant un air libre, il devint par ce moyen robuſte, agile, infatigable ; c'eſt ainſi que dans le repos & la liberté, ſes organes ſe développerent, c'eſt par-là que ſon eſprit acquit cette pénétration vive & cette ſenſibilité mâle qui firent le bonheur de ſon peuple ; car le génie pour s'accroître, exige comme le corps, la ſolitude & la liberté. Il faut l'aban- donner à ſes propres forces, ou ne le

confier à un certain âge qu'aux grands Hommes qui peuvent lui donner un sublime essor. Les Sçavans du siécle de Louis XIV, ne durent en partie, l'énergie de leur ame, qu'à leur amour pour la vie solitaire ou privée.

Je ne prétends pas, comme on le voit, qu'on ne forme l'enfant que pour être robuste; une telle éducation n'appartient qu'aux lions, & aux animaux sauvages: l'homme doit être vigoureux & sain, pour être plus vertueux. La santé fait naître dans l'ame la sérénité, & semble donner à la vertu un nouvel éclat: la santé seule peut fixer le bonheur; en est-il, pour l'être, qui gémit d'une foiblesse irréparable? Un mal habituel est un fardeau bien accablant, quand l'espoir d'en être délivré, ne nous aide pas à le supporter. Etudions donc la nature. A-t-elle manqué de sagesse? Ne s'est-elle donc reposée que

ſur la nôtre ? O meres ! ſi vous aimez vos enfans, dirigez mieux vos ſoins. Loin d'eux tout ce qui fixe trop leur ame, plus loin encore tout ce qui peut la contriſter.

Fin de la première Partie.



RECHERCHES

SUR LES HABILLEMENS DES FEMMES ET DES ENFANS.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Différences notables entre l'homme, la femme & les enfans.

LOrſqu'une forme d'éducation, puiſée dans la nature, n'eſt pas univerſellement reçue, lorſque des loix ne s'oppoſent pas à ce que le caprice ſeul en ſoit l'arbitre, il faudroit dans de pareilles circonſtances prendre en

main le flambeau de l'Anatomie, pour reconnoître le chemin de la vérité, caché par les préjugés & les erreurs. Par quelle fatalité l'homme avide & curieux se répand-t-il sur tous les objets qui l'environnent, & néglige-t-il de s'instruire du méchanisme de son être? Cette négligence a produit tous les abus que je combats. Pour en faire mieux connoître le danger, j'ai cru, après avoir exposé dans la première Partie, quelle est la nature des enfans, devoir présenter ici les différences qui se trouvent dans les deux sexes, la marche que suit la nature dans leur accroissement, leurs différentes proportions dans les différens âges, & rechercher ensuite sous ces divers points de vue, quels vêtemens peuvent être utiles, quels habits peuvent être dangereux.

Il ne faut pas croire que toutes nos parties s'accroissent en même proportion; le développement des unes est

rapide, celui des autres l'eſt moins, de quelques autres moins encore, pluſieurs s'effacent avec l'âge, & la forme du plus grand nombre eſt changée.

L'épine d'un enfant qui vient de naître n'a point les différens contours de celle d'un adulte; elle eſt ſeulement courbée dans toute ſa longueur. Cette remarque eſt dûe au ſçavant Albinus, qui s'eſt longtems occupé de l'oſſification des enfans, & qui a donné ſur ce ſujet un très-bon traité. Il ne faut que voir les pièces pour ſe convaincre que la critique d'un célèbre Accoucheur de ce pays a été trop précipitée. Je développerai dans la troiſiéme partie, en parlant de la boſſe, le méchaniſme par lequel l'épine prend différens contours faux ou naturels.

La poitrine de l'enfant qui vient de naître, n'a pas relativement au reſte du corps la même proportion, qu'elle aura dans un autre âge : elle ſe porte en

avant dans l'enfance, dans l'âge adulte, elle eſt arrondie, & dans le vieillard elle eſt applatie. Sa capacité s'augmente juſqu'à l'âge viril, & ſon accroiſſement eſt d'autant plus conſidérable, que l'enfant eſt moins éloigné du moment de ſa naiſſance. Ce développement de la poitrine vient de l'effort que font les poumons, ſur-tout à la naiſſance, pour donner plus d'empleur à cette capacité. Les poumons de l'enfant renfermé au ſein de ſa mere, ſont preſque ſans action, ils ſont d'un très-foible volume, & enfoncés dans la cavité de la poitrine qui répond au dos. L'air qui y aborde à la naiſſance les développe, & dès-lors par leurs contractions réitérées, ils effacent une glande qu'on nomme *thymus*, dont on ignore l'uſage, dans le fœtus, & qui remplit un grand eſpace dans ſa poitrine.

Le cœur avec l'âge change également ſes proportions; il eſt au moment

de la naiſſance, relativement au reſte du corps, plus gros que dans un autre âge ; ſes battemens ſont plus rapprochés, le ventricule droit eſt plus ample que le gauche ; l'enfant emploie plus de tems à reſpirer l'air qu'à l'expirer : ce phénoméne eſt important à remarquer, parce qu'il dépend d'une organiſation qui doit changer de rapport.

Le ventre d'un nouveau né eſt très-volumineux, il fait preſque le tiers de ſa hauteur. Cette proportion ne doit point échapper aux Artiſtes, ſans quoi leurs ouvrages ne nous offrent que des beautés ſans vérité. Il y a à Rome une ſtatue antique d'Hercule encore enfant, qui ſeroit regardée comme un chef-d'œuvre parfait, ſi le Sculpteur eût obſervé les proportions dont je parle : la moitié de toute la hauteur de cet antique, ſe trouve au pubis, c'eſt-à-dire, à la rencontre des os du baſſin au-deſſus des parties de la génération ; cette pro-

portion eſt celle des adultes, mais dans les enfans elle n'eſt pas la même ; la moitié de leur hauteur doit ſe rencontrer au-deſſus du nombril, parce que le ventre des enfans eſt plus long & plus gros que celui des adultes, ce qui n'eſt point particulier à l'eſpèce humaine, puiſque tous les animaux à leur naiſſance ont cette partie très-volumineuſe.

Le foie eſt alors d'une grandeur, qui lorſqu'on examine les enfans, pourroit faire prendre l'état naturel pour un état de maladie, ſi l'on n'étoit en garde contre ce phénomène. Ce viſcère eſt diviſé en deux parties preſque égales, placées de l'un & de l'autre côté du corps. Le lobe gauche diminue avec l'âge, parce que les vaiſſeaux de l'ombilic oblitaires & l'eſtomac ſouvent rempli & refoulé par le diaphragme, s'oppoſent à ſon accroiſſement.

Conſidérons à préſent pourquoi le ventre des enfans eſt ſi long & ſi volumi-

neux, & recherchons par quel méchanifme fes proportions font changées.

Le foie volumineux des enfans eft prefque à découvert, parce que la poitrine alors eft courte & portée en avant, mais elle s'aggrandit avec l'âge, les côtes s'abaiffent & viennent recouvrir ce vifcère, qui de fon côté diminue de volume, & pour ainfi dire, ceffe de s'accroître, puifqu'il eft prefque du même poids dans l'enfant que dans l'adulte; ce qui eft produit & par l'oblitération des vaiffeaux de l'ombilic & par la preffion continuelle des poumons, le diaphragme qui concourt auffi à ce refoulement; il eft très-tendu chez l'enfant, mais acquérant de jour en jour plus d'étendue, il forme une voûte plus profonde fous laquelle va fe loger ce vifcère.

Voyons maintenant ce qui fe paffe à la partie inférieure. Le baffin des enfans eft très-petit, il n'eft compofé à leur naif-

ſance que de pluſieurs pièces unies par des cartilages qui ne ſe conſolident que vers l'âge de trois ans. Il ne forme point dans les premières années de cavité, mais enſuite il change ſes proportions, ſon inclinaiſon; il s'évaſe, ſe creuſe, reçoit la veſſie & une partie des inteſtins.

Ainſi le foie n'acquérant point de volume, étant refoulé vers la poitrine, & recouvert par les côtes; d'un autre côté les inteſtins, la veſſie, ainſi que les parties qui ſervent à la génération, s'enfonçant dans la cavité que forme de jour en jour le baſſin, il faut néceſſairement que le ventre diminue de volume & de longueur. C'eſt d'après ces faits que je démontrerai combien il eſt ridicule de donner des vêtemens gênans pour réprimer le volume du ventre des enfans, & ſur-tout des jeunes filles.

Il faut obſerver encore que les os longs des enfans ſont droits quoiqu'ils ſemblent courbés, & que ceux des adul-

tes qui semblent droits, sont en effet courbes ; ce sont ces courbures naturelles qui constituent une belle forme & de justes proportions. Il faut sçavoir encore que les glandes des enfans sont grosses, plus faciles à être engorgées, & que leurs vaisseaux sanguins sont plus nombreux. Enfin je pourrois offrir bien d'autres différences, mais ce que je dis suffira pour faire juger des soins particuliers qu'exige l'enfance.

Les signes qui caractèrisent le sèxe ne sont pas les seuls qui distinguent l'homme de la femme. La forme & la capacité de la poitrine n'est pas la même & chez l'un & chez l'autre.

La poitrine de la femme est plus haute, & semble plus évasée que celle de l'homme, parce qu'elle est plus courte. Quant à sa capacité dans les deux sèxes, tous les Anatomistes ne sont pas également d'accord ; les uns disent qu'elle regagne en largeur & en évasement chez

les femmes, ce qu'elle perd en longueur; d'autres combattent ce ſentiment, & s'appuient d'autorités bien reſpectables. La difficulté de prononcer ſur cet objet vient principalement de ce que la poitrine ne forme abſolument ni une élipſe, ni une figure circulaire, de manière que juſqu'à préſent on a travaillé en vain à établir par des meſures une juſte proportion entre la longueur de la poitrine de l'homme & la largeur de celle des femmes.

Ariſtote qui conſidéra la nature dans toute ſon étendue, & dans tous ſes rapports, poſa pour principe certain que les parties ſupérieures des mâles vivipares ont plus de force & de capacité que celles des femelles, & que les parties poſtérieures chez les femelles ont plus de capacité que celles des mâles. En jettant un coup d'œil ſur tous les individus, on admire la vérité de cette propoſition qui décide le ſujet de la diſ-

pute,

pute. En examinant les chef-d'œuvres des Artiſtes, on reconnoît à la ſimple vûe une grande diſproportion entre la poitrine des deux sèxes.

Mais ſi la poitrine des femmes eſt plus petite, le ventre doit être plus long, c'eſt ce qu'on remarque en effet; le but de la nature fut de placer l'enfant ſans gêner les parties qui ſervent à la nutrition.

Les côtes ſont encore plus mobiles chez les femmes que chez les mâles : voyez en effet au théâtre, la poitrine des femmes qui déclament avec chaleur, elle ſe lève & ſe baiſſe plus manifeſtement que celle des hommes. Sans doute que le Créateur voulut que cette mobilité ſervît à la reſpiration, lorſque le diaphragme qu'il en établit le principal agent, ne pourroit ſe développer à cauſe du volume exceſſif d'un ou de pluſieurs fœtus.

Le tronc des vaiſſeaux artériels qui ſe diſtribue au ventre des femmes eſt

aussi plus gros que celui qui monte à la tête, c'est pourquoi elle est plus petite dans le sèxe, d'où l'on pourroit induire des différences morales.

En général l'habitude des femmes est molle, humide, ce qui fait qu'elles croissent plus facilement, & que leurs dents poussent plutôt; elles sont plus sanguines que les hommes, elles ont plus de sang artériel, & moins de sang veineux; tous les vaisseaux renfermés dans le ventre sont d'un tissu plus lâche que chez l'homme; sans cette précaution de la nature, la pléthore, on pourroit même dire l'engorgement qui arrive aux parties, soit périodiquement, soit pendant la grossesse eût causé bien des désordres & quelquefois même rupture. Malgré cette attention de la nature, presque toutes les maladies des femmes ne viennent encore que du sang qui se porte en trop grande abondance aux parties inférieures.

Le baſſin de la femme eſt plus large, plus évaſé que celui de l'homme, & par un méchaniſme qui dépend de l'oſſification, ſes cuiſſes plus volumineuſes ſont plus rapprochées l'une de l'autre ; il arrive par-là que ſes genoux rentrent naturellement un peu en dedans, ce qui fait qu'elle ne court pas avec la même facilité que l'homme ; auſſi ſa démarche eſt-elle bien différente. Ces diverſes proportions échappent ſouvent aux Artiſtes, la plûpart des beautés qu'ils nous repréſentent ne ſont que celles de leur imagination ; mais quelqu'éclatantes qu'elles ſoient, ſouvent l'œil n'eſt pas ſatisfait, parce qu'on ne lui offre que de fauſſes proportions.



CHAPITRE II.

Combien ſont contraires à la ſanté la plûpart des vêtemens communs & particuliers à l'un & à l'autre sèxe.

NOus avons examiné dans les Chapitres précédens, le danger du premier vêtement dans lequel on aſſujettit les deux sèxes. On donne encore à l'un & à l'autre au ſortir des maillots un habit commun, c'eſt *le corps ;* comme j'en traiterai en particulier dans les Chapitres ſuivans, je me contenterai ſeulement d'expoſer ici le danger & les inconvéniens de quelques autres parures & vêtemens communs & particuliers aux hommes & aux femmes.

Preſque tous nos habits françois ſeroient pour un Sauvage une énigme inexplicable ; ils ſont pour la plûpart ſi peu proportionnés avec les parties qu'ils ſervent à couvrir, qu'il ne pourroit en dé-

terminer l'usage, mais je ne m'occuperai que de leur danger & non de leurs ridicules.

La manière de se vêtir, dit M. de Buffon, « est aussi grande que la diversité des nations : ce qu'il y a de singulier, c'est que de toutes les espèces d'habillemens, nous avons choisi l'un des plus incommodes, & que notre manière, quoique souvent imitée par d'autres peuples de l'Europe, est en même tems de toutes les manières de se vêtir, celle qui demande le plus de tems, & qui paroît le moins assortie à la nature ». On pourroit encore y ajoûter qu'elle y est contraire, & qu'elle donne lieu par-là à plusieurs des maux qui nous accablent.

En général l'habit françois déforme tous les membres des enfans, à peu-près comme des cordes qui entourent le tronc d'un jeune arbre, forcent le suc qui sert à son accroissement, à s'arrêter

près du lien, & à s'épancher; il n'eſt point de parties qu'il ne mette à la torture, il nous enchaîne tout entier & en détail : en effet, nous plaçons des ligatures à la tête, au col, aux bras, à la poitrine, aux lombes, aux cuiſſes, aux jambes & aux pieds; par-là nous oppoſons un obſtacle continuel au retour du ſang dans les veines : obſtacle d'autant plus dangereux, qu'il y en a déja un naturel, qui ne peut être vaincu que par l'agitation, & l'exercice, dont la nature nous fit une loi néceſſaire pour le maintien de la force & de la ſanté. Par nos vêtemens ſerrés, nous diminuons l'action & la réaction des puiſſances qui mettent en jeu la force & la vigueur; les muſcles enchaînés ne peuvent agir ni s'accroître, le ſang retardé dans ſon cours fait naître encore ces vapeurs, cet hypocondriaciſme qu'un Médecin habile a ſouvent banni, en conſeillant une vie agitée : c'eſt pour

cette raiſon, ſans doute, que nous ſommes le peuple le moins fort du corps, & celui dont la taille eſt, ſous un ſi beau climat, la plus petite.

Les Romains, dans les beaux tems de leur République, ne furent gênés par aucuns vêtemens; leurs bras vigoureux étoient nuds, ainſi que leur poitrine : mais le luxe les énerva, & en aggrandiſſant leur Empire, ils diminuèrent leur taille & accrûrent leurs beſoins. La molleſſe leur fit couvrir inſenſiblement la poitrine & les bras, que les femmes découvrîrent à leur tour pour triompher par la force de leurs charmes de ces vainqueurs de l'univers: mais ſans nous ériger en cenſeurs de mœurs, conſidérons le danger de chacun de nos liens, & les inconvéniens qui peuvent en réſulter pour chaque partie, & pour toutes les autres.

Les hommes & les femmes aſſujettiſſent leurs coëffures pendant le jour &

la nuit avec des bandelettes qui ſont plus ou moins dangereuſes, ſelon qu'elles ſont plus ou moins ſerrées. Les hommes qui portent perruque, la fixent le plus ſouvent au moyen d'un ruban qui paſſe dans une petite boucle; ils ſerrent ce ruban quelquefois au point qu'il en réſulte de grands maux de tête : il en eſt même qui, par rapport à cet inconvénient, ont été obligés de renoncer à cet ajuſtement. Les femmes pendant le jour ſe font des ornemens de tête avec de larges rubans qui la compriment ſouvent avec trop de force; elles étalent de ſemblables ornemens ſur la tête de leurs enfans, & croient qu'il eſt avantageux de ſerrer ces bandelettes : mais dans le jeune âge, comme nous l'avons vu, les os ſont mous & flexibles; des peuples entiers ont la tête arrondie par l'uſage de pareils liens : ſi donc un ſimple ruban qui lie la tête, cauſe dans un adulte des maux douloureux à cette

partie;

partie ; si un ruban qui serre la perruque cause quelquefois des accidens, même aux hommes âgés, quels inconvéniens n'en résulteront pas pour l'enfant, ainsi M. Van-Swieten assure que ces bandes & ces ornemens dangereux, sont une des causes les plus ordinaires de la folie.

Plusieurs Anatomistes célèbres ont déjà entrepris de démontrer le danger qui résulte de l'usage des cols & des colliers, ils les comptent au nombre des causes qui rendent les François plus sujets que d'autres à l'apoplexie. Si l'anatomie entroit, comme il seroit raisonnable, dans un plan d'éducation, on verroit quel obstacle dangereux opposent ces vêtemens au sang qui revient de la tête. Ce fluide vivifiant y est porté par quatre artères, qui toutes ont un diamètre considérable. Quand à chaque contraction, le ventricule gauche du cœur, n'enverroit que la sixième partie

du sang qu'il contient, on pourroit démontrer qu'en une heure il passe plus de soixante livres de sang dans le cerveau; que l'on réduise si l'on veut ce calcul, quoiqu'il ait été estimé moindre qu'il n'est probablement, il n'en résultera pas moins qu'il se porte à cette partie une quantité prodigieuse de sang. Le moindre obstacle opposé au retour de ce fluide, peut causer engorgement, surtout chez les enfans qui y sont naturellement disposés, à cause de la mollesse de leur cerveau & de l'excès du fluide qui s'y porte.

Si ces parures ne causent aucun désordre du côté de la tête, ils le produiront du côté de la poitrine, & donneront lieu à des dilatations des oreilletes du cœur, à des palpitations & autres maladies non moins terribles.

Lower, le plus fameux Anatomiste qu'ait produit l'Angleterre, démontra à sa nation combien étoit dangereux,

fur-tout chez les enfans, l'ufage des cols & des colliers. Ce grand homme jouit du fruit le plus doux de fes travaux bienfaifans; il eut la douce confolation de voir s'établir une réforme falutaire. Ses compatriotes ne firent plus porter à leurs enfans que des chemifes ouvertes du col, & qui laiffoient cette partie à découvert.

Les femmes ignorent que les colliers peuvent être funeftes à leur fanté; elles le fauroient qu'elles n'y renonceroient pas encore, fi elles croyoient en les adoptant fe procurer quelques charmes. Qu'elles fachent donc que les colliers déforment le col, & qu'ils font par conféquent préjudiciables à la beauté. Plufieurs parmi elles ne l'ignorent pas, c'eft pourquoi elles ont introduit l'ufage de porter des gances noires très-lâches, qui fans gêner le col, fervent à faire éclater fa blancheur.

Les ligatures que nous portons aux

jambes, donnent encore lieu à une foule d'accidens; pour en démontrer le danger, il ne faudroit que répéter l'expérience suivante. Examinez le pouls d'un homme qui n'est assujetti par aucunes bandes, serrez ensuite ses jambes par des jarretières, un instant après touchez de nouveau le pouls, vous le trouverez plus accéléré, & prenant relativement à ce qu'il étoit avant la ligature, un caractère convulsif. La circulation par cette seule ligature est donc troublée. En effet le sang veineux a déja pour retourner au cœur l'obstacle de sa pésanteur à vaincre, & vous lui en opposez un nouveau. Qu'arrive-t-il? Les jambes enflent, & les pieds deviennent œdémateux.

M. Mouro, dans son traité d'hydropisie, parle d'un Capitaine Anglois, qui voulut que ses soldats serrassent leurs jarretières, pour offrir aux yeux une jambe mieux faite; mais ce caprice fut fatal à un grand nombre; beaucoup devin-

rent hydropiques, d'autres eurent les jambes œdématiées, on fut obligé de faire à presque tous des remédes; on fit aux uns la ponction, aux autres des scarifications, & la plûpart en moururent. M. de Senac disoit avoir vu périr à l'armée une multitude de soldats par ce funeste accident. Il n'est point de pays en effet où l'on serre autant la jambe que dans le nôtre, il n'en est pas non plus où les maux de jambes soient aussi communs; & le danger même en est si grand, qu'il est passé en proverbe. *Je sais que ce danger dépend du climat; mais nos liens contribuent à le rendre plus grand & plus fréquent.*

Il faudroit également proscrire l'usage d'enfermer étroitement le pied, comme nous le pratiquons. Lycurgue défendit à Sparte de laisser porter des souliers aux enfans, il voulut qu'on les accoutumât à marcher les pieds nuds; par-là ils conservoient toute la force & l'aptitude nécessaire pour entreprendre sans peine

de longues courſes & de longs voyages. Les cors & les durillons qui viennent aux doigts des pieds ne ſont pas le plus dangereux accident qui réſulte de nos chauſſures ; elles produiſent les mêmes inconvéniens que nos jarretières, & ſont une des cauſes de l'enflure des jambes, que d'autres cauſes encore concourent à produire plus ordinairement chez les femmes.

Quant aux hauts talons qu'elles ajoûtent à leurs chauſſures, celles qui ſont maigres ſur-tout n'en porteroient point, ſi elles avoient examiné que leur maigreur fait qu'elles ſe portent naturellement en devant, & que les hauts talons les forçant à s'y porter encore davantage, elles paroiſſent toutes courbées. Ces talons donnent aux Actrices des graces au théâtre, parce que la déclamation exige qu'elles ſe portent en avant ; mais cette même attitude en ſociété feroit ridicule. Les Danſeuſes

au théâtre, même ailleurs, portent des talons fort courts; parce qu'elles doivent être droites & en position naturelle; à quoi elles ne parviendroient pas si elles se servoient de longs talons. D'ailleurs cette espèce de talons déforme & affoiblit la jambe; en ne permettant pas aux muscles de prendre l'extension qui leur est naturelle, la jambe foible se ploie, porte le corps en avant, & expose à des chûtes fréquentes. Aussi les meres qui desirent que la jambe de leurs filles soit bien conformée, que leur démarche soit légère, ne leur laissent porter de hauts talons que lorsqu'elles sont parvenues à l'âge de se marier. L'intention des femmes en les adoptant, fut sans doute de paroître plus grandes; mais comme l'usage est universel, elles ne gagnent rien, parce que nous en faisons toujours abstraction dans l'examen de leur hauteur. D'ailleurs la taille des hommes est-elle une

beauté chez une femme? Pourquoi donc s'éloigner ainſi de la nature? Eſt-ce envie de plaire? Eſt-ce envie de nous égaler par ce foible moyen? Elles ne parviendront ni à l'un ni à l'autre.

Mais je conſens encore qu'elles gagnent quelque avantage, elles ſe privent par-là de celui que nous admirons le plus en elles, je veux dire de la légereté. Rien n'eſt plus ridicule que la contenance que leur donnent les hauts talons; elles ne marchent pas alors, mais elles ſautillent & reſſemblent aux oiſeaux qui n'avancent que par ſauts.

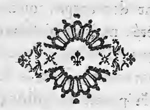
C'eſt ainſi que tout ce qui s'éloigne de la nature eſt toujours dangereux ou pour le moins ridicule. Les femmes de la campagne ne portent point ordinairement de hauts talons, ne mettent point leurs pieds à la torture, & cependant malgré leurs pénibles travaux, leur jambe eſt plus fine que celle des femmes de la ville: leur pied n'eſt pas, il

eſt vrai, auſſi mignon, mais quelle eſt la beauté d'une ſtatue qui ne poſe à terre que ſur une pointe & non ſur une baſe.

Enfin les femmes aſſujettiſſent leur poitrine, & celle de leurs enfans, & ſur-tout des jeunes filles, par un vêtement barbare & dangereux qu'elles ont nommé un *corps*. Ce vêtement eſt compoſé de pluſieurs toiles, entre leſquelles on fixe des baleines; on n'y fixe que des cordes pour le premier âge: ce qui ſeroit avantageux, ſi les inconvéniens ne réſultoient des corps, qu'à raiſon de leur dureté, mais ce n'eſt que le moindre de tous. Ce vêtement repréſente la forme d'un cône, dont la baſe eſt en haut, & la pointe en en-bas, ſtructure diamétralement oppoſée à celle de la poitrine, évaſée du bas & étroite du haut.

La forme ridicule des robes françoiſes qui ne croiſſent point en-devant,

contribue sans doute à en conserver l'usage ; mais c'est moins pour les femmes chez lesquelles on ne peut réparer l'impression que fait ce vêtement barbare, que j'entreprens d'en démontrer le danger, que pour les jeunes Demoiselles auxquelles on le fait porter dès la plus tendre enfance. J'ai cru avant d'examiner les inconvéniens de cet ajustement, devoir exposer quelques recherches sur son origine & sur ses différences.



CHAPITRE III.

De l'origine des corps & de leurs différentes espèces.

POur combattre plus victorieusement une erreur, il faut remonter à sa source; c'est pourquoi il ne seroit peut-être pas inutile de présenter ici ce que j'ai pu recueillir sur l'origine & l'antiquité des corps. On trouve des traces de cet ajustement chez divers peuples, tels que les Gaulois, les Grecs & les Romains.

Les Gaulois avoient deux sortes d'habillemens, le militaire & le domestique; le premier étoit une cuirasse ou un corcelet recouvert d'écailles, montant presque jusqu'aux clavicules, serrant exactement le corps, se terminant à la ceinture, & enfin singulièrement ressemblant à nos corsets baleinés. On voit très-bien la forme de cet habit

ſur une figure tirée du cabinet de M. le Duc de Sully, laquelle repréſente un jeune Gaulois recevant l'acolade d'un Druide. Ce jeune homme ne paroît pas avoir plus de quinze ans, il eſt revêtu de l'habit militaire qu'il changera dès qu'il ſera initié au premier myſtère de la théologie. La reſſemblance de cet habit avec les corps eſt frappante. Au bas de ce corcelet étoit attachée une petite jupe qui couvroit à peine la moitié de la cuiſſe, le reſte du corps étoit nud, ainſi qu'on l'apprend par les commentaires de Céſar.

L'autre habit étoit une veſte très-ſerrée qu'ils portoient dans l'intérieur de leurs cabanes, ou lorſqu'ils vaquoient à leurs affaires domeſtiques ; car ils ne pouvoient paroître aux aſſemblées publiques qu'avec l'habit militaire.

Les jeunes Gaulois n'endoſſoient cet habit militaire qu'à l'âge de quinze ans. Les jours qu'ils en étoient revêtus on

aſſembloit tous les parens & tous les amis. On préſentoit le jeune homme à ſon pere, il juroit ſolemnellement entre ſes mains de ſe dévouer pour ſa patrie ; & dès l'inſtant il lui étoit permis de paroître avec lui dans les aſſemblées publiques, parce qu'il pouvoit l'accompagner au combat.

Une taille volumineuſe étoit chez les Gaulois un objet de mépris ; les Druides en meſuroient tous les ans le contour ; c'eſt pourquoi ceux qui avoient quelque diſpoſition à engraiſſer, quittoient rarement l'habit militaire. Peut-être cette manière de ſe vêtir (quoiqu'ils ne l'adoptaſſent qu'à l'âge où le corps a pris preſque tout ſon accroiſſement) étoit-elle une des cauſes qu'ils avoient plus de courage que de vigueur. Tacite nous apprend qu'on redoutoit leur premier feu, mais qu'ils ne réſiſtoient point à de longues fatigues.

Rien n'eſt immuable dans la nature ;

des révolutions néceſſaires entraînent les peuples du Nord dans les climats rians du Midi. L'hiſtoire nous apprend que les Gaulois établirent en Grèce plusieurs colonies. Leurs Prêtres, ainſi que nous l'apprend Diogène Laërce & Ariſtote, furent ces modèles de la philoſophie des Grecs. Les Spartiates ne furent eux-mêmes qu'une branche tranſplantée des Gaules; l'un & l'autre peuple étoient ſoumis à la même forme dans les mariages, aux mêmes loix, aux mêmes uſages. Une taille légère étoit chez eux le modèle de la beauté, chez les uns & chez les autres on puniſſoit un citoyen engraiſſé par ſon oiſiveté.

Un nouveau ſol change la forme & la ſaveur des fruits; il change de même le corps, le génie & les mœurs. Il faut une nouvelle culture, il faut de nouvelles loix. Les anciennes conſtitutions, bonnes peut-être dans leur origine, parce qu'elles étoient appropriées aux climats,

deviennent en une nouvelle contrée funeftes,ou au moins dangereufes. Ce n'eft qu'après des fiécles révolus que l'expérience inftruit les hommes fur la nature de leurs vrais befoins; il faut alors des loix, il faut d'heureufes circonftances pour les promulguer. Lycurgue parut à Sparte, il eut le courage d'entreprendre une réforme, il crut en affurer le fuccès en commençant par affranchir les enfans des maillots & des cuiraffes qu'on leur faifoit porter à deffein de leur procurer une taille légère. Il prouva à fa nation le danger des vêtemens ferrés; il fut écouté, & dès-lors un nombre infini d'infirmités difparurent.

L'ignorance eft cruelle, elle tend toujours à exercer la plus affreufe tyrannie, quand des loix falutaires ne s'oppofent pas à fon affreux defpotifme. Ariftote, dans le Livre de fes Politiques, où il traite de l'éducation, nous apprend que de fon tems, des peuples fe

ſervoient inhumainement de machines barbares pour empêcher les enfans de ſe contourner. Nous liſons dans un ouvrage qui a été couronné à l'Académie de Berlin, que des peuples ont pouſſé la barbarie jusqu'à ſerrer les enfans entre deux planches pour les redreſſer : car il ſemble que de tout tems l'enfance ait été la victime du faux raiſonnement, du préjugé ou de la pareſſe, ſur-tout lorſque les loix n'ont pas veillé à ſa défenſe ; parce qu'elle eſt foible, & que la force tend toujours à opprimer.

Recherchons préſentement comment les femmes adoptèrent ce vêtement gênant. La nature leur inſpira dans tous les tems & dans tous les pays le deſir de plaire, elles ont toujours employé pour faire valoir leurs charmes, tous les moyens que peut indiquer l'imagination. C'eſt par une taille fine, une démarche légère ; une gorge élevée, ferme & bien arrondie qu'elles ont

cherché à nous enchaîner ſous leurs loix ; celles à qui la nature avoit refuſé ces avantages, épuiſèrent toutes les reſſources de l'art pour s'en procurer, ſinon la réalité, au moins l'apparence. Elles employèrent d'abord diverſes ligatures, enſuite des ceintures unies les unes aux autres. Hipocrate dans ſon traité des Os & des Fractures, reproche aux femmes de l'iſle de Cos, de ſe ſerrer trop les côtes, en leur diſant que par-là elles gênent l'importante fonction de la reſpiration. Le luxe étoit grand dans cet iſle, & la modeſtie négligée. Cette vertu n'eſt propre qu'aux nations ſimples & laborieuſes.

Dans les premiers tems de la République Romaine, les femmes portoient de ſimples tuniques qui les couvroient depuis le col juſqu'aux pieds; il n'y avoit alors que les femmes hardies qui oſaſſent retrouſſer tant ſoit peu leur robe, & faire voir l'extrémité de leur

jambe. La tunique des femmes avoit alors des manches, & les hommes seuls avoient les bras nuds. Insensiblement ces tuniques dégagèrent le col ; elles montrèrent un petit bout d'épaule, sur lequel, comme dit Ovide, on chercha à appliquer un baiser ; elles s'échancrèrent de plus en plus, & bientôt offrirent à la vue l'extrêmité de la gorge. Les femmes voulurent à l'envie l'une de l'autre faire soupçonner un sein bien élevé. L'art vint suppléer à la nature, elles portoient une ceinture aux reins, elles en lièrent une autre sous le sein ; bientôt après elles adoptèrent un corps de robe rayé de divers couleurs & coupé en devant, selon Isidore, lequel se serroit à discrétion, au moyen de plusieurs bandelettes ou ceintures ; elles en firent après un vêtement dégagé de la robe, elles se servirent de buscs : mais leur compression inégale, gêna la poitrine ; alors elles donnèrent à l'ajustement

tout entier plus ou moins de dureté.

Le luxe en s'introduisant fit naître mille abus. L'éducation des enfans fut négligée ; les devoirs les plus doux à remplir ne laissèrent entrevoir que gêne & empêchement de se livrer aux plaisirs. Les meres refusant le sein à leurs enfans, les confièrent à des étrangères qui les assujettirent par des liens, afin d'avoir moins à veiller sur eux. Les nodosités parurent, les jambes se contournèrent, l'épine se déforma, & les hommes dégénérèrent. On porta ses vues sur toutes les nations ; les Gaulois parurent les hommes les mieux faits ; on crut qu'ils ne devoient l'élégance de leur taille qu'à leur habit militaire qu'ils ne quittoient presque jamais, & l'on attribua à leurs cuirasses ce qui n'étoit que l'effet du climat & de la sagesse de leurs institutions. C'est ainsi qu'on quitte ordinairement la voie de la nature, & que le sentier par lequel on croit y ren-

trer nous en éloigne de plus en plus.

Que cet ajuſtement tire ſon origine de l'habit militaire, c'eſt ce dont on ne peut douter, quand Servius nous dit que le corſet qui donnoit à Pallas une taille ſi belle, étoit ſon bouclier. Ovide nous prévient de ne point juger de la taille d'une femme, lorſqu'au moyen de ſon Egide, elle faſcine les yeux: ces corps dûrent être préférés aux bandelettes & aux buſcs qui faiſoient d'inégales compreſſions, & qui ne ſoutenoient pas la gorge avec la même grace. Avec cet ajuſtement on crut étaler des charmes qu'on ne poſſédoit pas; on cachoit des difformités réelles, & l'on crut même par ſon moyen pouvoir les prévenir.

Quelqu'eût été le ſoin des Légiſlateurs d'écarter toute gêne dans les habits, on faiſoit porter ces corps aux jeunes filles dans les tems poſtérieurs de la République dès qu'elles quittoient

leur robbe d'enfance. Un jeune homme dans Térence se plaint à son valet d'avoir perdu la beauté qu'il aime, & lui dit : « Cette jeune vierge ne ressemble » point à celles dont les meres lient la » poitrine & abaissent les épaules pour » les faire paroître plus minces & mieux » faites ». Cet habit dangereux, l'étoit moins alors, parce que l'on avoit laissé pendant les premières années la nature accroître en liberté ses forces. Ce ne fut que lorsque le luxe commença à corrompre les mœurs, que les Romains dégénérèrent de leur vigueur en dégénérant de leur simplicité. L'abus des corps fut reçu peut-être encore d'autant plus volontiers, que cet habit en serrant au-dessus des hanches, les faisoit paroître plus larges ; car lorsqu'il étoit question de faire un mariage, les Romains considéroient la largeur des hanches de la femme, & la largeur des épaules de l'homme. Nous verrons par

la ſuite que cet ajuſtement ne donne qu'une trompeuſe apparence, & qu'il nuit au dévéloppement de cette partie eſſentielle.

En parcourant les plus anciens monumens de notre nation, je n'ai vû aux femmes aucune trace de cet ajuſtement. Les ſtatues de la Reine Clotilde ne nous en offre pas la moindre apparence. Déjà dans ces tems les Gaulois étoient bien dégénérés; la forme des cuiraſſes étoit changée; on ne les portoit plus qu'en tems de guerre. Enfin lorſque Charlemagne fut faire la conquête de l'Italie, lorſque ſa Cour, par la multitude d'étrangers qui y abordoient, devint la plus brillante de l'Europe, il ſe fit un changement fort grand dans les vêtemens; on adopta ceux des étrangers; pour Charlemagne, dit Eginard, il conſerva preſque ſeul la ſimplicité de ſes peres & l'habillement françois. Les femmes dès-lors ſe corcérent, à l'imi-

tation de celles d'Italie ; les enfans ne furent plus, comme auparavant, séparés de la société ; on ne les jugea plus que par comparaison, avec les hommes faits ; les femmes les habillèrent comme elles ; & ne nuisirent pas moins par leur éducation au développement de leur esprit, qu'à celui de leur corps. Tel a été le fruit de nos conquêtes sur les peuples du Midi. Nous sommes devenus bruns, notre taille s'est raccourcie, notre esprit a saisi avidement toute la frivolité des Orientaux, & l'habit des vaincus est devenu pour le vainqueur la robe empoisonnée de Déjanire.

Comme le corps n'étoit qu'un ornement de luxe & de coquetterie, il n'y eut en premier lieu que les femmes riches & distinguées qui le portèrent ; mais le peuple jaloux des Grands, & leur servile imitateur, adopta bientôt cet usage, sans trop en savoir la raison.

Les femmes même de la campagne prirent cet ajuſtement, mais y firent des changemens qui leur étoient néceſſaires. Enfin il y a encore aujourd'hui des différences entre les corps des femmes de Cour, ceux des femmes de ville, & ceux des payſanes; autres ſont encore ceux de l'un & de l'autre sèxe au ſortir des maillots, autres ceux qu'ils portent dans un âge plus avancé.

Une inſtitution faite pour ſervir la vanité, ſe conſerve dans les Cours, quelqu'incommode qu'elle puiſſe être; mais le beſoin d'agir y apporte chez les peuples des changemens. En examinant les corps de Cour, j'ai vû que l'épaulette au lieu de s'attacher audeſſus de l'épaule, l'emboîtoit au contraire, & en continuoit le moignon avec la gorge, qui par-là ſembloit avoir plus de volume & de grace. Les bourgeoiſes ne cherchant pas moins à plaire, mais obligées d'agir, rémontèrent l'épaulette

paulette au-deſſus du moignon ; comme elles s'habilloient elles-mêmes, elles ouvrirent leurs corps en-devant, mais les enfans étant habillés par ceux qui ſont chargés de leur éducation, on ne leur fit porter que les corps qui ſe laçent par derrière ; enfin on ouvrit en-devant le corps des jeunes filles parvenues à l'âge de quinze ans. Les femmes de la campagne obligées de ſe ployer en tout ſens, adoptèrent ceux qui ſe laçoient en-devant ; mais leurs occupations les contraignirent le plus ſouvent de les délacer ; c'eſt pourquoi elles ſéparèrent toute la partie antérieure du corps, de manière qu'elles l'adaptèrent & la retirèrent comme une eſpèce de couliſſe. Elles ſe piquèrent entr'elles de faire parade d'un plaſtron plus ou moins riche, mais tout l'ajuſtement n'en eſt pas moins pour elles un fardeau inutile & ſans grace.

Quand l'âge de plaire étoit paſſé chez

les Romaines, elles rejettoient, comme nos femmes cet inutile ornement ; alors elles reprenoient les longues tuniques, elles recouvroient les bras & la gorge. De même encore lorsqu'à la Cour on cesse de porter les corps, on prend une simple camisolle ou un léger corset ; & l'on couvre les épaules d'une mantille. Mais à quelqu'âge qu'on porte le corps en Cour, il est d'usage de présenter la gorge découverte. Ce n'est donc que par abus, & par une suite de faux raisonnemens, qu'on a donné aux enfans cet ajustement, qui leur est d'autant plus funeste, qu'il s'oppose à leur accroissement.



CHAPITRE IV.

Du danger des corps en général.

L'Enfance n'est point, comme on le croit, environnée de pleurs; ne la conduisez que dans le chemin qu'a tracé la nature, la gaîté l'accompagnera toujours; laissez en liberté l'enfant qui vient de naître, après quelques jours ses yeux & ses lèvres annoncent que son ame s'ouvre au plaisir; il sourit à sa mere, déja ses tendres mains s'élèvent pour la carresser. Mais si vous lui donnez des liens, vous n'entendrez que des pleurs & des cris: en vain vous vous irriterez, en vain vous menacerez, un enfant ne sait point dissimuler le malêtre; ne cherchez pas au loin la raison de ses pleurs, c'est vous-même qui les causez. Voyez le matin celui qui a été laissé en liberté pendant la nuit, il se

lève riant & ſerein comme l'aurore d'un beau jour. Le ſommeil & la liberté ont réparé ſes forces, il ſupporte un poids plus péſant d'un tiers que lorſqu'il eſt empriſonné dans ſes cruels habits. Ce ſont donc nos ſoins mal-entendus qui rendent la vie à cet âge un cercle de douleurs.

Ce ſont encore les corps, ce ſont les liens qui les précédent, qui en troublant la circulation du ſuc oſſeux, ont introduit l'uſage ridicule & dangereux d'apprendre à marcher aux enfans. Cet uſage trouble la marche de l'oſſification dont l'altération dans ces premiers momens eſt de la plus grande conſéquence. Il contribue à contourner les membres des enfans, ainſi que je l'expliquerai en parlant de la boſſe. Cette vérité n'avoit point échappé aux Anciens, c'eſt pourquoi ils propoſèrent au peuple une Divinité qui préſidoit à l'oſſification. Ils la nommèrent *Oſſilago* ; lorſque les membres

des enfans s'enkilosoient, ils conseilloient de recourir à elle, & les Prêtres préposés à son culte, indiquoient les moyens d'éloigner ces tristes infirmités.

On pourra peut-être reprocher aux anciens gouvernemens d'avoir trop employé la Religion, comme ressort principal ; c'est le plus puissant, il est vrai, pour conduire le peuple ; mais il faut prendre garde qu'il ne soit un jour détrompé, & c'est ce qu'ils avoient prévû en employant des moyens naturels qui venoient à l'appui des autres.

L'usage des corps ne trouble pas seulement la circulation du suc osseux ; mais il cause encore les plus terribles accidens. Tous les viscères sont tellement resserrés dans l'état naturel qu'ils sortent avec impétuosité par une plaie faite au bas ventre. Quel mal ne produira donc pas une nouvelle pression ? La vessie mise à la gêne, ne pourra développer ses fibres circulaires. Cet or-

gane ſans énergie, laiſſera couler involontairement le fluide qu'il contient; les viſcères refoulés produiront des hernies, & d'autant plus facilement que les parties qui pourroient s'y oppoſer, ſont plus foibles. Les nerfs preſſés, cauſeront d'horribles convulſions. Des engorgemens ſans nombre naîtront du diaphragme refoulé contre le poumon & des inteſtins, preſſés contre les gros vaiſſeaux, & contre ceux du méſentère. Le ſang chaſſé de tous côtés cherche par-tout une iſſuë, la nature perſécutée ne ſait plus où fuir, & la moindre irritation nouvelle produit ces hémorragies, ces dyſſenteries & les flux de ſang qui font périr un grand nombre de malheureux enfans.

On a ſi bien ſenti l'inconvénient des corps que le premier que l'on fait porter aux enfans au ſortir des maillots, n'eſt garni que de cordes, au lieu que les autres le ſont de baleines; mais la

dureté des corps n'eſt pas leur principal inconvénient, ils ſont dangereux, non pas tant parce qu'ils ſont durs, que parce qu'ils ſont inextenſibles & par-là gênent la reſpiration, & s'oppoſent au dévéloppement de la poitrine. Voyez l'enfant qui vient de ſatisfaire au beſoin de manger; pour qu'il puiſſe reſpirer librement, il faut ouvrir & délacer ce cruel vêtement. On eſt étonné quand on conſidére combien l'homme en ſociété, s'eſt attaché à contrarier la nature, c'eſt à la partie la plus mobile & la plus extenſible de ſon corps qu'il oppoſe le vêtement le plus dur & le moins élaſtique.

Mais déja une révolution commence, l'expérience juſtifie les avantages d'une éducation libre : pourquoi donc aſſervir encore à la plus barbare méthode, la plus belle moitié du genre humain ? O meres ! ſoyez conſéquentes, approchez du garçon affranchi de ces liens, la fille

que vous y tenez captive encore, vous verrez combien la diverſité d'habits a mis de différence entr'eux. Pourquoi l'ingénieux Auteur d'Emile, n'a-t-il pas plus inſiſté ſur l'éducation phyſique néceſſaire au beau sèxe? Que n'ai-je cette énergie d'expreſſion qui le caractériſe? J'aurois bientôt établi la réforme; car la vérité ne triomphe, que lorſqu'une bouche éloquente l'annonce.



CHAPITRE V.

Danger des corps, relativement à la respiration.

QUand nous pouvons jouir en paix, & en liberté d'un air pur & tranquille, notre âme & nos ſens s'ouvrent à la joie. Ravis, enchantés, tout reſpire en nous, il ſemble que nous puiſions à la ſource de la vie; mais réunis au ſein de nos villes, enfermés dans nos appartemens, la manie de nous aſtreindre au caprice des modes, oppoſe des obſtacles au dévéloppement de la poitrine. Nous ne reſpirons pas même en liberté l'air qui a déja perdu une partie de ſon reſſort; à peine en recevons-nous ce qu'il en faut pour ne pas ceſſer de vivre, & nous nous plaignons des fléaux qui nous oppriment dans le cours précipité de la vie!

Sans déterminer ſi l'air dans l'éco-

nomie animale sert uniquement à dilater les vaisseaux, ou à rafraichir le sang, ou enfin à lui porter le principe de la vie. Toujours est-il certain que l'être le plus robuste est celui dont la poitrine en admet le plus dans sa capacité en une inspiration naturelle. En effet, quand l'inspiration n'est pas complette, lorsqu'un nouvel air n'a pas été porté aux dernières extrêmités capillaires des bronches, on voit arriver les plus tristes accidens. Qu'un homme fort essaie de ne faire que de petites, mais fréquentes inspirations & expirations, son pouls deviendra plus fréquent, il éprouvera un mal-aise qui bientôt après sera suivi de convulsions : c'est aussi dans cet état que réduisent les corps, en bornant l'extension de la poitrine & en empêchant l'air de se porter dans les dernières extrêmités des bronches. Considérez la respiration des femmes & des enfans assujettis par ce vêtement, vous

la trouverez presque convulsive, & semblable à celle des asthmatiques. De tems en tems vous leur verrez pousser de profonds soupirs, faire de grandes inspirations ; ce sont des efforts salutaires qu'emploie la nature pour se débarrasser des obstacles qu'on lui oppose.

Le signe le plus certain de la force & de la santé, c'est que la poitrine se dilate facilement, que les expirations & les inspirations soient longues, & que le pouls soit lent & fort, même après avoir fait quelque exercice, parce qu'alors le poumon & le cœur s'emplissent, & se dégorgent en liberté : c'est pourquoi ceux qui achètent des esclaves n'ont point d'autre manière de les éprouver que de les faire courir pendant un tems limité avec une certaine vîtesse : l'esclave dont la respiration est alors la plus longue, est jugé avec raison le plus robuste, & conséquemment est le mieux vendu.

Le diaphragme eſt un muſcle qui ſépare la poitrine du bas ventre : pluſieurs Philoſophes anciens & modernes l'ont regardé comme le ſiége de l'ame & le centre de nos ſenſations favorables. Sans entrer dans aucune des raiſons favorables ou contraires à ce ſyſtême, il faut remarquer que cet organe eſt environné d'une multitude prodigieuſe de nerfs, & que lui-même en reçoit deux particuliers. Que c'eſt ſur lui que ſe porte la premiere impreſſion de nos paſſions ; que c'eſt à lui qu'il faut rapporter ce poids qu'on croit ſentir ſur l'eſtomac, lorſqu'une nouvelle affligeante vient nous ſurprendre ; les êtres mélancholiques & ſenſibles peignent vivement la douleur qu'ils y reſſentent en diſant qu'une main de fer les crampone & les déchire.

Cet important organe eſt le principal agent de la reſpiration. Immobile dans ſon centre, ſes parties latérales s'atta-

chent aux côtes; presque uni au poumon, il suit tous ses mouvemens, & forme une voûte dont la concavité répond à la poitrine: les deux lobes du poumon venant à se remplir d'air, occupent constamment plus d'espace, & le refoulent dans le bas-ventre. Bandé par cette pression, il tend à revenir sur lui-même, il refoule à son tour les deux lobes du poumon, & les force d'évacuer l'air qu'ils viennent d'admettre dans leur capacité. Les côtes à leur tour, par un mouvement indépendant du poumon & du diaphragme, concourent à développer la poitrine, & à laisser un nouvel espace au poumon pour admettre plus d'air.

Les ouvrages de l'homme ne remplissent qu'une fonction à la fois: celles du Créateur suffisent à plusieurs. Le diaphragme est encore nécessaire à la nutrition: il soutient le foie & tous les autres viscères, & par le mouvement commun dont il les entraîne, il évacue

la bile, & accelère le chile dans ses canaux. Mais lorsque des inflammations ou autres accidens viennent attaquer cet organe, & ne lui permettent point de se contracter ni de se relâcher assez pour vaquer presque tout entier à la respiration, les côtes alors y suppléent; elles sont tellement disposées, que les muscles qui occupent leur interstice, venant à se contracter, la capacité de la poitrine alors est aggrandie. Si les puissances intercostales ne suffisent pas, ou qu'elles soient tirées, d'autres muscles plus forts, & destinés pour d'autres usages, viennent prêter secours à la nature opprimée.

Une autre observation qu'il est important de faire sur le méchanisme de la respiration, c'est que les côtes viennent se terminer à un plastron qui forme le devant de la poitrine & qu'on appelle *sternum*; comme la force des côtes est oblique & latérale, elle tend à dé-

jetter en dehors ce ſternum, & l'y porteroit en effet s'il n'étoit attaché aux cartilages par des ligamens qui ſont à leur extrêmité.

Le bas de ce plaſtron s'oſſifie avec l'âge, c'eſt-là que l'on ſent la petite dépreſſion qu'on nomme vulgairement *la foſſette du cœur*, laquelle dans l'homme robuſte doit être triangulaire, peu enfoncée & largement évaſée.

Le méchaniſme de la reſpiration ainſi dévéloppé, il ſera facile de concevoir combien l'uſage des corps, qui trouble cette importante fonction, doit être contraire à notre bien-être.

Le ſternum ſe porte en avant dans l'enfance & il s'applatit dans la vieilleſſe, parce que la courbure des côtes s'accroît latéralement avec l'âge; mais la preſſion que font les corps ſur les côtés de la poitrine, empêche que cette courbure n'arrive : l'effort ſe porte donc en avant, mais un nouvel obſtacle s'y préſente, alors

la partie antérieure est refoulée en dedans & produit même dans le jeune âge les infirmités de la vieillesse : il est en effet des pthisies séniles qui ne sont produites que par l'applatissement naturel de la poitrine, & si on les voit arriver si souvent à la fleur de l'âge, il n'en faut point rechercher plus loin l'origine.

Le scrobicule du cœur, c'est-à-dire, cet espace qui est au bas du sternum doit être large & évasé pour que le diaphragme ne soit point à la gêne, mais par l'usage des corps il est retréci, il se porte en dedans, & gêne l'organe de la respiration, qui est, comme je l'ai dit, tout nerveux & tout sensible : l'extrêmité mucilagineuse du sternum, irritant par sa rentrée & l'estomac & le diaphragme, cause des vomissemens incurables, ainsi que l'atteste le célèbre Morgagni, ainsi que le constatent nombre de Mémoires donnés dans diverses Académies.

Mais

Mais qu'est-il besoin d'autorités ? Sur cent femmes attaquées de vapeurs, il y en a quatre-vingt-dix, dont le scrobicule du cœur est enfoncé & retréci. Que peuvent la Médecine, & tous les Médecins contre une mauvaise organisation? Ceux qui sont honnêtes abandonnent de tels malades. Les Empiriques avides de gain les trompent ; s'ils ne faisoient encore qu'adoucir leurs maux par de fausses espérances, & profiter avidement de leurs foiblesses ; on ne se récriroit que contre le prix qu'ils exigent pour un soulagement idéal ; mais la confiance du malade leur en inspire à eux-mêmes, elle les rend téméraires & audacieux, bientôt leur ignorance altère & rompt le fil des jours de ces êtres infortunés.

O sèxe malheureux, accablé d'infirmités, jusqu'à quand serez-vous victime du desir de nous plaire ! On rit de vos vapeurs ; ce mal est cependant un

des plus cruels ; il vous laiſſe en proie aux douleurs de l'ame & du corps. Chacun de vos organes ſouffre en détail, & la maſſe de toutes ces douleurs ſe préſente ſans ceſſe à votre eſprit, pour vous faire déteſter la vie comme le plus funeſte préſent ; par une fatalité incroyable vous craignez encore de la perdre ; tout vous refuſe de douces conſolations, vos amis s'éloignent ; ceux mêmes ſur leſquels vous comptiez le plus, inſultent par des railleries à vos douleurs : tant il ſemble que tous les malheurs s'enchaînent les uns aux autres. Je ne fais ici qu'ébaucher l'effrayant tableau de vos peines ; je connois vos douleurs ; j'ai gémi de vos maux ; malheur au cœur qui n'a jamais reſſenti que les ſiens. Je voudrois faire paſſer en votre ame la douce conſolation, mais je ne puis vous tromper, l'influence des corps a troublé l'ordre de votre organiſation ; quittez ce vête-

ment barbare, le principe de la vie qui vous anime, vous rétablira peut-être dans votre état primitif. Mais si tout espoir est perdu pour vous, intéressez-vous du moins à la félicité des races futures; que votre tendresse écarte de vos enfans, & sur-tout de vos filles, une parure qui porte sa fatale impression sur le principal organe de la vie.

Mais laissons là les raisons qui ne parlent qu'au cœur, sans convaincre le plus souvent l'esprit. Achevons de démontrer physiquement les dangers de l'usage des corps, répondons sur-tout à ces meres qui s'autorisant principalement de l'habitude, croient détruire toutes les raisons qu'on leur oppose, & prouver que les corps ne gênent point, en passant facilement leurs doigts entre cet ajustement, & la poitrine de leurs enfans.

Meres aveugles! dites-moi quelle

eſt la forme des corps dont vous vous ſervez? Ne ſont-ils pas évaſés par en-haut & pointus par leur extrêmité inférieure? Conſidérez à préſent la forme de la poitrine, elle eſt évaſée par en-bas & pointue par en-haut, forme diamètralement oppoſée au vêtement, dont je vous démontre le danger. Eſt-il donc étonnant que vous puiſſiez introduire vos doigts entre le corps & le haut de la poitrine, & pouvez-vous en conclure que l'enfant reſpire librement?

Je vous oppoſerai encore que ce n'eſt pas du haut de la poitrine que l'on reſpire. Les premières côtes ſont immobiles. Il n'y a point ſous elle de poumon; l'origine de ce viſcère ne commence qu'à la ſeconde vraie côte, & il ne ſe trouve preſque tout entier que ſous les dernières qui ſont les plus mobiles. Ce ſont elles qui doivent le plus s'étendre, & c'eſt à quoi s'oppoſent vos corps retrécis à la partie inférieure.

Pour se convaincre combien il s'en faut que l'enfant ne respire aisément dans le corps le mieux fait, mesurez sa poitrine dans l'endroit où elle est la plus évasée, après une forte inspiration, si vous trouvez à la partie intérieure du corps qui lui correspond le même contour, alors vous pouvez assurer que l'enfant respire facilement, mais c'est positivement ce que vous ne rencontrerez pas, il s'en faut quelquefois deux pouces que la mesure ne corresponde. Quels accidens ne doivent donc pas résulter d'une semblable contrainte ?

En adoptant l'usage de porter des corps, on prodigue non-seulement la vie, mais la santé qui en fait tout le prix. Le cœur mis à la gêne ne s'emplit & ne se désemplit point également ; de-là ces palpitations, cet embarras dans le torrent de la circulation. Les parties qui composent le sang, privées de cet heureux mélange que leur procure le

mouvement, ont produit mille cruelles maladies. La poitrine étant comprimée, & le corps ne lui permettant pas de se dilater suffisamment, l'inspiration ne sera pas complette; ainsi s'il faut, par exemple, que le poumon admette à chaque inspiration pour dix d'air, & que cette quantité soit nécessaire, non-seulement pour entretenir la vie, mais encore pour accroître les forces; s'il n'en admet que pour huit, il y aura donc à chaque respiration pour deux de besoin : je laisse à juger quelle foule d'accidens suivront cette dépravation : le sang sera retardé dans tous les capillaires, & surtout dans ceux du cerveau, d'où suivront des désordres dans l'intelligence : aussi les jeunes personnes qui portent habituellement des corps, sont exposées à des maux de tête, elles sont vives, inconsidérées, étourdies, volontaires, acariâtres, peu capables d'application aux choses qui exigent le jugement.

C'eſt ainſi que pour bien raiſonner de l'homme moral, il faut preſque toujours conſidérer l'homme phyſique.

Tous les malheurs dont vous menacez ceux qui portent les corps, me dira un de leurs Apologiſtes (car il s'en trouvera peut-être) n'arriveroient donc point, ſi la poitrine pouvoit ſe dévélopper toute entière ? Mais ne peut-on pas faire les corps aſſez larges pour qu'elle puiſſe ſuffiſamment s'étendre ? Je réponds d'abord qu'un tel corps ſeroit ridicule. Je ſuppoſe pour un inſtant, ce qui n'eſt pas, que la poitrine ſe dévéloppe toute entière dans un corps que l'on vient d'eſſayer à un enfant, mais chaque jour ne croît-il pas ? Et ſon accroiſſement n'eſt-il pas d'autant plus rapide, qu'il eſt plus jeune? Si nous croiſſions autant chaque année juſquà douze ans, que nous croiſſons pendant la première & la ſeconde année, nous ſerions d'une taille extraordinaire, &

même, s'il eſt permis de parler ainſi, plus que giganteſque. Puiſque l'enfant s'accroît donc chaque jour dans ſon corps, & qu'on ne change ſa priſon que lorſqu'elle ne peut plus abſolument l'enfermer; il s'enſuit que quand même cet ajuſtement ne ſeroit pas dangereux, lorſqu'on le lui donne pour la première fois, il le deviendroit bientôt. Il le deviendra, d'autant plus que la poitrine eſt l'organe qui dans l'enfant, s'accroît le plus, par proportion aux autres; puiſque cette captivité la plus petite dans celui qui vient de naître, doit par la ſuite devenir la plus grande; ainſi en accordant que les corps ne forcent pas les côtes & le ſternum à rentrer en dedans, on ne peut nier qu'ils ne s'opposent au moins au dévéloppement de ces parties. Je poſerai bientôt de quelle importance il eſt, pour un autre âge, que la poitrine ſe dévéloppe pendant l'enfance.

CHAPITRE

CHAPITRE V.

Danger des corps, relativement à la nutrition.

La respiration n'est pas la seule fonction importante qui soit gênée, la nutrition est troublée ; l'estomac, que les Anciens avoient nommé le cuisinier du corps, ne pouvant en liberté vaquer à ses opérations, change en poison les alimens les plus salutaires. Les humeurs des enfans sont naturellement visqueuses, mais si les sucs nutritifs sont mal élaborés, la viscosité n'augmentera-t-elle pas encore? Et n'est-ce pas à ce défaut d'élaboration qu'il faut rapporter le plus souvent cet engorgement des glandes que l'empirisme confond avec les scrophules.

Mais tous les maux ensemble s'accumulent lorsque l'enfant satisfait au be-

soin de manger. La faim lui dit, prends des alimens, la douleur l'arrête ; à peine a-t-il goûté quelques mêts, que son visage se boursoufle, la voix est étouffée, ses yeux sont étincelans, tout son corps éprouve la gêne la plus cruelle. Admirons ici les ressources infinies de la nature, bientôt elle n'expose plus ses besoins, l'appétit insensiblement s'éteint, l'orifice d'un grand nombre de vaisseaux se trouve fermée par la compression, la nature cède elle-même à la nécessité, elle ne demande d'alimens que relativement à ce qu'il y a d'orifices disposés à recevoir la matière nutritive ; elle sent que si elle en admettoit davantage, il résulteroit une pléthéore qui viendroit augmenter la somme des maux qu'elle éprouve.

Pour être plus convaincu de la vérité de ce que j'avance, interrogez les voyageurs, voyez le Sauvage au milieu de ses déserts, il parcourt quelquefois pendant plusieurs jours d'immenses forêts,

ſans découvrir ſa proie; l'a-t-il trouvée; il la pourſuit longtems. Que fait-il pour n'être pas importuné, même pour ne pas périr de beſoin? Il ſerre de plus en plus ſa ceinture. Un étranger m'a raconté, qu'égaré parmi les Caraïbes, expirant preſque de beſoin & de fatigue, l'un d'eux s'offrit à ſa vûe; il lui demanda du ſecours, le Sauvage lui préſente un fruit en lui diſant, que c'eſt le ſeul qui lui reſte; le voyageur le refuſe, mais le Caraïbe le force à l'accepter, en lui diſant: prends, prends, tu ne ſais pas comme moi réſiſter à la faim, je ſerrerai un peu plus ma ceinture. Cet acte généreux, en même tems qu'il nous fournit un beau trait de vertu, nous prouve que la nature ſe ménage des reſſources pour toutes les circonſtances.

L'Anatomie nous convaincra de plus en plus combien les corps s'oppoſent à la nutrition. On trouve dans pluſieurs cadavres d'enfans, & ſur-tout de jeunes

filles, auxquelles on les a fait porter; chez les uns, les côtes déprimées, chez les autres les viſcères déplacées, & chez preſque tous l'eſtomac raccourci. Qu'on me permette donc de dire ici que la peſte qui ravage & l'Aſie & l'Afrique, détruit moins d'individus, que cet ajuſtement barbare. L'enfant né au ſein des bois dans la caverne la plus profonde, eſt un être heureux, ſi vous lui comparez le vôtre enfermé dans ces baleines, dévoré par ces douleurs. Ces vains ornemens lui pèſent, il ſe flétrit comme la fleur des champs, le jour eſt la meſure de ſes maux, bientôt l'incarnat de ſes jours ſe décolore, la mort s'avance à pas lents, il la voit arriver, ſans la craindre, parce qu'il ne connoît point le charme de la vie.

CHAPITRE VI.

Danger des corps, relativement à l'accouchement.

L'Espoir de revivre en une autre partie de soi-même, fut dans d'autres siécles la douce consolation des femmes; elles aspiroient à la fécondité qui les environnoit de gloire, & craignoient la stérilité qui les couvroit d'opprobres: maintenant tout est changé; elles ne voient arriver qu'avec effroi l'instant où elles seront appellées meres, parce que notre manière de vêtir les enfans a rendu très-fréquens les accouchemens laborieux presque inconnus aux Anciens.

Le bassin est composé dans l'enfant qui vient de naître, de plusieurs pièces, qui ne se soudent ensemble que vers l'âge de trois ans. Si une fille est nouée avant

ce tems, s'il y a eu le moindre dérangement dans la marche de l'offification, alors quoiqu'on n'apperçoive aucune difformité, le bassin ordinairement n'a plus ses justes proportions; une ou deux lignes suffisent pour rendre l'accouchement impossible par les forces de la nature; ainsi une jeune fille qui paroît avoir la taille élégante, peut être mal conformée.

Le bassin plus large & plus évasé chez les filles, est le plus souvent déformé par les maillots ou les corps; c'est donc elles plutôt que les garçons qu'il faut commencer par affranchir de ces liens homicides.

Mais je suppose que le bassin soit bien conformé, les corps auront au moins déformé la poitrine. Nous avons dit dans le Chapitre premier que la poitrine des filles est plus évasée que celles des mâles, les corps conséquemment sont plus dangereux & la forcent davantage

à rentrer ou au moins à s'abaiſſer, & c'eſt parce que la poitrine des femmes eſt lèzée & plus déformée par les corps que celle des garçons, qu'elles ſont plus ſujettes aux infirmités que j'ai détaillées. Que réſultera-t-il? C'eſt que la groſſeſſe entière ſera une pénible maladie. La nature n'a fait la poitrine des femmes plus évaſée & plus courte, que pour laiſſer un eſpace ſuffiſant à l'enfant pour ſe développer ſans gêner les viſcères.

Ce n'eſt pas la partie inférieure du ventre qui doit ſeule prendre plus de volume pendant la groſſeſſe ; la partie ſupérieure doit également s'accroître, c'eſt-à-dire, celle où ſont les reins ſous les inteſtins & le foie. Voyez les animaux, ce n'eſt pas la partie ſeule où ſont logés leurs petits qui eſt la plus volumineuſe, le ventre s'accroît tout entier ; mais lorſque les côtes ont été reſſerrées par les corps, la poitrine au

lieu de s'évaſer latéralement, prend ſa direction au bas; alors les côtes déprimées, abaiſſées s'oppoſent à ce développement des viſcères, qui refoulés de tous côtés produiſent de dangereuſes compreſſions, ſur-tout contre le diaphragme qui gêne à ſon tour les poumons; la reſpiration dès-lors ne ſe fait plus librement; de-là naiſſent l'aſthme, la pthiſie, dont tant de femmes meurent après pluſieurs couches. Le ſang gêné dans ſa circulation ſe porte au cerveau, les gros vaiſſeaux comprimés cauſent des engorgemens & des apoplexies; c'eſt ce qui oblige quelques femmes à ſe faire ſaigner fréquemment pour éviter ce danger, ou celui de l'avortement. Si le ſang ne ſe porte pas au cerveau, il s'arrête aux jambes, les gonfle, & produit la dilatation des veines. Les nerfs preſſés cauſent ou la paralyſie des extrêmités, ou des vapeurs ou des convulſions; enfin les phé-

nomènes inexplicables du fluide nerveux.

Tels ſont les dangers propres à la mere ; mais il en eſt de relatifs à l'enfant. Dans les premiers jours après la conception, il n'y a dans l'organe où elle ſe fait qu'un ſimple mucilage qui de jour en jour s'organiſe & ſe conſolide. La nature environne le fœtus d'un liquide qui le comprime en tout ſens, mais s'il éprouve la preſſion d'un corps ſolide, alors l'ordre naturel eſt dérangé; la plûpart des monſtres ne viennent que de la preſſion faite par les viſcères ou par les corps qui refoulent l'enfant contre l'épine ; & ſi la compreſſion ne va pas juſqu'à déſorganiſer l'enfant, elle porte toujours atteinte à la tête qui eſt toujours très-volumineuſe ; le ſang qui aborde à cette partie ſera arrêté, quelques parties du cerveau ſeront comprimées. Que de maux ſuivront ce premier ! auſſi chez les Anciens, lorſque

les femmes devenoient grosses, elles étoient obligées de relâcher leur ceinture, elles pouvoient paroître par-tout sans s'astreindre aux habits de cérémonie; nous avons négligé ces institutions salutaires. L'enfant déja à la gêne dans le sein de sa mere, éprouve des maladies avant que de naître, les maillots & les corps accroîtront cette première dépravation physique : trop heureux encore si l'éducation morale n'achève totalement sa perte.

Mais c'est souvent trop tard qu'on reconnoît le danger des corps; en vain les meres pendant la grossesse s'affranchissent de toute gêne, l'impression funeste a été faite sur les organes, lorsqu'ils étoient mous & flexibles, elle ne s'effacera jamais. La marque d'une ligature faite sur un jeune arbre reste toujours imprimée.

Notre feue Reine de France, que les infortunés regrettent comme une mere

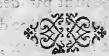
bienfaisante, peut être citée pour exemple de ce que j'avance ses côtes furent trouvées à l'ouverture de son corps concaves, au lieu d'être convexes ; quelques-unes appuyoient sur le foie & y avoient porté une profonde impression ; aussi le sang refoulé au cerveau avoit ossifié plusieurs parties membraneuses. J'ai ouvert plusieurs cadavres de malheureuses femmes de travail ; quoiqu'on leur donne de bonne heure la liberté, comme les plus fortes impressions se font dans les premières années, j'en ai trouvé dont les côtes étoient concaves au lieu d'être convexes ; j'en ai vu dont les vraies côtes descendoient jusqu'aux reins, & dont la côte flottante étoit plongée dans le petit bassin. Madame la Comtesse de *** à qui les corps avoient causé un semblable accident, éprouva une maladie qui a présenté des phénomènes bien singuliers à cause de la pression que faisoit une fausse côte descendue dans le petit baf-

fin, laquelle comprimoit les nerfs qu'il renferme.

M. Winslow dans un Mémoire donné à l'Académie, parle d'une hydropisie particulière aux femmes qui font usage des corps, & dont le siége est entre les muscles du bas ventre. Lower nous peint la pthisie comme une suite de ligatures. Les crachemens de sang, ainsi qu'il nous l'apprend, sont incurables, si l'on ne laisse la poitrine en liberté. Schneider nous peint les filles de Milan sujettes à cette terrible maladie par leur manière de se vêtir. Les meres les plus tendres se refusent quelquefois à nourrir leurs enfans, parce qu'elles en sont empêchées par la douleur & par mille accidens qui ont pour cause la rentrée des mammelons que les corps ont déformés, les mammelles n'étant pas suffisamment développées; lorsque dans l'accouchement le lait vient à s'y porter, il les trouve obstruées, il cause d'horribles douleurs,

des ruptures, des suppurations, les conduits lactifères pressés après l'accouchement ne permettent plus au lait de s'échapper ; il s'aigrit, & donne naissance au vice cancéreux. Sur cent cancères, dit le sçavant Astruc, il y en a quatre-vingt-dix qui ne connoissent point d'autres causes que la pression des corps.

En voyant s'élever nos enfans ne bornons donc point nos yeux au moment présent ; voyons-les dans l'avenir donner le jour à leurs descendans. Tous les êtres ici-bas en cédant à la nécessité parcourent le cercle de leurs perfections, l'homme seul en bravant les loix qu'elle impose, viole l'harmonie des rapports, & semble en propageant son espèce propager ses malheurs.



CHAPITRE VII.

Combien les corps nuisent à la beauté.

UN Statuaire qui vient d'animer le marbre, s'il ne jette au loin le ciseau, carresse trop son ouvrage, & substitue à des formes nobles & hardies des traits délicats, mais froids & gênés. Un cultivateur en voulant accélerer les productions de son domaine, voit des fleurs décolorées & flétries, presque au même instant qu'elles viennent d'éclore, ses arbres trop élagués perdent de leur ornement & de leur fécondité. Tel est l'image de ces êtres, qui cherchant à fixer près d'eux la beauté, s'opposent à son développement par des soins trop multipliés & souvent même destructeurs. C'est ainsi que nos maillots, nos corps, & toutes nos ligatures changent la forme naturelle de différentes parties, soit en

s'oppofant aux divers mouvemens néceffaires à leur accroiffement, foit en gênant la circulation du fang ou celle de la lymphe, & en troublant l'harmonie & l'union des élémens qui les compofent.

Si l'homme l'emporte fur tous les êtres par la raifon, il ne l'emporte pas moins par l'admirable ftructure de nos organes. Dans l'état de nature, il n'eft peut-être pas le plus fort des animaux, mais il n'en craint aucun, parce qu'il eft le plus adroit. En eft-il un feul en effet qui fe ploie en autant de manières & avec autant d'agilité? Ces graces que nous allons admirer au théâtre, ces talens qui ne s'acquièrent qu'avec tant de foins & de travaux, ne font que des imitations gênées de celles qui nous font naturelles, lorfque nos organes ont été exercés & dévéloppés en liberté; nos habits arrêtent le jeu de notre admirable machine, & nos mufcles fans

force & ſans élaſticité, parce qu'ils ſont reſtés oiſifs, deviennent incapables de remplir leurs fonctions. Voyez un enfant emprisonné dans ſon corps, on diroit qu'il n'eſt compoſé que de deux pièces, dont la plus maſſive eſt ſoutenue ſur deux pivots. L'articulation de ſes cuiſſes, qui ſeule eſt mobile, ne lui permet de parcourir en avant que quelques dégrés d'un cercle, dont ſon corps ſeroit conſidéré comme le diamètre. Il n'eſt aucune des figures de bois dont on l'anime, qui n'exécute plus de mouvemens que lui. Peut-on ainſi contrarier la nature & corrompre ſes bienfaits? C'eſt donc en vain que cette mere prévoyante a diviſé la colonne vertèbrale en vingt-quatre parties, dont chacune peut exécuter des mouvemens divers. C'eſt donc en vain qu'avec un art enchanteur elle a multiplié les puiſſances qui ſervent à la mouvoir pour en fixer une partie, tandis que d'autres ſeroient

en action. C'eſt donc envain que pour élever tout l'édifice humain, elle a ployé cette même colonne en des arcs différens. Oui, il eſt impoſſible, lorſqu'on a étudié la ſtructure & le méchaniſme admirable de ces parties, de n'être pas indigné contre l'homme même. Semblable à un vil manœuvre qui renverſeroit un édifice non moins ſolide que ſuperbe, en cherchant à l'étayer ; l'homme combat la nature en croyant l'embellir & la fortifier.

Ce que je dis paroîtra plus ſenſible, ſi en parcourant les différentes parties de l'Europe, nous conſidérons les difformités qui ne reconnoiſſent d'autre cauſe que la gêne où les mettent nos liens.

La gorge eſt le plus bel ornement des femmes, je laiſſe aux Peintres de la volupté de nous en détailler les appas, je n'examinerai que la difformité que lui donnent les corps par la compreſſion qu'ils y font : ils empêchent le déve-

loppement des glandes qui la compoſent nonobſtant les canaux qui y vont porter le ſuc nourricier ; la gorge ainſi privée du fluide nutritif perd ſon volume & cette élaſticité vitale qui en fait le charme le plus ſéduiſant. J'ai dit en parlant du danger des corps relativement à l'accouchement, quels accidens terribles réſultent de leur compreſſion ſur le ſein ; j'expliquerai au Chapitre premier de la troiſième Partie pourquoi un des deux ſeins eſt ordinairement plus volumineux que l'autre.

Il paroît que les femmes ſe ſont déja apperçu combien les corps ſont contraires au développement du ſein ; une mere curieuſe de la gorge de ſa fille, a grand ſoin de ne lui faire porter que des corps dont l'épaulette eſt abbatue ; mais c'eſt remédier à un inconvénient par un autre : car la compreſſion eſt alors portée ſur les bras, qui obligés d'être toujours reſſerrés des deux côtés

de la poitrine, ne laissent en liberté que la partie où s'attache la main. Les Dames Angloises ont senti cet inconvénient, c'est pourquoi elles ont supprimé l'épaulette; par-là elles ont laissé l'épaule en liberté: difformité de moins. Mais qu'il en reste d'autres!

Une main blanche, un bras bien arrondi, sont l'objet des desirs de toutes les femmes: par la compression que font les corps sous l'aisselle, le sang est retenu dans ces parties, & les colore d'un violet hideux, les nerfs sont pressés, les vaisseaux distendus, & une main blanche & potelée se transforme en une main bouffie. Que feront à cette difformité les pâtes & les parfums? Qui est-ce qui n'a pas vu les jeunes Demoiselles se disputer entr'elles à qui pourra présenter la plus belle main; elles se gardent bien de la montrer telle qu'elle est naturellement, mais elles levent les bras en l'air, pour faire évacuer le sang

qui les bouffit & les colore d'une manière désagréable, & alors elles présentent des mains blanches & jolies. Sans s'amuser à ces jeux, ne sont-elles pas souvent obligées de répéter cette attitude, pour obvier à des engourdissemens douloureux causés par l'engorgement du sang qu'occasionne la compression qui est faite sous l'aisselle; aussi les Angloises qui ont renoncé à l'épaulette ont ordinairement les bras plus blancs, mieux arrondis, & la main plus potelée que les Françoises.

Les épaules ne sont pas moins les victimes des corps que les bras. Forcées de se déjetter en arrière, elles font croiser tellement les omoplates l'une sur l'autre, que l'on introduiroit deux doigts dans le creux qu'ils forment sur la colonne vertébrale. Sans doute il est beau de voir les épaules portées naturellement en dehors, parce que cette conformation est la suite de la largeur de

la poitrine ; mais n'eſt-il pas ridicule de retrécir la poitrine, & de vouloir obtenir ce qui n'eſt que l'effet de ſon élargiſſement : auſſi qu'arrive-t-il alors ? C'eſt que les clavicules ſont pouſſées en avant par les omoplates qui ſe portent trop en arrière, & qu'on voit ces hideuſes foſſettes qu'on a cherché avec raiſon à ridiculiſer par le nom de ſalières. Vous ne le verrez point dans ceux dont les bras ne ſont portés en arrière, que parce que la poitrine eſt large ; vous ne le verrez pas même chez les autres, quand leurs bras ſeroit en poſition naturelle ; poſition qui n'eſt agréable, j'en conviens, que lorſque la poitrine eſt évaſée. Mais ce n'eſt jamais qu'aux dépens de la ſanté, ou tout au moins ce n'eſt que ridiculement que l'on cherche une beauté qui n'eſt pas naturelle. Les bras jettés en arrière ne laiſſent agir que l'avant-bras, lequel n'étant pas aſſez long, ne laiſſe agir à

ſon tour que le bout des mains que les femmes affectent encore ridiculement de croiſer en devant. Eſt-ce donc là ce qu'elles appellent des charmes & des grâces ?

Si le corps produit tant de difformités par ſon extrêmité ſupérieure, il n'en produit pas moins par l'extrêmité inférieure. Les femmes qui font porter à leurs filles, ou qui portent elles-mêmes cet habillement barbare, n'ont jamais vu ſans doute le bourlet hideux qu'il trace à la partie inférieure du ventre ; rien de plus affreux que la forme que préſente un enfant couvert de ce ſeul vêtement : forme plus barbare encore, ſans parler de ſes dangers chez les femmes qui ont de l'embonpoint, & ce ſont ordinairement elles qui l'adoptent avec le plus de fureur ; car il n'eſt point de torture que les femmes n'endurent pour acquérir ces grâces apparentes qu'elles ont cru découvrir dans les corps,

tant eſt grand chez elles le deſir de recevoir les hommages qu'on rend à la beauté. Il n'eſt pas rare de voir des femmes éprouver des anxiétés lorſqu'elles ſe mettent en preſſe dans ce vêtement ſolide. Cruelles envers elles-mêmes lorſque la foibleſſe eſt paſſée, elles ordonnent & ſe ſoumettent à la torture, & enfin après pluſieurs évanouiſſemens, liées & garottées comme les autres femmes, elles n'ont pas acquis une grande beauté qui les diſtingue. O sèxe! qui deſirez tant la beauté, apprenez donc à la connoître! vous vous égarez en ne la cherchant que dans le caprice des modes & des uſages : ce n'eſt point par eux que vous charmerez les cœurs; toute la gêne où vous vous mettrez, ne ſervira qu'à dévoiler davantage une affectionqui aliène ceux que vous cherchez à captiver, & qui vous couvre de ridicule aux yeux du Sage. Recherchez plutôt ce qui vous convient à chacune.

L'uniformité déplaît. Quel charme auroit un parterre dont les fleurs ne seroient point variées ? Pourquoi vouloir en un âge raisonnable paroître de grands enfans ? Pourquoi celle qui reçût de l'embonpoint, affecte-t-elle une taille qui la dépare ? Il est des charmes pour les uns & pour les autres ; mais sans cesse asservies à l'imitation, vous n'êtes plus vous-mêmes. Pourquoi donc renoncer à vos charmes pour n'être que des copies ridicules d'un modèle imaginaire ?

On a cru au moyen du corps donner aux jeunes Demoiselles un port noble & majestueux ; elles sont droites, il est vrai, lorsqu'elles le portent, & je crois voir alors un aplomb avec lequel on va tracer une ligne perpendiculaire ; mais lorsque le soir elles viennent à le quitter, ou lorsqu'en parure négligée, elles ne le portent plus, c'est alors qu'elles se courbent, d'autant plus qu'on les a forcées à se tenir droites par le moyen

de

de cette cuiraſſe, il n'en eſt même alors aucune qui ne ſoit voûtée. J'en expoſerai dans la troiſième Partie la cauſe naturelle, & j'indiquerai le moyen d'y remédier.

Enfin je demanderai aux femmes quelles graces elles trouvent dans un ajuſtement liſſe & poli qui n'offre aucune forme naturelle, qui n'a jamais pû être introduit que par la laideur, afin de cacher ſes difformités? Quelle eſt donc la beauté de ce plaſtron ferme & maſſif? Quelles poſitions agréables peut prendre une femme ainſi cuiraſſée? Un air négligé ſied bien mieux à la beauté; le charme eſt d'autant plus puiſſant qu'il ſemble plus naturel. Un déſordre heureux ſéduit bien davantage. La femme qui veut captiver ſon amant ne l'attend point avec ce ridicule ornement, elle donne plus de naturel à ſon maintien.

Les robes françoiſes qui ne croiſent

point en devant, & les corps ont concouru sans doute à faire oublier aux femmes le plus puissant de leurs charmes, je veux parler de cette voûte admirable qu'on apperçoit sous le sein quand il est naturellement élevé, & que les ajustemens sont croisés en dessous. Quand les Actrices portent des robes de costume croisées en devant, & qu'alors elles n'ont qu'un simple corset, on voit tout le moëlleux de cette forme qui est d'autant plus charmante, que la poitrine est plus évasée, c'est alors que la taille semble galante & légère. On ne vante tant celles des Orientales, que parce que leur poitrine plus évasée, leur gorge plus haute, font paroître le reste du corps plus retréci; leurs ceintures font une compression légère qui concourt à leur donner cette finesse & cette variété de forme que nous trouvons si séduisante au théâtre. Mais par les corps on fait descendre les côtes en

bas. La poitrine & le ventre ſe confondent, & la région des hanches qui doit paroître évaſée, eſt ridiculement retrécie.

La nature, pour des raiſons qu'il eſt facile de ſaiſir, a différemment conſtituée la taille de l'un & de l'autre sèxe. Chez l'homme la partie du ventre qui eſt au-deſſous de la poitrine eſt large, & la partie inférieure ainſi que le baſſin ſont plus retrécis. La conformation des femmes eſt oppoſée, car l'abdomen eſt retréci à la partie ſupérieure, & c'eſt-là proprement ce qui doit conſtituer l'élégance & la fineſſe de la taille, tandis que le ventre ainſi que le baſſin ſont plus évaſés à la partie inférieure. Ces différences eſſentielles conſtituent des beautés propres à chaque sèxe. On ne devroit donc adopter les parures & les ornemens qu'après avoir conſidéré les formes & les proportions; l'art alors, loin de contrarier la nature, ne feroit que lui prêter de nouveaux charmes.

Je n'insisterai point sur l'immodestie des corps ; mais sans m'ériger en censeur des mœurs, ne puis-je pas répéter aux femmes que la modestie & la pudeur sont le plus bel ornement de l'amour. Les Courtisanes en Asie ne se voilent que pour charmer & séduire davantage ; par-là elles aiguisent l'imagination, & font naître plus de desirs que celles dont l'immodestie de leur ajustement met le public en possession de presque tous leurs charmes, & ne laissent qu'un peu de terrein à désirer. On m'accusera peut-être de donner des conseils de coquetterie, mais ils ne sont point dangereux ; j'engage les femmes à faire naître les désirs sans allarmer la pudeur ; il faut laisser à l'imagination des charmes à deviner, plutôt que de les lui offrir. L'habit des femmes Turques est le plus modeste, & en même tems le plus charmant, parce qu'il offre la forme des contours. Ce

n'eſt que pour ſéduire davantage, que les Peintres & les Sculpteurs étudient avec tant de ſoin, la manière enchantereſſe de préſenter à la pudeur les formes les plus charmantes à la faveur d'une modeſte draperie. Tout concourt donc à engager les femmes à bannir un vêtement qui leur ravit la ſanté, & ne leur donne que des difformités & des ridicules.



CHAPITRE VIII.

Recherches sur les causes qui ont pû concourir à établir l'usage des corps.

Les opinions les plus opposées ont toujours trouvé des partisans, parce que celles qui s'éloignent le plus de la vérité, ont avec elle des rapports dont un jugement faux tire souvent des conséquences erronées, c'est ainsi qu'on donne souvent lieu à mille abus, en croyant introduire un avantage. C'est ainsi que séduits par de fausses apparences, des Médecins ont conseillé l'usage des corps. Ils ont crû pouvoir s'étayer de l'expérience, & l'opposer aux prédictions funestes de leurs adversaires; mais ils ont fait un faux raisonnement; car quand même il n'y auroit pas un aussi grand nombre de victimes des corps qu'il y en a en effet, il ne s'ensuivroit pas que

ce vêtement n'eſt pas dangereux. S'il produit un grand nombre de difformités, n'eſt-ce pas une erreur de dire qu'il ne nuiſe pas ? N'en eſt-ce pas une plus grande de dire qu'il ne puiſſe pas nuire ? Et enfin n'eſt-ce pas le comble de la folie que de le conſeiller pour réparer des déſordres que lui-même produit ? Mais recherchons pourquoi tout dangereux qu'eſt ce vêtement, il ne l'eſt pas autant qu'il ſemble devoir l'être.

Le premier effet des ligatures eſt de s'oppoſer au cours des fluides. Si la nature n'abondoit en reſſources, la circulation retardée, cauſeroit les plus funeſtes déſordres. Mais l'enfant lié, garotté, éprouvant le ſentiment de la douleur, s'irrite, pouſſe des cris aigus, précipite ſes expirations & ſes inſpirations ; à ce moyen le ſang retardé par ſes liens eſt accéléré par ſes cris ; il ſe fait une compenſation entre la circulation rallentie & la circulation accé-

lerée, ce qui remet les choſes en état preſque relatif à l'état naturel.

Mais ſi l'enfant eût été libre, il eût dévéloppé ſes organes en s'égayant, en s'agitant & ſe joüant ſans ceſſe. Enfermé dans ſes liens, il ne les développe que par ſes cris. La nature ne lui offroit que des plaiſirs, l'homme les détruit, fait naître les pleurs, & encore il oſe attribuer à ſon ignorance orgueilleuſe l'honneur du triomphe. Il ne voit pas que la nature a vaincu ſes efforts: perſécutée, pourſuivie, elle a pris le chemin de la douleur, & elle eſt arrivée par les larmes au but où elle vouloit nous conduire par la voie des plaiſirs. Ce ſont de ſemblables ſuccès qui tous les jours en impoſent à la multitude, & qui couvrent de gloire ceux même qu'ils devroient accabler de honte.

Quoique beaucoup d'enfans ſoient victimes des corps, on peut rendre rai-

ſon pourquoi d'autres ſe ſouſtraient à ces dangers.

La plûpart reſtant longtems couchés, & pendant le peu de tems qu'ils ſont levés, ils ne ſont quelquefois pas plus de ſept à huit heures dans leurs corps; ainſi s'il faut à la nature huit heures pour réparer le tort fait par la compreſſion pendant les huit autres, il en reſte huit encore pour croître & ſe fortifier. Mais qu'arrive-t-il? C'eſt que l'enfant n'a que le tiers des forces qu'il auroit ſi on le laiſſoit en liberté; auſſi ne voyez-vous pas les enfans élevés ſans corps & ſans maillots beaucoup plus forts à un an que les autres à trois. Survient-il quelque maladie, on n'accuſe que la cauſe qui a manifeſté le déſordre, & l'on ne recherche pas la plus éloignée, qui ſeule a produit tous les maux.

Enfin les corps ſont d'autant plus dangereux, qu'ils cauſent des déſordres qui ne ſe manifeſtent que dans un âge

avancé : on ne les porte plus alors, & l'on ne ſonge guères à leur attribuer les infirmités dont on eſt accablé. Ils bornent, comme je l'ai dit, l'extenſion de la poitrine, mais on n'y fait aucune attention chez les enfans, parce qu'il ne réſulte pas de cet inconvénient des dangers qui ſe manifeſtent à cet âge dans leur œconomie animale. Si on bornoit également les inſpirations & les expirations d'un adulte, il en réſulteroit les plus terribles déſordres. Recherchons donc la cauſe de ces différences, & voyons les concluſions qui doivent naturellement en réſulter.

Preſque tout l'air que reſpire un adulte, eſt néceſſaire pour lui conſerver la vie : privé d'une partie, il meurt ou s'affoiblit. Les vieux animaux périſſent en peu de tems, lorſqu'on les met ſous le récipient de la machine Pneumatique, & que l'on fait le vuide ; mais les jeunes animaux réſiſtent plus longtems

à cette expérience. On peut ſans cauſer de grands inconvéniens, borner le développement de leur poitrine. Un jeune animal reſpire donc plus d'air qu'il ne lui en faut poſitivement pour vivre. La capacité de la poitrine doit, ſelon l'ordre de la nature, s'accroître & ſe développer par proportion plus que les autres; mais ſi dans l'enfance on s'eſt oppoſé à ce développement, lorſque dans un autre âge la nature en aura beſoin pour admettre la quantité d'air néceſſaire alors toute entière à la vie, ſi l'organe n'eſt pas aſſez ample, vous verrez arriver les plus terribles déſordres. C'eſt alors que paroîtra cette pthiſie ſéche que les Anciens comparoient à un incendie d'autant plus terrible, que le feu pénétroit des parties plus ſolides. C'eſt à cette conformation vicieuſe de poitrine tranſmiſe le plus ſouvent par la génération, & accrue par nos vêtemens, qu'il faut attribuer le dévelop-

pement de ces pthiſies héréditaires qui ſe manifeſtent à l'âge où tout l'accroiſſement eſt pris.

C'eſt envain qu'on viendroit alléguer ici les expériences de Pitcarne, par leſquelles il a démontré que les femmes n'avoient pas beſoin, pour vivre, d'autant d'air que l'homme. Ce n'eſt qu'une ſuite de ce que leur tempérament eſt plus humide, & de ce que leur poitrine a moins de capacité que celle de l'homme, mais il ne s'enſuit pas que l'on puiſſe borner ſans danger l'évaſement de cet organe.

On m'oppoſera ſans doute qu'il eſt des femmes qui jouiſſent d'une ſanté robuſte quoiqu'elles aient toujours porté des corps. Les exemples qu'on pourroit citer ne ſont certainement pas en grand nombre; mais ne pourroit-on pas aſſurer que telle femme qui ſe porte bien, après avoir fait uſage de cet ajuſtement, eût été bien plus ro-

buste, si elle ne s'y fût pas assujettie? Pouvez-vous assurer que la poitrine n'a pas été bornée; & que savez-vous si cet organe plus développé n'eût pas permis à l'individu de parcourir une plus longue carrière? Connoissez-vous le terme que la nature a mis à la vie? Pour moi je suis persuadé que l'homme peut par des soins en reculer les limites. Examinez la poitrine de tous ceux qui sont parvenus à un âge très-avancé, vous la trouverez large & bien développée. Je crois même qu'après une grande observation on parviendroit, en considérant cet organe, à établir une proportion, entre la capacité de cet organe & la durée de la vie.

Si ce vêtement étoit autrefois moins dangereux pour les femmes, c'est qu'elles ne le prenoient qu'à l'âge de puberté, lorsque la poitrine avoit acquis presque tout son développement.

Il eſt étonnant quelle réſiſtance oppoſent à cet âge les côtes. Dans le plus affreux des ſupplices, les boureaux ne peuvent parvenir à les rompre, quelques efforts qu'ils employent. On rapporte nombre d'obſervations par leſquelles il eſt conſtant que des chariots ont paſſé ſur la poitrine ſans fracturer les côtes ; mais ce que ne font point les forces les plus grandes, les compreſſions continuées l'obtiennent, puiſqu'elles obligent à rentrer en dedans les côtes qui ſe portent en dehors, puiſqu'elles les forcent à deſcendre dans la moitié du baſſin. Peut-on, d'après de ſemblables faits, vanter l'utilité & la bonne grace de cet ajuſtement ?

Enfin, ceux qui cherchent à établir l'uſage des corps, croient avoir triomphé, quand, appuyés ſur l'expérience, ils viennent nous oppoſer que les fem-

mes qui portent des corps ne peuvent respirer lorsqu'elles ne les portent plus. J'ai pendant longtems révoqué le fait en doute, mais j'en ai trouvé la cause dans les corps eux-mêmes, & je le démontrerai dans la troisième Partie.

On a remarqué que les enfans sont voûtés quand on les laisse quelques momens sans cet ajustement, & de-là on a conclu qu'il falloit le leur faire porter sans cesse. Mais voyez ceux qui n'en portent jamais, sont-ils voûtés de même? Parce que les enfans qui portent des corps sont courbés, faut-il en conclure qu'il faille leur en faire porter toujours? C'est vouloir apporter au mal la cause même qui le produit. On s'arrête en chemin; il faudroit aller plus loin, & chercher pourquoi l'enfant se ploie. Le méchanisme par lequel cette difformité arrive n'est pas

moins curieux qu'intéressant. J'en exposerai dans la troisiéme Partie la cause, & je proposerai les moyens d'y remédier.

Fin de la seconde Partie.

RECHERCHES



RECHERCHES
SUR LES HABILLEMENS
DES FEMMES ET DES ENFANS.

TROISIÉME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Examen de quelques conformations vicieuses causées par les vêtemens.

SOus les plus heureux des climats nous sommes le peuple le plus accablé d'infirmités, & nos habits doivent tenir le premier rang parmi la multitude des causes qui ont concouru à nous faire dégénérer de la vigueur

de nos ancêtres. En effet, nos premiers vêtemens troublent & vicient tellement l'organiſation & ſur-tout celle de la poitrine, que pluſieurs peuples, & ſur-tout les Turcs, reconnoiſſent à la ſeule vûe ou à la ſimple démarche ceux qui ont été élevés ſelon notre dangereuſe méthode. Parcourez les trois plus grandes parties du monde, vous verrez qu'on n'y connoît preſque point la difformité de la boſſe ſi commune en Angleterre, bien plus commune encore en France.

Mais en démontrant la néceſſité d'habiller autrement les enfans de l'un & de l'autre sèxe, c'eſt ne travailler que pour les générations futures. N'eſt-il donc pas du devoir de celui qui ſe conſacre à l'utilité publique, de chercher à procurer quelques ſecours aux victimes des abus qu'il cherche à réformer? Pour parvenir à l'un & à l'autre but, expoſons par quel méchaniſme, l'épine acquiert des courbures qui lui ſont na-

turelles. Considérons les moyens qu'emploie la nature pour faire ce développement ; & de ces connoissances procéderont celles qui serviront à rentrer dans l'ordre établi par une sagesse infinie.

La colonne vertèbrale de l'enfant qui vient de naître est ployée toute entière en un seul arc, mais avec l'âge cette forme est changée ; trois courbures différentes y sont substituées. La première est formée par les sept premières vertèbres supérieures qui, se portant en avant, forment un arc dont la convexité est à la partie antérieure du col, sans doute pour donner appui au conduit qui porte l'air dans les poumons à celui qui porte les alimens dans l'estomac, ainsi qu'aux gros vaisseaux qui montent au cerveau ou qui en reviennent. Cette courbure sert encore à donner à la tête cette position gracieuse & noble qui distingue l'homme de tous les

autres animaux. Sans elle la tête feroit portée trop en arrière, ou par fon poids elle retomberoit fur la poitrine.

Les vertèbres du dos qui font au nombre de douze, prennent une courbure oppofée à celle du col. Elles deviennent convexes du côté du dos, & concave du côté de la poitrine, dont la capacité par ce moyen étant aggrandie, permet aux poumons de fe développer en liberté, au cœur de jouir de l'efpace néceffaire pour fes battemens, & au diaphragme de vaquer librement à la vie.

Enfin les vertèbres des lombes forment un arc oppofé à celui qui vient d'être décrit, & femblable à celui du col. A mefure que cet arc porte fa convexité en avant, il force les vifcères à fe porter fur les côtés. Le foie qui ceffe prefque de s'accroître & dont les proportions font changées, fe divife de plus en plus, & fe fent de moins en

moins à la partie antérieure du ventre. Il remontre, pour ainsi dire, & s'enfonce dans des cavités que forment les côtes par leur courbures latérales, & que l'on nomme hypocondres. Mais nous avons déja expliqué par quel méchanisme le ventre volumineux dans l'enfance change de proportion, & nous avons démontré quelle est la double barbarie de borner en même tems le bas de la poitrine des enfans.

La convexité que forme les vertèbres des lombes est bien plus sensible chez les femmes que chez les hommes. Les Peintres ne manquent jamais d'exprimer chez les femmes ce contour agréable par lequel la taille du sèxe différe de la nôtre. On découvre encore dans cette structure mille avantages qu'il seroit trop long de détailler.

Enfin la colonne toute entière est appuyée sur un os volumineux qui lui sert de base, & lorsqu'elle est parvenue à

ſon accroiſſement, ſes différens arcs peuvent être exprimés par la figure d'une S, figure bien oppoſée à celle qu'on cherche à lui donner au moyen des corps.

Ces différentes courbures conſtituent la beauté, ce ſont elles qui donnent à l'homme ces contours variés qui lui aſſurent par ſon adreſſe & ſa majeſté, l'empire ſur tous les animaux. Par cette ſtructure, ſans que la beauté ſoit altérée, l'homme peut porter d'énormes fardeaux; les forces ſont diviſées & la gravité produit des effets moins ſenſibles. Je ne fais qu'indiquer quelques uſages: car quel eſt l'homme qui puiſſe les connoître tous. Si ceux qui étudient l'économie animale, tombent ſi ſouvent dans l'erreur, c'eſt qu'étant peu pénétrés des merveilles de la nature ils ne lui ſuppoſent qu'un but, tandis qu'elle en a mille à la fois, & qu'elle arrive à tous par une voie ſi ſimple qu'on a

peine à le croire, même en le voyant; de cette ſimplicité émanent tant davantages, que l'eſprit le plus vaſte ne peut en embraſſer l'infinité. Quelle eſt donc la folie de ceux qui croient avoir approfondi tous les ſecrets de la nature & connoître tous ſes deſſeins? Ils ſont plus inſenſés ſans doute que celui qui croiroit avoir épuiſé l'Océan, parce qu'il lui auroit dérobé quelques gouttes d'eau.

Si l'on ne peut voir ſans admiration les avantages infinis que l'homme retire de la conformation de l'épine, quel enchantement lorſqu'on en apperçoit le méchaniſme? Ces différentes courbures dépendent des différens points où ces vertèbres commencent à s'oſſifier; car ſelon leur ſituation, les unes s'accroiſſent latéralement, d'autres poſtérieurement, & cet accroiſſement dépend de la cauſe la plus ſimple, c'eſt de la ſituation de différens vaiſſeaux ſanguins.

Je ne fais ici qu'indiquer ce méchanifme pour donner une idée des merveilles & des bienfaits de la nature. Admirez donc avce moi fes foins infinis! Repofez-vous fur elle, & ne troublez pas témérairement fes travaux admirables! Que fes moyens font fublimes! Leur étude offre un vafte champ de merveilles. Peut-on nier d'après leur examen l'exiftence d'une Sageffe infinie qui met en jeu tous ces refforts? Lorfque par des liens on empêche les fucs de fe diftribuer à l'épine, felon l'ordre établi, les mufcles qui fervent à l'affermir font affoiblis; le mal va quelquefois plus loin, on voit naître des nodofités, des boffes & autres difformités. Les différentes portions de l'épine changent leur courbure. Ce qui étoit concave devient convexe, ou bien les courbures naturelles prennent plus d'intenfité, le dos s'arrondit davantage & le ventre pointille: car il y a prefque toujours léfion

en deux endroits. Si l'épine eſt forcée ſur les côtés, elle ſe déjette latéralement; ſi les côtes ſont comprimées elles portent le ſternum en avant. J'ai déja expoſé comment les maillots cauſent le plus ſouvent ces difformités, ſoit par la fauſſe poſition dans laquelle on met les enfans, ſoit par les efforts qu'ils font pour ſe débarraſſer de leurs langes. Conſidérons donc les autres cauſes de ces déſordres.

La méthode ridicule d'apprendre à marcher aux enfans n'eſt pas une des cauſes les moins ordinaires des torſions de l'épine & des jambes. Il en eſt, dit M. Rouſſeau, qui marchent mal toute leur vie, parce qu'on leur a appris à marcher.

Examinons donc les moyens qu'on emploie & prouvons qu'ils ſont dangereux. Lorſqu'on inſtruit les enfans à marcher on les ſoutient avec des liſières qui s'attachent au haut de leurs corps;

mais pour éviter les douleurs que leur causeroit la compression, ils s'abandonnent sur leur cuirasse, ils se précipitent en avant, élèvent les épaules, contournent la poitrine, & courbent le dos. Après plusieurs années lorsqu'on les livre à eux-mêmes, ils sont obligés de faire un nouvel apprentissage : leur corps a toujours formé un angle avec leurs jambes; la situation perpendiculaire & naturelle leur est étrangère ; il leur faut placer dans la région du bassin le centre de gravité qu'ils plaçoient à la poitrine : aussi un enfant qui devoit marcher à cinq ou six mois, s'il eût été bien élevé, marche à peine à cinq à six ans ; & comme une habitude est d'autant plus dangereuse qu'elle a été contractée dans un âge plus tendre, l'enfant n'est jamais droit sur ses jambes, il trébuche à la moindre rencontre, & tombe massivement, parce qu'il ne peut changer précipitamment le centre de gra-

vité. Les bourrelets lui deviennent néceſſaires, tandis qu'ils ſont inutiles à celui qui n'a jamais porté de vêtemens génans, parce qu'il évite par ſon adreſſe, ſon agilité & ſa légereté, ſinon la chûte, au moins le danger.

Cette méthode d'apprendre à marcher aux enfans, déja dangereuſe par elle-même, le devient encore bien davantage par l'habitude où l'on eſt de la mettre principalement en uſage dans le tems de la dentition ; la fiévre qui s'allume alors devroit cependant aſſez indiquer que la nature vaque avec peine à la ſécrétion importante du principe terteux. Tous les vaiſſeaux ſanguins qui ſe portent aux os ſont tellement engorgés, que les os prennent une couleur rougeâtre, & qu'ils deviennent mols & flexibles par l'abondance du liquide qui s'y porte. La pléthore qui éxiſte, cauſe quelquefois des convulſions & le plus ſouvent une diarrhée, qui eſt un moyen

dont la nature se sert avec avantage. L'enfant souffre, il pleure, il crie : la nourrice attendrie cherche à le calmer; elle le promène, le soutient, ou plutôt le traîne : l'enfant se refuse à ces soins; en proie à sa douleur, il s'abandonne à toute sa pesanteur. Les os de ses jambes qui sont presque dans un état de ramollissement par la grande quantité de sang qui y aborde, se courbent en différens arcs. C'est donc à tort que l'on s'en prend à la nourrice & qu'on impute à sa négligence le malheur de l'enfant. Cette difformité n'est précisément que le fruit de ses soins. Elle l'a abandonné dans les premiers tems qui ont suivi sa naissance, mais lors de la dentition, elle lui donne des attentions qui n'étant point de saison, sont presque toujours dangereuses. Tant il est vrai qu'il faut connoître la nature, & que l'intention la plus pure, lorsqu'on n'agit pas selon ses vûes, devient souvent funeste. « Laissez,

» dit Galien, les enfans en liberté, ils » font aſſez portés d'eux-mêmes à ſauter » & à s'égayer lorſqu'ils ſe portent bien. » Tous les animaux n'ont de penchant » à s'exercer qu'autant que cet exercice » tend à affermir leur ſanté ».

Pour convaincre de plus en plus combien les vêtemens ſerrés s'oppoſent à la conformation naturelle, conſidérons comment les différentes parties de notre corps ſont miſes en mouvement. Toutes les parties oſſeuſes peuvent être conſidérées comme autant de maſſes, & les muſcles comme autant de cordages qui, lorſqu'ils viennent à ſe contracter, ſervent à les mouvoir. On appelle mouvement d'extenſion celui qui ſert à les développer & le mouvement de flexion celui qui ſert à les reployer ſur elles-mêmes. Toutes les parties du corps ſont naturellement diſpoſées à la flexion,& d'autant plus qu'elles ſont plus foibles. Cette remarque eſt très-impor-

tante à faire pour diriger nos ſoins dans l'éducation phyſique. L'enfant qui vient de naître eſt le plus foible des êtres, auſſi ſes pieds, ſes jambes & ſes bras ſont dans un état de flexion. C'eſt par l'extenſion qu'on donne un témoignage de la vigueur, & la flexion eſt l'image de la foibleſſe & même de la mort; les doigts des cadavres ſont fléchis, les jambes ſont ployées & la tête eſt abbatue ſur la poitrine.

Il faut donc employer tous ſes ſoins pour fortifier les muſcles, & ſur-tout ceux qui ſervent à l'extenſion; mais ſi par des compreſſions on s'oppoſe à ce qu'ils reçoivent les ſucs que leur envoie la nature pour les acroître, alors tous les membres ſont mal affermis, & l'on apperçoit dans l'individu un état de relâchement & de flexion, qui manifeſte toute ſa foibleſſe.

C'eſt par une ſuite des principes que je viens d'expoſer, que le vieillard eſt voûté. Ses muſcles chaque jour perdent

de leur reſſort, ſon épine eſt courbée, ſa tête eſt fléchie, & ne lui permet plus de fixer le ciel. Il ſe panche vers la terre, & ſemble chaque jour s'approcher d'un dégré du tombeau.

On peut expliquer encore pourquoi les gens maigres & grands ſont preſque toujours courbés ; c'eſt parce que leurs muſcles ſont plus grêles, plus foibles & plus à nud. Il en eſt encore une autre cauſe; le ventre n'étant pas volumineux, la poitrine par ſon poids entraîne l'épine en avant; ceux dont le ventre eſt plus ample, portent la poitrine en arrière, pour contrebalancer le poids des viſcères & rétablir l'équilibre.

Enfin, au moyen des corps, non-ſeulement les enfans ſont voûtés, mais même ils deviennent boſſus ; les bras ſont à la gêne, l'enfant cherche à les mettre en liberté ; ne pouvant les débarraſſer tous deux; il élève une épaule, rentre l'autre pour avoir plus d'eſ-

pace & agir plus librement d'un bras; un ſein eſt dégagé de la compreſſion, il devient plus volumineux ; une épaule étant élevée & l'autre abaiſſée, une hanche s'élève & l'autre s'abaiſſe : telle eſt la raiſon pour laquelle les femmes ont ordinairement une épaule & une hanche plus haute que l'autre, & le ſein oppoſé plus volumineux. La matière muqueuſe qui ſe trouve dans l'interſtice des vertèbres, & qui eſt deſtinée à favoriſer leur mouvement, ceſſe de circuler librement; elle s'épaiſſit & forme un coin, qui par la ſolidité qu'il acquiert de jour en jour, force l'épine à ſe déjetter. La preſſion perpendiculaire favoriſe cette courbure, dès qu'elle a pris quelqu'intenſité.

Il n'eſt pas inutile de dire ici qu'il peut y avoir des cauſes de la boſſe indépendantes des vêtemens. Le vice rachitique & ſcrophuleux a quelquefois donné lieu à ces difformités. Mais les corps

corrigeront-ils le mélange morbifique des humeurs ? Il faut quelquefois pour trouver les causes de la bosse, remonter jusqu'à l'accouchement, & n'accuser que l'impéritie des Sages-Femmes. La plûpart des enfans boiteux ne le sont que par cette cause. Il n'y a point de reméde dans ces derniers cas, & s'il en étoit un, ce seroit la liberté.

Nous allons examiner dans le Chapitre suivant les différens moyens qu'il faut employer pour remédier à ces désordres.



CHAPITRE II.

Moyens de remédier aux difformités produites par les vêtemens.

L'Art de guérir est un empirisme meurtrier, s'il n'est dirigé par la connoissance des causes. C'est donc à ceux qui s'appliquent à les connoître qu'il faut recourir, lorsque les ressorts de la machine sont dérangés. Cependant lorsqu'on apperçoit qu'un enfant se contourne, ce n'est ni le Médecin ni le Chirurgien qu'on appelle ; c'est pour l'ordinaire un Tailleur, qui sans autre raison que celle de son intérêt, lie & enchaîne l'enfant, de manière qu'il ne tient pas à lui que cet infortuné n'étouffe. L'ouvrage cache le défaut, on le trouve admirable, la mere d'applaudir & de payer. En vain le malheureux se plaint, on ferme l'oreille à ses gémisse-

mens, on eſt inſenſible à ſes larmes, on porte même la barbarie juſqu'à le menacer. La crainte étouffe ſes plaintes, mais quel jugement porte-t-il alors de la tendreſſe que lui témoignent ſes parens ? Elle ne lui ſemble dirigée que par l'amour-propre, il n'apperçoit que l'attachement d'un maître, il n'a que celui d'un eſclave.

On ne peut entendre ſans frémir le récit que toutes les perſonnes incommodées font des tortures que leur ont vainement fait endurer leurs parens. Chaque Tailleur en invente une particulière, qui plaît ſouvent d'autant plus qu'elle eſt plus cruelle. Les enfans des Grands en ſont les plus ordinaires victimes; auſſi eſt-ce parmi eux qu'on voit le plus de boſſus. Affoiblis dans leurs premières années par des liens & par des ſoins trop ſouvent contraires à la ſimplicité que demande la nature, lorſqu'ils grandiſſent ils ſont cour-

bés, parce que leurs mufcles font affoiblis. Ils font droits lorfqu'ils portent des corps, ils font courbés lorfqu'ils les quittent : alors on redouble de foins, on donne des liens plus forts & plus folides, fans confidérer que ce font eux qui ont précédé & occafionné le défordre.

Rendez la liberté aux enfans, exercez & fortifiez fes mufcles, & vous verrez bientôt cette jeune plante fe redreffer elle-même. Après bien des raifons plus convaincantes les unes que les autres, j'ai quelquefois été affez heureux pour déterminer des meres à faire quitter à leurs filles leurs dangereufes cuiraffes. Les premiers jours j'avois fortement à combattre, les jeunes perfonnes étoient voûtées, elles redemandoient elles-mêmes les corps. Il eft même arrivé que leur refpiration a été gênée, mais ces phénomènes ne doivent point effrayer, & j'en donnerai plus bas les rai-

ſons. Celles qui ont renoncé à ce vêtement, ſe ſont redreſſées en ſe fortifiant & en s'exerçant; peu après leur taille eſt devenue un modèle d'élégance, & un ſimple juſte les a très-agréablement corcées. Lorſqu'on fait quitter les corps il faut ſonger à rétablir les digeſtions qui ont été troublées ; c'eſt le ſeul moyen de fortifier. C'eſt-là preſque le ſeul remède à toutes les infirmités, dont la guériſon éxige beaucoup de tems, parce que le ſuc nutritif élaboré va porter dans toute la machine & la force & la vie.

Conſidérez donc, ô meres! combien vous vous êtes éloignées de la nature en remédiant par des corps à la foibleſſe de vos enfans. Vos liens ont occaſionné les difformités, de nouvelles entraves les augmentent de plus en plus; alors viennent les corps matelaſſés dans les parties où l'épine ſe déjette. Mais la preſſion que le tampon fait ſur le lien

ſaillant, cauſe à l'enfant lorſqu'il ſe meut, la plus vive douleur. S'il ſe porte de côté, nouvelle preſſion, nouvelle courbure.

Si les corps produiſent preſque ſeuls la difformité de la boſſe, comment concevez-vous qu'ils puiſſent ſervir à la réparer. L'expérience, dit-on, s'explique en leur faveur. J'ai déja dit qu'elle nous induit en erreur; de ce que peut-être quelques perſonnes ont été redreſſées en faiſant uſage des corps, c'eſt mal conclure que d'aſſurer qu'elles ont été redreſſées par leur uſage. Le Sage reconnoît les ſuccès, mais rejette la cauſe à laquelle on l'attribue. La nature ſeule a triomphé des liens. Eh quoi! parce qu'un germe, malgré la péſanteur d'une pierre, s'eſt élevé de terre, doit-on dire qu'il ne s'eſt élèvé que parce qu'on lui a oppoſé des obſtacles. Nous n'adopterons donc point la méthode uſitée; mais conſidérant les déſordres qui arrivent dans les torſions

de l'épine, nous trouverons certainement les indications qu'il faut remplir pour y remédier.

Il eſt conſtaté par un grand nombre d'obſervations Anatomiques, que dans les perſonnes contrefaites qui ont porté des corps: 1°. Les muſcles qui meuvent l'épine ont été affoiblis par la compreſſion : 2°. Les vertèbres en ſe déjettant d'un côté, ont admis dans leur interſtice une trop grande quantité de ſuc interoſſeux, qui en s'épaiſſiſſant a ſoudé les différentes pièces de la colonne vertébrale. 3°. Par la preſſion latérale, les nerfs qui ſortent de l'épine ont été comprimés, les parties auxquelles ils ſe diſtribuent ont été affoiblies. 4°. La preſſion perpendiculaire ne ſert quelquefois qu'à courber de plus en plus l'épine. Il faut donc pour parvenir à redreſſer les boſſus donner de nouvelles forces aux muſcles, fondre les concrétions, fortifier les nerfs, & faire l'extenſion de l'é-

pine. Examinons quels moyens on pourroit employer pour remplir ces indications.

Le mouvement & les agitations peuvent seuls remédier à la foiblesse des muscles. Les hommes les plus robustes ne doivent leurs forces qu'à un travail continuel. Chaque partie de notre corps se fortifie plus ou moins, selon qu'elle est plus ou moins éxercée. Les Tourneurs ont ordinairement les muscles de la cuisse très-forts, les Serruriers ont des bras vigoureux. La main la plus éxercée & dont on se sert le plus, devient la plus forte & la plus adroite. Les oisifs sont toujours délicats & valétudinaires. Fortifiez donc les enfans foibles par l'éxercice & les frictions, ce dernier moyen donne à tout corps le ressort dont il doit naturellement jouir; car l'homme doit être fort, & ce n'est point à tort que le reproche de foiblesse est regardé comme une injure.

Les

Les vertèbres en se courbant ont admis dans leur interstice un suc, qui par défaut de circulation s'est épaissi, & est devenu concret. Il faut donc accélerer le cours des fluides par les moyens ci-dessus proposés, & en même-tems pour dissoudre les concrétions, employer les fondans.

Andry, dans son excellent Livre de l'Orthopédie, conseille de coucher les enfans, & d'appliquer le long de leur épine un pain chaud de seigle anisé. S'il survient, dit-il, des démangeaisons, ce signe est heureux. Il faut purger souvent & tenir toujours appliqué sur la partie de la colonne qui est lèzée, un emplâtre fondant. Il faut seconder ce moyen des suivans, & veiller sur-tout aux digestions.

Enfin il faut faire l'extension de la colonne, sans quoi la pression perpendiculaire accroît les courbures. Un arc ne peut se redresser si on fait dessus une

preſſion perpendiculaire. On n'a point encore trouvé juſqu'à préſent un moyen de faire avantageuſement cette extenſion. Andry conſeilloit de forcer l'enfant à être toujours couché horiſontalement ſur le dos; mais ce n'eſt pas là leur faire extenſion, ce n'eſt que s'oppoſer à la preſſion perpendiculaire : d'ailleurs il faut de l'exercice, & quel eſt celui auquel peut ſe livrer un enfant couché ſur le dos ?

Ceux mêmes qui ont intérêt de conſeiller les corps, en ont ſi bien ſenti toute l'inutilité & même le danger, qu'en en preſcrivant l'uſage, ils ont conſeillé l'extenſion. Ils ont propoſé de mettre au col de l'enfant un collier de fer, garni de laine, aux deux côtés deſquels ils attachent des cordes qu'on paſſe d'un côté dans une poulie & de l'autre côté dans une autre : on tire les cordes & l'on élève l'enfant en l'air. J'ai été bien étonné de voir, il y a peu de tems,

M. Pouteau, si célèbre en Chirurgie, approuver cette affreuse méthode dans un Livre que lui a dédié un Ouvrier en corps. Que ce Tailleur fasse de son mieux l'éloge des corps, on lui pardonne cette charlatanerie qui ne paroît pas lui avoir beaucoup réussi à Paris. Mais qu'il propose le moyen affreux que je viens d'exposer, c'est ce qui doit révolter tous les gens qui en connoissent le danger. Quels motifs ont donc engagé M. Pouteau à accepter la Dédicace de cet Ouvrage & à le revoir ? Pour moi je dois à la vérité l'exposition des dangers de la méthode indiquée. Je sçais qu'on m'opposera que quelques Allemands y ont applaudi, l'on pourra citer en sa faveur M. Heister, on rapportera même des succès. Mais est-il permis pour donner plus ou moins de graces à un enfant de l'exposer à perdre la vie ? Cette méthode ne ressemble-t-elle pas à ce jeu terrible dans lequel on dit aux enfans

qu'on va leur faire voir leur grand-pere, en les élèvant de terre par-dessous le menton? L'expression même ne prouve-t-elle pas le danger de l'opération? Il y a nombre d'observations qui constatent que ce jeu a été funeste à quelques enfans; nombre d'autres constatent que la méthode proposée l'a été également à des femmes & à des jeunes personnes. Il ne manquoit plus que de prescrire de tirer par les pieds.

Cependant cette méthode si dangereuse m'a fait imaginer un moyen utile, agréable & sans danger. Je conseillerois d'attacher une corde très-haute, à laquelle on feroit des nœuds d'espace en espace. On divertiroit l'enfant en l'engageant à monter & à descendre le long de cette corde à peu-près comme le font les Maçons le long de celles qu'ils attachent au haut des toîts & qu'ils font descendre jusqu'en bas. Ils s'en servent en place d'échelles, ne pouvant en avoir

d'assez hautes. Si les meres craignoient une chûte, il y auroit mille moyens pour obvier à cet inconvénient. Par-là on ne forceroit rien, la nature ne seroit point fatiguée, les efforts seroient doux. Quelquefois les enfans ont été redressés en s'amusant à sonner les cloches & à se laisser enlever avec la corde. Le plaisir que les enfans prennent à ces jeux, n'est pas ce qu'il y a de moins salutaire.

Les bosses peuvent reconnoître pour cause le rachitis, les scrophules & les spasmes ; c'est au Médecin dans ces cas à prescrire les remédes appropriés. Il est cependant probable que ces vices des humeurs tirent eux-mêmes leur origine de la gêne des vêtemens, puisqu'ils étoient bien plus rares chez les anciens, qu'on ne les connoît presque point encore chez les nations qui jouissent de la liberté dans leurs habits.

On opposera peut-être que des personnes maigres & grandes sont souvent

courbées ſans avoir fait uſage des corps; j'en ai déja donné la raiſon. Les muſcles ſont plus grêles, plus foibles & plus à nud; le ventre n'étant pas aſſez volumineux, la poitrine fait pancher le corps en avant. Les perſonnes qui ont de l'embonpoint, ſont ordinairement droites; il faut donc fortifier dans ce cas & donner de l'embonpoint. Mais ſi le tempérament s'y oppoſe, voyons quels moyens l'art pourra nous fournir. On peut facilement obſerver que les femmes qui portent leurs marchandiſes ſur un inventaire, ſont obligées pour garder l'équilibre de ſe redreſſer, & même de porter le dos & la poitrine en arrière. Profitons de cette remarque : attachons deux plaques de plomb plus ou moins lourdes à chaque bout d'une liſière que nous paſſerons derrière le col de l'enfant, nous les ferons revenir ſur le ventre, & pour ne pas être entraîné, il ſera obligé de porter ſes épaules en arrière & de ſe redreſſer.

Andry propose pour plusieurs autres difformités des moyens ingénieux. On ne peut mieux faire que de recourir à son ouvrage. Je ne m'étendrai pas davantage sur ces objets, de peur de devenir ennuyeux en voulant épuiser la matière.

Mais si tous les remédes sont inutiles, si tout espoir de guérison est perdu, n'est-ce pas-là le cas de dire que les Tailleurs viennent, ils ne feront rien de pis? Mais ne pourroit-on pas donner les corps aux vieillards qui se courbent & qu'il est impossible de redresser? On sauveroit par-là l'apparence de la difformité, j'en conviens. Il est cependant des moyens plus heureux. On peut dans ce cas mettre en usage une machine très-ingénieusement inventée par M. Portal, célèbre par ses talens & par les récompenses dont ils ont été couronnées. C'est une espèce de ceinture garnie de fer qui ne gêne aucunement la poitrine, de laquelle s'élève deux branches de fer gar-

nies, qui paſſant derrière le dos, & ſervant d'appui à l'épine, viennent ſous les aiſſelles ſoutenir le poids du corps.

Enfin je vais terminer ce Chapitre par rendre la raiſon que j'ai promiſe d'un phénomène ſingulier; c'eſt que quelques jeunes perſonnes accoutumées à porter des corps, ſe plaignent dès qu'elles le quittent, de ne reſpirer que difficilement. Du premier abord on auroit peine à le croire, mais il faut ſe rappeller que les muſcles perdent leurs forces par les compreſſions. Ceux du bas ventre dans ce cas ont perdu leur reſſort par la gêne où ils ont été, jointe à la foibleſſe & au relâchement que le tempérament occaſionne. Lorſque de telles perſonnes ne portent plus les corps, les viſcères ne ſont plus comprimés, le foie entraîne, tiraille le diaphragme, & deſcend dans le ventre qui devient volumineux, parce que les muſcles n'oppoſant aucune réſiſtance, c'eſt

laiſſent à peu-près dans le cas où ſe trouvent, après leurs couches, les femmes, dont le ventre a été très-diſtendu; les viſcères balottans entraînent l'organe principal de la reſpiration, dont la fonction eſt gênée. Que fait-on alors? On ceint le ventre pour oppoſer aux viſcères un point d'appui. Il faut donc dans le cas dont je parle, puiſque les circonſtances ſont les mêmes, rejetter les corps, & adopter les ceintures, qui n'ont été bannies que par l'inconſtance des modes. Je vais dans le Chapitre ſuivant établir & l'origine & la néceſſité de ce vêtement.



CHAPITRE III.

De l'origine & de l'utilité des ceintures.

LA ceinture est le vêtement le plus naturel à l'homme : c'est le premier que par pudeur il se fit, ainsi que nous l'apprennent nos Livres sacrés. Une raison non moins puissante, je veux dire le besoin, en établit universellement l'usage.

Le Sauvage le plus foible qui ne put suivre les autres à la course sans haleter, sentit qu'en appuyant sa main sur ses viscères, qu'en soutenant ses reins, ou plutôt le foie qui descend jusques dans cette région, il étoit aidé dans sa course & respiroit plus facilement ; dès-lors il se fit une ceinture. La force & l'agilité sont les premiers biens de la nature : les hommes durent faire grand cas de

ce vêtement qui leur procuroit des moyens de défenſe & de conſervation; réunis en ſociété, ils le conſervèrent toujours, quoiqu'il ne parût évidemment avantageux qu'à ceux dont la vie active ſe rapprochoit de la vie primitive, tels que les Coureurs, les Laboureurs & les Voyageurs. Le déſir de plaire fit orner cet ajuſtement. Ce ne fut dans l'origine que de quelques jolies coquilles, de quelques perles ou pierres brillantes. Les arts en ſe perfectionnant l'embellirent de plus en plus. Chacun s'orna ſelon ſon rang & ſa dignité : c'étoit ſur la ceinture que les premiers héros portoient les ſignes de la valeur. Celle de Philoctète étoit enrichie de Sangliers, de Panthères, de Lions, & enfin de tout ce qui pouvoit imprimer la terreur. Quant aux femmes elles ne faiſoient éclater ſur les leurs que tout ce qui pouvoit ſéduire. C'eſt pourquoi dans Homère, Junon demande

à Vénus sa ceinture, à dessein de charmer Jupiter, & de le détourner de l'attention favorable qu'il donnoit aux destinées des Troyens. Rien n'est plus galant que cette description d'Homère.

Cet ornement est, en effet, le plus brillant de tous, comme on peut s'en convaincre par les tableaux des Peintres. Le visage d'une jolie femme est moins éclatant quand les diamans l'accompagnent, que lorsqu'ils sont placés au-dessus de la tête ou à la ceinture. Les Sculpteurs & les Peintres qui font leur étude du vrai beau, de celui qui réside en l'harmonie, n'ornent ni le col ni les oreilles; mais ils embellissent avec plaisir le vêtement qui sert à faire briller & l'habit & la taille. Au lieu donc de placer aux oreilles les marques de l'opulence & de la dignité, comme le faisoient les Dames Romaines, il vaudroit mieux à l'imitation des Orientales, embellir la ceinture.

Les hommes réunis en ſociété donnèrent à ceux qu'ils choiſirent pour les gouverner des marques d'autorité. Elles furent extérieures, pour que chacun pût reconnoître celui auquel le pouvoir étoit confié & obéir à ſes ordres. Ces ſignes durent être eux-mêmes de quelque utilité : car ce n'eſt que lorſque l'on s'éloigne de la nature que les ſymboles deviennent auſſi peu agréables qu'utiles. A quoi ſervent, en effet, ces rubans diverſement placés, ces bijoux qui ne ſont d'aucun uſage ? Comme la ceinture contribuoit à exercer la force & le courage, elle fut le ſigne de ces vertus : auſſi ceux qui chez les Grecs avoient donné des preuves de valeur, en étoient décorés d'une particuliere. C'étoit à la ceinture qu'on portoit les marques de ſa dignité, ſon argent, ou ce qui étoit le ſigne de convention. Les Prêtres jaloux d'autorité en eurent de ſpéciales. Un homme qui n'en portoit

point, étoit regardé comme un lâche, ou comme un homme ſans état & ſans qualité. Les Romains repréſentoient avec des ceintures les Dieux de la République, & ils n'en donnoient point aux Dieux étrangers, dont le culte n'étoit que toléré.

Si cet ajuſtement fut pour les hommes les ſignes de la force & du courage, il fut pour les femmes celui de la ſageſſe & de la pudeur. Toutes les filles ſerroient leurs ceintures pour faire voir la fineſſe de leur taille, & prouver par-là leur virginité, à peu près comme chez nous on fait ſerrer aux jeunes filles le bas de leurs corps. Bientôt par coquetterie, elles en placèrent une autre audeſſous du ſein pour l'affermir davantage : c'étoit à l'époux à la délier le jour des nôces.

Les femmes pendant leur première groſſeſſe relâchoient leur ceinture ; mais elles ne pouvoient la quitter. Après leur

première couche, elles la consacroient à Diane ; dès-lors elles pouvoient la porter en tout tems plus ou moins serrée, & même la rejetter si elles étoient indisposées. Les vieilles avoient le même privilége ; mais une jeune personne qui n'en eût pas porté, eût passé pour débauchée & eût été dèshonorée.

Toutes ces idées subsistoient dans les premiers tems de notre Monarchie ; & dans quelques Provinces la ceinture est encore un signe de sagesse, puisque la fille qui en se mariant, renferme dans son sein le gage de l'amour, est empêchée par ses compagnes de se présenter à l'Eglise avec cet ornement. Lorsqu'un vassal rendoit hommage à son Seigneur, il mettoit bas son épée & sa ceinture. Chacun selon son état en avoit une particulière. Alors chaque citoyen se faisoit honneur de son rang & n'avoit d'autre ambition que d'y briller, parce qu'il ne pouvoit se donner pour ce qu'il

n'étoit pas. Les plus beaux tems d'un Empire ſont ceux où chaque état a ſa marque diſtinctive, où chaque citoyen ſe tient dans le rang où l'a placé la nature, & n'aſpire qu'à celui que peuvent lui procurer ſes talens; mais dès que les richeſſes, fruit empoiſonné des conquêtes, furent entrées dans l'état, l'ambition, la jalouſie les ſuivirent, le luxe confondit les Grands & le peuple, les vêtemens furent indiſtinctement ornés, & l'on oublia l'utile pour l'agréable. En vain des loix ſomptuaires tentèrent de réprimer le faſte, en ne permettant qu'aux filles de joie ou à leurs ſuppôts de porter les ceintures dorées; cet ajuſtement ne fut bientôt plus qu'un ornement, que les corps en s'introduiſant rendirent inutile. Pour rétablir donc l'uſage avantageux des ceintures, il faudroit bannir les corps. C'eſt à ce deſſein que j'en ai démontré tout le danger.

D'après ce que j'ai dit dans le cours

de cet ouvrage, on a dû entrevoir l'utilité des ceintures : elles ſoutiennent les viſcères, donnent de l'agilité, des forces & des graces ; elles favoriſent les digeſtions, ſont utiles & quelquefois néceſſaires aux femmes, enfin elles ſont la plus brillante de toutes les parures.

La nature trace toujours la route qu'il faut ſuivre ; elle a connu l'avantage des ceintures, c'eſt pourquoi elle a tellement diſpoſé les muſcles du bas-ventre qu'ils en forment une naturelle. Mais le relâchement que le tempérament & une humidité ſur-abondante procure à tout le corps, & ſur-tout au bas-ventre, oblige quelquefois à recourir à l'art, non pour diriger la nature, mais pour la ſeconder.

Le ventre des enfans étant long & volumineux & les muſcles naturellement foibles, n'oppoſant point aſſez de réſiſtance, le foie entraîne le diaphragme, le ventre s'amplifie & la reſpira-

tion eſt gênée. Les corps remédient à ces inconvéniens, mais ce mal n'eſt réparé que par un autre plus grand. Il faudroit ſans nuire à la reſpiration & au développement de la poitrine ſoutenir le foie, fixer les inteſtins, & ne pas empêcher les muſcles du bas-ventre de ſe fortifier. Qui peut mieux remplir ces indications que le vêtement dont je parle ?

Non-ſeulement la ceinture ne nuit pas à la reſpiration & au développement de la poitrine, mais encore on peut aſſurer qu'elle y eſt favorable. Les voyageurs qui ont beſoin de l'intégrité de cette fonction, portent des ceintures, & par ce moyen ils font de longues routes ſans être éſoufflés, parce que le principal organe de la reſpiration n'a ſouffert aucuns tiraillemens. Les habitans de l'iſle de Formoſe, courent avec une vîteſſe ſi ſurprenante qu'ils prennent le gibier à la courſe, & ſurpaſſent

leurs chevaux. Les Chinois attribuent tant de légèreté à ce que jusqu'à l'âge de quinze à seize ans on leur tient les reins serrés. Mais c'est moins la ceinture qui leur procure cette agilité, que l'habitude qu'ils contractent aisément au moyen de la ceinture.

Non-seulement ce vêtement donne de l'agilité, mais même il donne de la force. Lorsque les crocheteurs ont un fardeau pésant à soulever, ils se ceignent les reins. On voit souvent des frotteurs en faire usage, & par ce moyen se fatiguer bien moins que les autres. C'est sans doute d'après de semblables observations que les anciens établirent le siége des forces dans les reins. Ceignez vos lombes, dit l'Ecriture, pour dire prenez des forces. Comme de cette région il part des nerfs qui vont se distribuer aux parties de la génération, c'est-là que les anciens faisoient des frictions aromatiques lorsqu'ils vouloient ranimer

leurs forces & s'exciter à l'amour ; la chaleur que procuroient les ceintures ne pouvoit que seconder toutes ces vûes.

Non-seulement les ceintures donnent de l'agilité, de la force, mais encore elles rétablissent les digestions & la santé. Quand l'estomac est gêné par les corps ou refoulé par les viscères, il remplit mal sa fonction importante. Dès-lors on voit paroître ces maladies de nerfs & ces vapeurs si redoutables, parce que les alimens trop tôt précipités, n'ayant pas subi dans l'estomac une élaboration assez grande, ils fermentent dans les intestins & dégagent un air qui, ne trouvant pas d'issuë, les distend & les irrite : telle est l'origine de ces vents dont les hypocondriaques sont si ordinairement tourmentés. Mais au moyen du vêtement proposé, l'estomac seroit soutenu, le foie & tous les viscères seroient maintenus, & les alimens n'étant pas

auſſitôt expulſés, la nutrition ſeroit mieux perfectionnée.

Le ventre des femmes, ainſi que je l'ai prouvé, eſt plus long & plus volumineux que celui de l'homme. Le relâchement qui eſt naturel au sèxe, eſt cauſe quelquefois que l'abdomen après pluſieurs couches groſſit & déforme la taille; c'eſt cet inconvénient qui a contribué à conſerver parmi les femmes l'uſage des corps ; mais la ceinture rempliroit bien mieux les indications ; elle conſerveroit leur taille & même elle préviendroit ces hernies ombilicales dont pluſieurs d'elles ne ſont incommodées après leurs couches, que parce que les muſcles du bas-ventre, déja affoiblis par les compreſſions des corps, ou par la foibleſſe du tempérament, ont été trop diſtendus pendant la groſſeſſe & ſe trouvent relâchés après l'accouchement.

Mais ce vêtement ſeroit avantageux pendant la groſſeſſe même. Chez les

anciens les femmes ne le quittoient point pendant leur première grossesse. J'ai entendu dire à M. Petit, dont les connoissances m'ont dirigé dans l'étude de la nature, que l'on cherchoit souvent bien loin la manière de remédier à des avortemens habituels, & que les moyens employés étoient, dans quelques circonstances, inutiles ou dangereux. De semblables accidens, disoit ce Médecin, non moins éloquent que savant, ne sont quelquefois produits que par le balottement du ventre & de l'uterus. Il conseille dans ce cas de faire usage des ceintures. Plusieurs observations ont confirmé la vérité de cette remarque.

Ce qu'il y a de plus utile devient dangereux par une mauvaise application; c'est pourquoi il est important de connoître la manière de placer la ceinture. J'ai vû des enfans dont on comprimoit la poitrine & le bas-ventre: si

on place trop bas ce vêtement, il peut ſerrer les os du baſſin & la partie inférieure du ventre. Il faut donc le placer poſitivement ſur les reins, de manière qu'il paſſe ſur l'ombilic, & ſur-tout ne le ſerre que de manière à ſoutenir & affermir les viſcères : car s'il faiſoit une trop forte compreſſion il gêneroit l'accroiſſement des organes de la génération, le développement de parties inférieures, & par le refoulement qu'il occaſionneroit, les nerfs ſeroient comprimés & donneroient lieu aux ſpaſmes & autres maladies nerveuſes. Les chevaux ne ſont ſi ſujets à l'aſthme que parce qu'on les ſangle trop fortement, & qu'on place le plus ſouvent la ſangle ſur leur poitrine : cette obſervation mériteroit quelque attention. Le danger eſt d'autant plus grand chez ces animaux, qu'ils ont l'organe principal de la reſpiration très-foible, ce qui fait qu'ils réſiſtent moins que l'homme à la fatigue :

car après plusieurs jours de marche les Officiers Militaires sont plus embarrassés pour conduire leurs chevaux que leurs soldats.

Il est probable que les femmes se détermineront difficilement à adopter cet ajustement qui entraîneroit dans nos modes une trop grande révolution ; mais qu'elles le donnent à leurs jeunes filles, qu'elles le leur laissent porter longtems, on se convaincra par degrés de son avantage, & il sera universellement adopté. Il le mérite d'autant plus qu'il donne de la légèreté, fait paroître la taille plus élégante, la poitrine mieux développée, les hanches plus évasées, rend les contours plus naturels & plus moëlleux.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Quelle doit être la manière de se vêtir dans les différentes circonstances, & dans les différens âges de la vie.

QUelques Philosophes ont prétendu que l'homme devoit vivre nud dans le climat qui l'a vû naître. D'autres ont assuré le contraire. Aristote dit que si la nature n'a pas pris la peine de vêtir l'homme, c'est qu'elle lui a donné la main, le plus parfait des instrumens, & de l'intelligence pour la diriger. Cependant l'homme Sauvage ne se couvre point. Il reste toute sa vie tel qu'il est sorti des mains de la nature. Des pays froids ont été habités par des hommes nuds, ainsi que des pays chauds, comme nous l'apprennent Tacite & César. Les Germains n'avoient presque aucuns habillemens, de même que leurs enfans

avant l'âge de puberté. Les Scithes ne se couvroient point, & la raison qu'ils en apportoient, c'est que la nature donne assez à l'homme, & qu'il doit dans chaque climat endurer les rigueurs de celui qu'il habite. Personne n'ignore que les Noirs, habitans des contrées brûlantes de l'Afrique ne portent aucuns vêtemens.

Voyons si en effet le reproche qu'on fait à la nature est fondé, & si cette bienfaisante mere a négligé l'homme, le plus beau de ses ouvrages. Les reproches qu'on lui fait, ne viennent souvent que de notre ignorance, ou de notre peu d'attention aux phénomènes qui sont sous nos yeux, & tel est celui dont il est ici question. La nature n'a point laissé l'homme imparfait; elle a tissu différemment sa peau dans les divers climats dans lesquels elle l'a placé. La différence est grande entre l'homme du Nord qui ne porte aucun habit, & celui du Midi. L'un & l'autre ne peu-

vent guères habiter des climats opposés & se propager sur toutes les parties de la terre ; semblables à ces arbres étrangers, qui dans leur sol natal rapportent sans culture les fruits les plus beaux, & qui transplantés dans un autre ne donnent malgré bien des soins que des fruits maigres & décolorés.

La peau dans les climats froids est beaucoup plus épaisse. Ses fibres crispées & froncées par le contact de l'air se rapprochent & lui donnent une espèce de callosité ; l'épiderme n'en est séparée qu'avec la plus grande peine. La peau des noirs habitans de l'Afrique a d'autres différences encore que la couleur ; elle semble différemment tissue ; loin d'être dure, elle est même douce au toucher, l'épiderme est tout membraneux & s'en sépare facilement. Le liquide que laisse échapper la première est aqueux, celui de la seconde est huileux, & dans nos climats tempérés

cette huile n'en eſt point exprimée. Outre la couleur extérieure on remarque de la différence dans la couleur des humeurs, & dans le mélange des unes & des autres ; la nature a donc donné à l'homme ſuffiſamment pour ſes beſoins, & dans l'état de nature il ne lui faut aucuns vêtemens. Le différent tiſſu de ſa peau ſous l'un & l'autre climat, ici l'épiderme calleux & le membraneux ſuffiſent pour le vêtir.

L'état de ſociété apporte de grands changemens. La vie agitée du Sauvage lui rend les vêtemens moins néceſſaires, il pourſuit ſa proie à travers d'immenſes forêts ; ſes fatigues pour ſe nourrir ſont quelquefois infinies. Mais en ſociété nos ſoins pour y parvenir ſont plus induſtrieux que fatiguans ; auſſi un Sauvage, après avoir parcouru Paris, témoignoit n'avoir rien vû de plus admirable que la rue des Boucheries. Il ne pouvoit concevoir comment il pou-

voit être si facile à tant d'hommes de se nourrir.

L'état primitif de l'homme est donc de chasser & de se reposer; c'est pourquoi on pourroit regarder l'amour de la chasse comme la passion la plus naturelle; elle nous rend à la loi du plus fort, aussi est-elle le plaisir des Rois, qui me semblent être ceux qui sont les plus près de cet état de nature.

Mais revenons à notre objet, & voyons le Sauvage jouissant de sa proie; il craint un autre plus fort ou la surprise des bêtes farouches; il se creuse dans la terre une espèce de tanière, ou une petite cabane qu'il a soin de fermer pour se mettre en garde contre une attaque imprévûe: il y ramasse des feuillages pour se coucher dessus, où il s'étend sur la peau des animaux qu'il a immolés dans les pays froids. S'il connoît le feu il en allume, sinon il se réunit avec sa femme & ses voi-

ſins, & tous s'échauffent mutuellement: c'eſt ce que font les animaux mêmes, parce qu'ils agiſſent conformément à leurs beſoins.

L'homme, ſoit ſauvage, ſoit ſocial, dès qu'il eſt tranquille, ne peut donc ſe paſſer ſur-tout dans les climats froids de quelque vêtement, ou de quelque chaleur qui lui en tienne lieu; il ne peut même dans les climats chauds, ainſi que je l'ai dit, dormir pendant la nuit en plein air ſans s'expoſer à de grandes maladies.

Puiſque la vie de l'homme en ſociété n'eſt point une vie agitée, il lui faut donc, comme au ſauvage, lorſqu'il eſt tranquille, une chaleur étrangère, ou un moyen de conſerver la ſienne.

Dans les premiers tems on ſe couvroit de la peau des animaux: l'art perfectionna ce vêtement, l'habitude de le porter le rendit de plus en plus néceſſaire; l'air extérieur ne pouvant

endurcir la peau, l'habitude & la pareſſe obligèrent les uns à ſe couvrir plus que les autres ; dès-lors on diſtingua mieux les tempéramens, & ſi l'on gagna des avantages, on en perdit d'autres, & principalement la force & la ſanté. D'après ces principes il faut donc, ſelon les circonſtances & le genre de vie, tâcher de ſe rapprocher de l'état le plus naturel dont on s'éloigne faute de réflexion.

L'enfant qui ſort du ſein de ſa mere ne peut endurer toute la rigueur des élémens. Pourquoi, dira-t-on, la nature ne l'en a-t-elle pas garanti ? Mais n'ai-je pas déja dit, que lorſqu'il eſt venu au monde, il n'a beſoin que d'être rapproché du ſein de ſa mere, & de partager ſa chaleur. Je crois avoir aſſez démontré les avantages qui réſulteroient de cette méthode.

Conſidérons à préſent les dangers qui s'enſuivent de la trop grande quantité des vêtemens & pour l'enfant & pour l'adulte.

La manière d'emmailloter les enfans ſans conſidérer les difformités qu'elle peut occaſionner, eſt très-dangereuſe par la ſeule chaleur qu'elle procure. On n'a nul égard aux ſaiſons; les maillots employés au mois d'Août ſont auſſi échauffans, que ceux qu'on donne au mois de Décembre.

L'enfant comme je l'ai dit, eſt tout humide, & cette humidité eſt le principe de ſa force & de ſon accroiſſement, c'eſt pourquoi les anciens l'appellèrent humide radical. La chaleur le deſſéche & l'évapore: auſſi l'enfant qu'on échauffe trop, maigrit; il devient foible & s'épuiſe. La force de la vie, au lieu de ſe concentrer dans la machine pour mettre en jeu tous les reſſorts, s'affoiblit, parce que les vaiſſeaux de la peau font une trop grande ſécrétion: auſſi j'ai preſque toujours remarqué que les maillots des enfans ſont très-humides à cauſe de l'excès de leur tranſpiration,

tranſpiration, & nous allons expoſer les dangers qui réſultent & pour l'enfant & pour l'adulte de cette ſécrétion trop abondante.

Le grand nombre de vêtemens qu'on donne aux enfans, procure à toute la ſurface de leur corps, une chaleur trop diſproportionnée à la chaleur ou au froid qui règne dans l'atmoſphère. Les pores de leur peau ſont relâchés, & laiſſent échapper trop de vapeur humide. Mais lorſqu'on les deshabille pour les changer, ils ſont expoſés à l'air, & tout-à-coup il ſe fait une conſtriction qui cauſe les plus grands déſordres. Auſſitôt ſurviennent des coliques, des convulſions ou pour le moins des rhûmes & des coqueluches dont on eſt d'autant plus étonné que l'enfant eſt ordinairemant plus couvert. Mais c'eſt préciſement l'excès des couvertures qui cauſe le rhume, parce lorſqu'on les quitte pour le plus petit inſtant, on paſſe tout-à-çoup par des va-

riations trop grandes : car on n'eſt incommodé ni par le chaud, ni par le froid, mais par le paſſage ſubit de l'un à l'autre extrême.

Il ſeroit, pour ainſi dire, plus naturel à l'enfant de n'avoir point de vêtemens que d'en être ſurchargé, l'excès de la chaleur eſt bien plus dangereux que celui du froid, & l'on pourroit aſſurer que notre méthode de couvrir les nouveaux nés eſt une des principales cauſes de la dépopulation.

Une tranſpiration exceſſive eſt également dangereuſe à tout âge. Elle épuiſe & les enfans & les adultes. Les uns & les autres perdent le principe humide, ſi néceſſaire à la vie : c'eſt ainſi que la chaleur flétrit & deſſéche les plantes en abſorbant l'humidité qui leur donne la fraîcheur, l'éclat & la force. Les habitans des pays froids s'épuiſent en paſſant dans des pays chauds, parce que leur peau eſt tellement tiſſue, qu'elle laiſſe

échapper la partie aqueuſe des humeurs que la chaleur raréfie ; celle des Nègres en Afrique ne laiſſe paſſer dans ces contrées brûlantes qu'une partie huileuſe atténuée par la chaleur, laquelle s'oppoſe à ce que la partie aqueuſe ſorte avec abondance.

Les anciens qui avoient étudié la nature plus attentivement que nous, remarquèrent ces différences & mîrent à profit leur obſervation. Ils s'apperçûrent qu'il falloit quelquefois reprimer la tranſpiration, & pour imiter la nature, ils conſeillèrent dans les pays ſecs & chauds l'uſage des frictions huileuſes : elles étoient en uſage en Grèce & en Italie. Galien les recommande en pluſieurs endroits de ſes ouvrages. J'ai déja dit que dans quelques contrées de la Perſe on verſe de l'huile ſur la tête pour remédier aux inflammations du cerveau. Tout étoit ſymbolique chez les anciens, on voulut ſans doute en

adoptant cet ufage au facre des Rois, leur apprendre qu'ils devoient conferver l'intégrité de leur jugement & de leur raifon.

Le befoin rend un peuple induftrieux. Les Afiatiques lorfqu'ils font paffer à leurs chameaux des déferts arides & brûlans, les enduifent par-tout le corps d'une matière gommeufe pour réprimer leur tranfpiration, par ce moyen ces animaux fupportent la plus grande chaleur fans être épuifés ni tourmentés par le befoin de boire. Ils font moins de perte, ils ont moins à réparer, & vivent le tems prefcrit par la nature : car la tranfpiration exceffive ; abrége la vie ; on pourroit peut-être en dirigeant cette fécrétion ou en éloigner ou en accélerer le terme. Les expériences de M. de Réaumur fur cet objet font très-curieufes. Il prolongea la vie à des infectes en les enduifant d'huile en certaines parties, & fit parcourir à d'autres plutôt que de

coûtume leurs périodes en les échauffant. Puiſque l'art a trouvé moyen de prolonger la vie des animaux au-delà des limites ordinaires, pourquoi déſeſpérer de pouvoir procurer à l'homme le même avantage ?

Le grand froid n'a point les dangers de la grande chaleur, il a même des avantages. Hippocrate dit que les arbres doivent endurer le froid pour porter de bons fruits, qu'ainſi l'homme doit endurer la rigueur de l'hiver. Mais comme c'eſt riſquer de perdre un germe que de le confier en hiver à la terre, échauffez l'enfant dans les premiers tems, puiſque c'eſt le vœu de la nature, mais échauffez-le en ſongeant qu'il doit être en état de ſupporter après quelques années le plus grand froid. Quand on examine de près l'enfant qui eſt ordinairement peu vêtu, on eſt étonné d'appercevoir en lui un auſſi grand dégré de chaleur naturelle. Les gens

peu vêtus deviennent forts & robuſtes, ils ont moins d'infirmités & vivent plus longtems que les gens frileux qui traînent toujours une vie infirme & langoureuſe. Les Bergers qui couchent dans une petite cabane au milieu des champs ſont les plus robuſtes des hommes. Les Galèriens expoſés à toutes les intempéries de l'air deviennent également robuſtes. Qui eſt-ce qui n'a pas éprouvé qu'on ſupporte mieux un grand dégré de froid qu'un grand dégré de chaleur? N'eſt-on pas plus ſain & plus léger pendant l'hiver que pendant l'été. Les pays froids ſont bien plus peuplés que d'autres, c'eſt ce qui a fait appeller le Nord par tous les Naturaliſtes la pépinière de l'Univers.

Mais ſi le froid eſt avantageux, l'humidité expoſe aux plus grands dangers. Par elle la tranſpiration eſt arrêtée, tout tombe dans le relâchement, & la force de la vie eſt affoiblie. Il faut la ranimer

alors, ſoit par la chaleur du feu, ſoit par celle des vêtemens, ſoit enfin par l'exercice.

Concluons de tout ce qui précède que généralement il faut peu vêtir les enfans ſur-tout lorſque par l'agitation & l'exercice ils obéiſſent à l'impulſion de la nature. Mais faiſons attention que le Sauvage lui-même eſt couvert lorſqu'il eſt tranquille. Sa cabane lui ſert, pour ainſi dire, de vêtement; elle le met à l'abri de l'injure des élémens. Il y évite l'humidité en ſe chauffant, s'il connoît l'art d'extraire le feu. Il ne prend ſon ſommeil que ſur la dépouille des animaux qu'il a vaincus. N'eſt-il donc pas ridicule de vêtir de la même manière l'enfant qui joue, qui s'exerce tout le jour, & celui qu'on oblige à étudier ou à reſter tranquille pour n'en pas être importuné; celui qui habite un lieu ſec & celui qui en habite un humide?

Si vous imitez la nature en couvrant

peu l'enfant, imitez-la également en le laiſſant s'agiter & s'égayer en liberté. Le Sauvage eſt nud, mais il éprouve de grandes fatigues pour ſe nourrir. Puiſque nous ne ſommes plus dans cet état de nature, qui n'eſt pas celui où l'homme eſt le plus heureux, couvrons les enfans, mais de manière qu'ils ſentent à travers leurs habits les variations de l'air : un léger froid extérieur rendra plus active la chaleur qui les anime & les vivifie. Les anciens comparoient cette chaleur interne & naturelle à un feu ; & tous les pores de la peau aux tuyaux par leſquels s'échappoit la tranſpiration qu'ils regardoient comme la fumée. L'effet de la chaleur extérieure eſt de donner plus de diamètre à l'ouverture de ces pores en les relâchant, & alors la chaleur interne ſe diſſipe à-peu-près comme il arrive lorſque le tuyau d'une cheminée eſt trop évaſé. Tenez donc toujours les vaiſſeaux de la peau

en un léger état de conſtriction par le froid extérieur; que ce froid ſoit modéré, ſans quoi pour ſuivre la comparaiſon le tuyau trop retréci refoulera la fumée, qui retenue à l'intérieur cauſera les plus terribles déſordres.

Comme rien n'eſt plus dangereux que de changer de vêtement, ſur-tout lorſqu'on en quitte un très-épais; faites porter en tout tems à l'enfant le même habit. Ce n'eſt pas le froid qui incommode, mais le paſſage ſubit du chaud au froid. Ces alternatives & ces variations de froid, de chaud & d'humide, qui par elles-mêmes peuvent faire tant d'impreſſion, rendent encore leur influence plus ſenſible lorſqu'on change d'habits & qu'on en prend de plus légers; alors elles ſont plus dévaſtantes, dit Sydenham, que la peſte & la famine: auſſi ce grand Médecin conſeilloit-il à ceux qui ſe couvroient beaucoup de ne quitter leurs habits d'hiver qu'au ſolſtice d'été.

Un précepte utile devient ſouvent dangereux, parce qu'on cherche trop à l'étendre. La nature va par dégrés, il ſeroit bien dangereux à un âge avancé de chercher à rompre une habitude ancienne en ſe couvrant légèrement en tout tems. L'exercice & l'habitude, la nature du climat & le tempérament doivent donc regler la quantité des vêtemens.

Mais quelle doit être leur qualité? Cet objet eſt bien plus important dans les climats chauds que dans les nôtres. Les Egyptiens étoient vêtus de lin, ils rejettoient la laine comme dangereuſe, ils la proſcrivoient des temples, & par une utile ſuperſtition, ils perſuadoient au peuple qu'elle étoit profane, & ne pouvoit être conſacrée aux Dieux après avoir été arrachée aux animaux. C'eſt ainſi que dans ces contrées la politique des Pontifes employoit le dogme de la métempſycoſe pour aſſurer ſon pouvoir

& conserver la santé des peuples qui y étoient soumis. Tout vêtement tiré des animaux est dangereux dans les pays chauds. Keil, dans sa Médecine Statique, remarque que l'attraction des vêtemens est en raison composée de leur poids & de leur surface. Le cuir attire le plus de tous. La laine attire moins ; les végétaux, moins encore & le lin le moins de tous. Ces observations sont essentielles à noter, & l'on doit y avoir beaucoup égard, lorsqu'on vit en un lieu infecté par des vapeurs putrides ; par des maladies contagieuses, ou bien lorsque l'on est malade, & que la transpiration est âcre. La laine, dont les Turcs font grand usage, ne contribue pas peu, selon quelques Médecins, à perpétuer, pour ainsi dire, la peste chez eux. Par une suite de sa propriété attractive, elle se nettoie moins bien que le linge, & conserve longtems les miasmes putrides. On ne sauroit croire com-

bien de maladies ont diſparu par l'uſage du linge. C'étoit l'uſage de la laine qui avoit rendu le bain ſi néceſſaire aux anciens dans les climats froids comme dans les climats chauds. Il ne faudroit donç point donner aux enfans des vêtemens de laine. Cheine, Médecin Anglois, qui pendant toute ſa vie ne s'occupa qu'à rendre ſes infirmités ſupportables & à prolonger ſon exiſtence, aſſure que la laine épuiſe comme le diabête. Profitons donc de ces obſervations pour prévenir bien des infirmités & pour ſatisfaire aux beſoins de l'enfant conformément au vœu de la nature.

Quant à la forme des habits, je crois inutile d'en preſcrire aucune : tous les vêtemens qui ne gêneront point ſeront convenables. Je m'en remets ſur cet objet au goût naturel des femmes : évitez toutes ligatures, ſur-tout pour les jeunes filles ; donnez-leur un ſimple juſte ; que rien ne s'oppoſe à l'évaſe-

ment du baſſin & à celui de la poitrine ; bornez le ventre & formez la taille par une ceinture qui ſervira en même tems à fixer les habits dont tout le poids ne doit porter que ſur l'épaule ; par ce moyen les enfans ſeront beaux, gais & bien portans.

Ce ſeroit ici le lieu de parler de l'uſage du bain froid, tant recommandé de nos jours pour fortifier l'enfant. Des Philoſophes modernes qui ſe plaiſent à marcher dans le chemin des extrêmes, ont conſeillé de plonger tous les jours l'enfant depuis le moment de ſa naiſſance, dans l'eau froide. Mais faut-il également le faire en été comme en hiver ? Ne nous écartons point des principes des grands Maîtres, quand la raiſon nous dit qu'ils ſont conformes à la nature.

Hippocrate conſeille de laver les enfans dans une eau tiéde légèrement ſalée ou dans l'eau tiéde ſeule, s'ils ſont

échauffés ; par ce moyen, dit-il, ils deviendront forts & de meilleure couleur. Galien se récrie avec la plus grande force contre l'usage où étoient les Germains de plonger les enfans dans l'eau froide; mais ce n'étoit qu'une politique par laquelle on s'assuroit de la vitalité des enfans. On ne vouloit point élèver dans ces climats ceux qui étoient foibles : on vouloit faire observer pour tous la même règle sans aucune exception. Une politique sage sacrifie quelques particuliers au bonheur général, comme un cultivateur élague des branches pour conserver le tronc. Celui qui périssoit dans l'épreuve étoit regardé comme un fruit de l'adultère. Les Législateurs sans doute ne trouvèrent point d'autre moyen pour étouffer la tendresse qui eût aboli cet usage.

Mais puisque cette politique ne nous convient plus, n'adoptons point un usage qui peut être dangereux. Des

enfans ont péri dans les convulſions, pour avoir été baptiſés à l'eau froide Ne nous autoriſons donc plus des uſages des peuples, ſans rechercher auparavant dans leur politique & dans leurs beſoins les cauſes phyſiques & morales qui ont pû leur donner l'exiſtence. Je ne blâme point l'uſage du bain froid, mais il faut n'y arriver que par dégrés. Imitons mieux la nature, ce n'eſt qu'après pluſieurs jours que les loutres & les autres animaux amphibies mènent leurs petits à la rivière. Le plus excellent des remèdes devient le plus dangereux lorſqu'on en fait une mauvaiſe application.



CHAPITRE V.

Comment les vêtemens ont concouru avec d'autres causes à la dégénérescence, & quels seroient les moyens d'y remédier.

L'Abondance est la source de la population. Par-tout où le peuple est heureux, la multitude est nombreuse; mais ce moyen principal ne suffit pas seul au bonheur de l'Etat, il faut encore de sages loix qui préviennent toute corruption physique & morale. On donne ordinairement trop à l'influence des climats, & les institutions politiques ont un effet bien plus sensible sur la population, la santé & les mœurs. Quel rapport y a-t-il pour tous ces objets entre nous & les Gaulois, les Turcs & les Scithes, les Italiens & les Romains? La différence des usages a produit dans

ces mêmes contrées des changemens auſſi grands.

La négligence des coûtumes de nos ancêtres, eſt une des cauſes de notre dégénéreſcence. Ces enfans autrefois étoient exclus du lieu où ſeulement deux hommes étoient aſſemblés. Lorſqu'on ne pouvoit en introduire aucun en ſociété, comme de jeunes plantes, on les réuniſſoit tous enſemble; on ne les jugeoit qu'en les comparant les uns aux autres, & l'on n'exigeoit point qu'ils fuſſent des copies ridicules de l'homme fait. Leur eſprit, par un développement trop précipité, ne nuiſoit point à l'accroiſſement de leurs organes; il étoit plus tardif, peut-être, mais il n'en étoit que plus ſolide & plus mâle, tant l'éducation morale eſt inſéparable de l'éducation phyſique! Mais dès qu'il fut permis aux meres de conduire leurs enfans dans la ſociété, on vit naître de grands déſordres. L'enfant naturellement imi-

tateur, prit un geste, un maintien qui n'étoit point de son âge. Son esprit cessa de se développer, & ne s'exerça qu'à l'imitation. Quels exemples dût offrir à la postérité une telle génération ! La mere en considérant un adulte, crût que la forme différente qu'elle appercevoit dans la taille de son enfant étoit une erreur de la nature. Elle chercha à procurer à l'objet de sa tendresse, l'avantage précieux de la beauté. Elle le serra dans ses vêtemens; elle ignoroit que ces proportions différentes, ces difformités imaginaires, sont le germe dont la beauté doit un jour éclore. En effet, n'entend-on pas répéter tous les jours qu'une personne dont la taille & les traits charment les yeux, étoit laide dans son enfance. Les plus jolis enfans n'enlaidissent-ils pas en grandissant ? Il est donc une beauté propre à chaque âge : ainsi ne recherchons point dans les enfans celle de la jeunesse ou de l'âge viril, sans quoi

à la fleur de l'âge ils ne nous offriront que les imperfections de la vieilleſſe.

Par la raiſon que les vêtemens influent ſur la ſanté, ils influent ſur les mœurs. Voyez l'enfant aſſujetti par des liens, il eſt froid ou ſérieux, le rire eſt bien loin de ſon cœur, & rarement même il voltige ſur ſes lèvres. L'impatience, le dépit occupent le plus ſouvent ſon ame. Ce qui naturellement ne devroit lui inſpirer que de l'indifférence fait naître en lui la haine. Les paſſions ſont terribles à cet âge; elles ſe gravent profondément, & l'habitude en eſt facilement contractée. Que fait-on? On le dédommage de ſa torture par l'éclat de ſa chaine. Mais on fait naître l'ambition en ſon cœur; on lui apprend à juger des choſes par les apparences & non par leur valeur réelle; ne pouvant ſans douleur ſe livrer au penchant naturel qui le porte à s'agiter, il n'a d'autre reſſource que d'imiter la fa-

gesse & la tranquillité de l'âge mûr. Le déguisement habite donc sur son visage? S'il est sûr de ne se trahir par aucun geste, bientôt il sera dans son cœur, & l'on vient après vanter tous les moyens qu'on emploie pour lui donner de l'esprit & des mœurs!

Considérez celui qui a toujours été libre; ses mouvemens sont agréables & faciles; il semble que son ame soit toute entière dans chacun de ses membres; la gaîté circule dans ses veines; tout peint la beauté de son ame, & la générosité de son cœur; il ignore le mensonge, parce qu'il lui seroit impossible de dissimuler.

Telle est l'influence des vêtemens sur la santé & sur les mœurs: aussi ceux des enfans furent un des principaux objets de la législation de Lycurgue; il crut que c'étoit un des moyens les plus sûrs de multiplier, de fortifier & d'améliorer l'espèce humaine. Plusieurs autres

Gouvernemens l'imitèrent en preſcrivant des vêtemens particuliers aux enfans. Cet objet important mérite donc l'attention des loix.

Il ne ſuffit pas de démontrer au peuple ce qui eſt bien, il faut encore une voix qui lui commande de le faire. Sans des loix les Nourrices ne renonceront point à une méthode qui leur eſt commode; c'eſt plus leur avantage qu'elles conſultent que celui de l'enfant. En effet, qu'importe à toutes ces femmes auxquelles on nous confie, que nous ſoyons délicats ou vigoureux, difformes ou bien conformés, il n'y a que des parens ou l'Etat, qui puiſſent s'intéreſſer à ce que l'enfant poſſéde ces qualités, parce qu'eux ſeuls y ont intérêt. Toutes nos actions ſont dirigées par l'égoïſme. La tendreſſe paternelle elle-même n'eſt entretenue que par ce puiſſant agent: chaque individu ne contribue que le moins qu'il peut

au bonheur général. La ſociété ne ſe ſoutient cependant que par ce qui eſt mis en maſſe commune : c'eſt donc aux loix à inſpirer le Patriotiſme, & à forcer par leur autorité chaque individu à contribuer au bien général, & à maintenir à ce moyen l'équilibre que l'égoïſme cherche toujours à rompre.

Mais les loix ſont foibles quelquefois: le peuple ſe ſouſtrait à leur empire dès qu'il peut ſe ſouſtraire à la peine qu'elles impoſent, c'eſt pourquoi celles des anciens s'aſſocièrent à la ſuperſtition. Il faut au peuple des ſuperſtitions; c'eſt un des maux néceſſaires. Malheur au téméraire qui cherche à lever le bandeau de l'erreur : en cherchant à éclairer ſa patrie, il l'embraſſe & la détruit. C'étoit donc avec raiſon que chez les anciens la Philoſophie ne ſe communiquoit que dans le ſecret & ſous la foi du ſerment. C'eſt bien peu connoître le peuple que de s'occuper à

lui démontrer la ſublimité du méchaniſme de la nature. Il faut remuer ſon eſprit par la crainte ou l'enthouſiaſme; parcourez toutes les contrées de la terre, vous verrez que par-tout la ſuperſtition eſt appropriée aux beſoins & à la nature du climat. Les anciens ne donnoient point au peuple les préceptes dans leur ſimplicité, ils ne s'amuſoient point à en démontrer l'utilité. Ils multiplioient les Dieux, ils parloient ſans ceſſe à l'imagination; ils animoient tout; ils diviniſoient les paſſions même, celles qui étoient utiles en Divinités bienfaiſantes, celles qui étoient nuiſibles en Divinités ennemies. Toujours ils conduiſoient la multitude, en lui préſentant par-tout le merveilleux. Pour preſcrire de laiſſer jouir l'enfant d'un long ſommeil, on diviniſoit l'aſtre qui préſide à la nuit. La Lune paſſoit pour une Divinité ennemie des enfans. On perſuadoit au peuple que ſa lumière ou plutôt

ſes regards portoient ſur lui la plus maligne influence. On avoit pouſſé le ſcrupule juſqu'à ne pas laiſſer porter aux enfans les vêtemens ſéchés à ſa clarté. Le peuple voyoit en cela du merveilleux, & le Philoſophe une ſimple défenſe de leur laiſſer porter des langes humides. C'eſt ainſi que la Religion s'uniſſoit alors avec les Loix pour forcer le peuple à ſe rendre heureux lui-même. La ſublimité de la nôtre aura l'avantage de le conduire à la félicité par la voie même de la vérité.

Mais les Miniſtres de cette Religion Divine ne l'ont-ils pas un peu trop iſolée ? Sans perdre de ſa pureté ne peut-elle pas veiller au bonheur général de la ſociété, comme à celui de chaque individu ? Ses Miniſtres n'ont-ils peut-être pas trop négligé l'étude de la nature ? Peuvent-ils abſoudre ceux qui violent les rapports établis par Dieu même, pour maintenir l'ordre de l'Univers ?

nivers ? La mere qui prive ſon enfant de l'aliment qui lui conſerveroit la vie eſt-elle innocente aux yeux de la Divinité, tandis qu'elle offenſe la nature ?

Les anciens ſentirent bien que la crainte du châtiment n'intimidoit point tous les hommes, & qu'il eſt des ames que la Religion ne peut ſoumettre à ſon empire auſſi. Les loix, pour arriver à leur but, prirent quelquefois des moyens indirects; c'eſt dans de ſemblables vues qu'elles rendirent infâme la condition des Nourrices. Les meres alors ſe firent un point d'honneur d'alaiter leurs enfans : on vit naître l'émulation, & peut-être verrons-nous refleurir ces heureux tems. Mais ne pourroit-on pas commencer par veiller ſur la conduite des Nourrices ? La Nation entière n'applaudiroit-elle pas à une loi qui forceroit ces femmes mercénaires à donner des ſoins attentifs aux enfans qu'on leur confie. Il n'eſt perſonne qui ne ſente la néceſſité de cette réforme.

Il faut dans les premiers tems de la vie d'un enfant le laiſſer dans le ſilence & dans l'obſcurité. Les agitations alors pourroient nuire à l'ordre établi dans le développement de ſon organiſation. Il a beſoin dans les premiers momens d'être ſouvent alaité ; il faudroit donc qu'il fût interdit à la Nourrice de s'éloigner de ſa maiſon & de le tranſporter d'un lieu dans un autre. Si cependant des circonſtances extraordinaires, ſi la moiſſon, ſi les vendanges exigent qu'elle s'abſente, ne pourroit-on pas l'obliger alors à porter ſon nourriſſon dans un berceau? Par ce moyen elle pourvoiroit à ſes beſoins, & lorſqu'elle entendroit ſes cris, ne fût-ce que par impatience, elle écarteroit toute gêne, & au moins, il ne ſeroit point abandonné, & ne périroit point de malpropreté & de beſoin.

Lorſque l'enfant eſt parvenu à l'âge de ſix ſemaines, ne devroit-on pas obliger la Nourrice à le porter à peu-près comme le font les femmes de Savoye

Seroit-ce donc une ſi grande gêne pour elle que d'être chargée d'un berceau dans lequel ſeroit couché l'enfant? Elle paſſeroit à l'un & à l'autre bord des rubans qu'elle noueroit pour obvier aux craintes de la chûte. Les enfans des femmes dont je propoſe la méthode, ne deviennent-ils pas forts & robuſtes ? Malgré la miſere dans laquelle ils ſont élevés, ils ſe fortifient mieux que les nôtres; il en meurt bien moins parmi eux que parmi nous, parce qu'ils jouiſſent de la liberté, le premier de tous les biens.

Devroit-on permettre à une femme de la campagne, de nourrir un enfant qui n'eſt pas le ſien, lorſque ne reſtant preſque jamais à ſa maiſon, elle ſe tranſporte dans les villes voiſines, va de l'un à l'autre village, & fait un commerce reglé dans tous les marchés voiſins ?

Quant à la méthode de lier & de garotter les enfans, elles n'y changeront point un *iota*; l'autorité ſeule peut établir une réforme. Quel avantage n'y

auroit-il pas à commettre plusieurs Médecins, dont chacun d'eux seroit obligé d'aller plusieurs fois l'année visiter les Nourrices des cantons qui lui seroient assignés ? On donneroit à ces Médecins une portion d'autorité, au moyen de laquelle ils pourroient conjointement avec le Curé du lieu retirer à une femme l'enfant qu'elle nourriroit, si elle ne lui donnoit pas des soins suffisans; il devroit être défendu à ces femmes de donner aucun médicament aux enfans sans avoir consulté le Médecin, ou en son absence, leur Curé. Les huileux qu'elles leur donnent si souvent, affoiblissant de plus en plus l'estomac, calment pour un moment les tranchées, j'en conviens ; mais ils relâchent la fibre, qu'il faudroit stimuler, retardent la dentition, & causent des nodosités.

La crainte est quelquefois le seul ressort qui puisse diriger des ames mercénaires. Les loix devroient infliger une

peine plus ou moins grande à la Nourrice, qui par un mauvais régime, par défaut de ſoin ou par toute autre cauſe, auroit expoſé la vie ou la ſanté de l'enfant confié à ſes ſoins; les Curés ſeroient chargés de tenir une note ſur le compte de chacune de ces femmes, & en feroient leur rapport au Médecin lorſqu'il viendroit pour faire conjointement avec eux la viſite générale.

On pourroit obliger toutes ces femmes de ſe rendre le Dimanche, à une heure indiquée, chez le Curé, pour qu'il viſitât tous les enfans. Il faudroit mettre entr'elles une noble émulation, en donnant à des tems marqués & avec le plus de ſolemnité poſſible, une récompenſe à la Nourrice, qui auroit eu le plus de ſoin & le plus de tendreſſe pour ſon nourriſſon. Il faudroit attacher une honte & une eſpèce de deshonneur à celle à qui on auroit enlevé le ſien.

Les Curés n'auroient-ils pas droit

d'intéreſſer la conſcience à l'obſervation ſcrupuleuſe de ces loix ſalutaires? C'eſt ainſi que les Miniſtres de la Religion la plus ſainte rendroient, aux impies mêmes, leur état reſpectable. Les Prêtres ne peuvent tenir à la ſociété par les liens qui y enchaînent les autres hommes; ils en ſeroient l'appui par les ſervices qu'ils rendroient à l'humanité : l'Etat leur ſeroit redevable d'un grand nombre de Citoyens. Chaque famille leur payeroit un tribut de reconnoiſſance pour la force & la ſanté dont ſes membres jouiroient. L'impie qui pourroit être aſſez téméraire pour manquer de reſpect à la Religion, craindroit peut-être de paſſer pour un ingrat. On écouteroit avec plus de reſpect les conſeils ſalutaires des Miniſtres du Très-haut. L'homme deviendroit meilleur; ils auroient moins de reproches à lui faire, s'indigneroient moins contre lui, & lui peindroient plus ſouvent un Dieu bienfaiſant qu'un

Dieu vengeur. C'eſt ainſi qu'avec des moyens bien ſimples on mettroit en action les plus grands reſſorts. L'émulation, la honte, la crainte, la Religion, l'intérêt, tous ces puiſſans motifs concoureroient à une réforme néceſſaire.

L'homme fait pour ſes deſcendans ce qu'on a fait pour lui; affranchiſſez vos enfans de leurs liens, ils en affranchiront leur poſtérité. Seroit-il difficile aux loix de faire porter, juſqu'à un certain âge, un vêtement commode, dont elles preſcriroient la forme?

On ne peut gueres ramener l'ordre dans le phyſique qu'on ne le rétabliſſe dans le moral. Chacun convient de la néceſſité de rectifier l'un & l'autre. Le ſeul moyen d'y parvenir, c'eſt de s'intéreſſer à l'enfance. Il me ſemble, & je ne le dis que d'après les plus grands hommes, qu'il n'eſt point d'entrepriſe, quelque grande qu'elle ſoit, qu'un Etat, en portant ſes vues de ce côté là,

ne puiſſe tenter avec ſuccès. Il n'eſt point de dégré de gloire, quelque élevé qu'il ſoit, auquel il ne puiſſe prétendre. Ce n'eſt qu'à un certain âge qu'on devroit admettre les enfans à l'étude des ſciences : elles ſont un poiſon pour un eſprit médiocre. Le plus ſûr moyen d'avoir des ſavans, & de les rendre utiles & reſpectables, c'eſt que peu de perſonnes étudient, & qu'il n'y ait que ceux qui ont des diſpoſitions, qui ſe livrent à la ſcience. Déja dans tout le Royaume de Suéde, on renvoie à la ſociété & aux arts méchaniques l'enfant qui paroît n'avoir aucune aptitude aux ſciences ſpéculatives. Tout le monde chez nous aſpire à l'invention, & l'on manque pour l'exécution de la multitude des bras néceſſaires. Quel eſt dans notre Royaume l'enfant de la claſſe la plus médiocre, qui n'ait paſſé dans les Colléges ſes années les plus précieuſes, c'eſt-à-dire, celles pendant leſquelles il eût acquis de la force & de l'adreſſe pour tout le tems

de ſa vie ? Quel eſt le Citoyen occupé dans ſon commerce, qui ne préféreroit pas le plus léger des talens à ce qui lui eſt reſté des connoiſſances ſuperficielles qu'on lui a fait acquerir pendant les plus beaux momens de ſa jeuneſſe? En eſt-il un ſeul qu'on ait pris ſoin d'inſtruire de l'hiſtoire de ſa nation ? qui ſache quels ſont ſes devoirs de Citoyen, quels ſont ſes obligations & ſes droits? Les Colléges ont leur utilité ſans doute ; mais qu'on n'y envoie que des enfans capables de profiter des leçons qu'on pourroit y donner, & l'on verra dès-lors s'élever des penſions gymnaſtiques, dans leſquelles on ne cultivera pas moins l'eſprit & les mœurs que la force & l'adreſſe ?

Mais lorſqu'il s'agira d'établir des loix propres à réformer le phyſique & le moral, ne ſera-t-il pas important de raſſembler ſur ces objets, les divers conſeils de ceux qui ſe livrent par état à l'étude de la nature ? La Chine ne fait

élever ses Princes que par des Médecins; il faut faire naître l'émulation & favoriser leur zèle! Aléxandre, le modèle de tous les héros, en fut un en ce genre; il n'eut pas moins l'ambition d'éclairer l'univers, que de le conquérir; ce héros lui-même ne dût peut-être toute sa gloire qu'à la politique d'Aristote son gouverneur. Sans Aristote nous n'eussions jamais eu d'Aléxandre, & sans Aléxandre nous n'aurions point l'immense collection qui sert encore de modele & dans la politique & dans la science de la nature. Ce n'est point aux Grands à descendre comme Néron dans l'arêne; ils doivent seulement couronner le vainqueur: ce n'est point à eux à analyser la lumière; ils doivent être le foyer qui rassemblant les rayons, échauffe & vivifie la nation qui a remis ses droits en leurs mains. Qu'ils ne désesperent point des plus grands changemens, ils y parviendront en imitant la nature. Les

moyens les plus simples seront ceux qui par la chaîne des effets, produiront les plus avantageuses révolutions.

FIN.

Fautes à corriger.

Page 73. *lig.* 1. trop légérement à la couleur des Négres, l'intensité, *lisez* trop légérement la couleur des Négres à l'intensité.
88. *l.* 5. plus, *lis.* plutôt.
115. *l.* 4. communication, *lis.* commisération.
156. *l.* 4. au-dessus, *lis.* au-dessous. *Lig.* 19. oblitairés, *lis.* oblitérés.
157. *l.* 15. *supprimez* qui.
178. *l.* 4. que fait, *lis.* qu'a fait.
180. *l. dern.* les jours, *lis.* le premier jour.
182. *l.* 7. ces, *lis.* les.
204. *l.* 5, *supprimez* favorables.
206. *l.* 13. tirées, *lis.* lézées.
208. *l.* 17. mucilagineuses, *lis.* cartilagineuses.
216. *l.* 13. captivité, *lis.* capacité. *Lig.* 20. je poserai, *lis.* j'exposerai.
220. *l.* 4. raccourci, *lis.* racorni.
222. *l.* 6. suffisent pour, *lis.* suffisent quelquefois pour.
223. *l.* 13. l'anime, *lis.* l'amuse.
237. *l.* 14. seroit, *lis.* seront.
239. *l.* 20. affection, *lis.* affectation.
240. *l.* 7. uns, *lis.* unes.
260. *l.* 13. librement à la vie, *lis.* librement à la fonction la plus importante à la vie.
267. *l.* 15. terreux, *lis.* terreux.
276. *l.* 9. aux enfans, *lis.* à l'enfant.
278. *l.* 14. les, *lis.* le.
282. *l.* 7. *supprimez* leur.
286. *l.* 3. plus foibles, *lis.* trop foibles. *Lig.* 21. le, *lis.* son.
287. *l.* 11. dònner les, *lis.* donner aussi les.
288. *l.* 17. occasionne, *lis.* a occasionné.
318. *l. dern. supprimez* la.

TABLE DES CHAPITRES.

PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

TROISIEME PARTIE.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit intitulé : *Examen Philosophique des Habillemens des Femmes & des Enfans*, & je le juge d'autant plus digne de l'impression, que tout ce qu'il contient, tend uniquement au bien & à la conservation de l'espéce humaine. A Paris, ce 12 Juin 1771.

Signé D'HERMILLY.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le Sieur LE BOUCHER, Libraire, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un *Examen Philosophique des Habillemens des Femmes & des Enfans*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant ; Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage, autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression dudit Ouvrage sera faite d ns notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la présente Permission ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de

notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU ; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sieur DE MAUPEOU ; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans-causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoûtée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent, sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le troisiéme jour du mois de Juillet l'an mil sept cent soixante-onze, & de notre regne le cinquante sixiéme. Par le Roi en son Conseil.

Signé LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVIII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1548. fol. 509. conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 19 Juillet 1771.

Signé J. HERISSANT, *Syndic.*



DE L'IMPRIMERIE DE PH. D. PIERRES, rue Saint-Jacques, 1772.